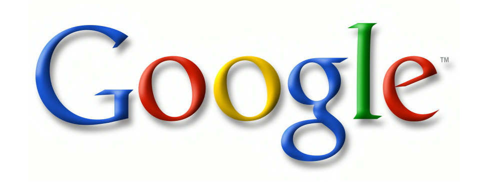
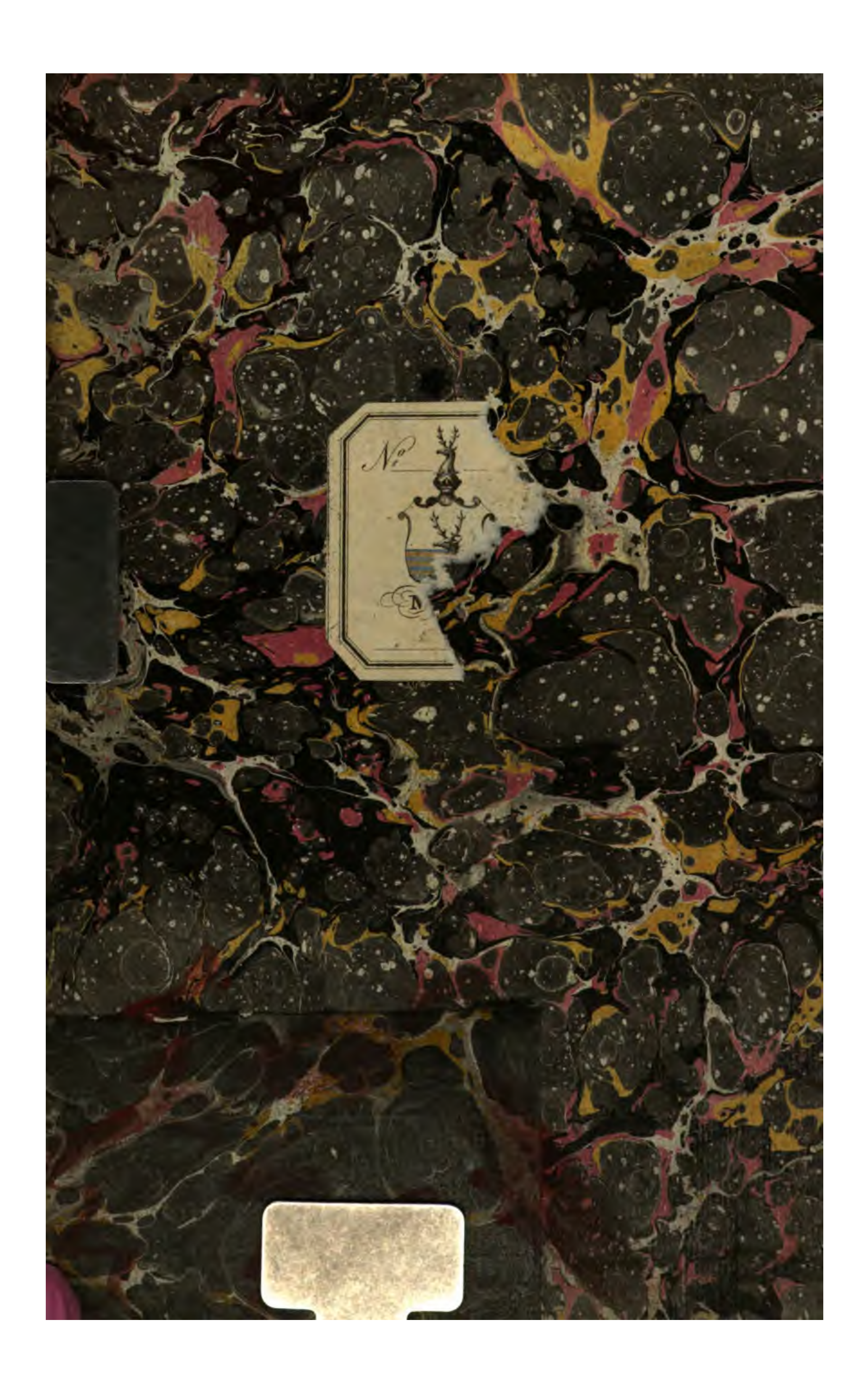
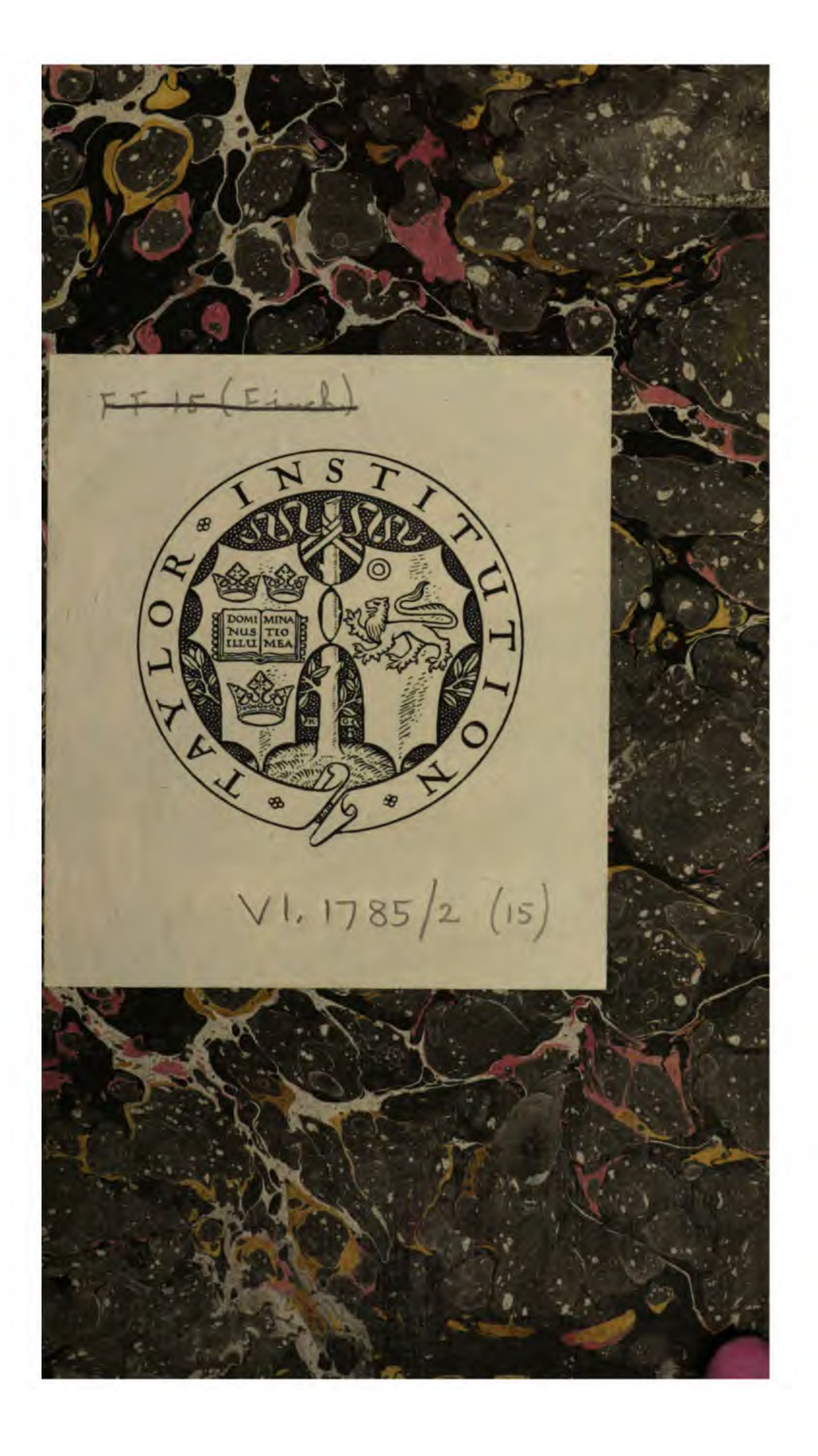





No


~~FT 15 (Finch)~~
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VI, 1785/2 (15)

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUINZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 - OCT. 1946
OF OXFORD

LETTRES

EN VERS

ET EN PROSE.

LETTRES

EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE PREMIERE.

A M. L'ABBÉ DE BUSSI,

DEPUIS EVEQUE DE LUÇON.

NON, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchans qu'on le publie; 1716.
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*,
Que de simples voluptueux,
Contens de couler notre vie
Au sein des Grâces et des Jeux.
Et si dans quelque douce orgie
Votre prose et ma poësie,
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaisanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas dignes des Dieux
Jette une pointe d'ambrosie.

Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poëtes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien, comme vous, passer loin d'elles mon hiver; du moins je resterai à Sully après le départ

1716. du maître de ce beau féjour. Je fuis fenfiblement touché des marques que vous me donnez de votre fouvenir; je le ferai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Eglife et de l'Amour,
Auffitôt que Flore à fon tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé fa cour.
Eft-il pour vous d'autre patrie ?
Et ferait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce féjour
Exiler la *tracafferie* ?
Evitons ce monftre odieux,
Monftre femelle dont les yeux
Portent un poifon gracieux;
Et que le ciel en fa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au fein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Diftille de fa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'impofture
Lui prête un fecours féducteur ?
Le courroux étourdi la guide,
L'embarras, le foupçon timide,
En chancelant fuivent fes pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la careffe dans fes bras.

Que l'Amour, fecouant fes ailes, 1716.
De ces commerces infidelles
Puiffe s'envoler à jamais !
Qu'il ceffe de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles !
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles !

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel efprit baptife
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conftance, de fottife.
Heureux qui voit couler fes jours
Dans la molleffe et l'incurie,
Sans intrigues, fans faux détours,
Près de l'objet de fes amours,
Et loin de la coquetterie !
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule !
Ils ont tous les plaifirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverfe,
Partagent la chère moitié ;
Et dans une paifible ivreffe,
Ce couple avec délicateffe
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les tranfports de la tendreffe.

Voilà, Monfieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentilleffe dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où eft ce réduit dont je vous parle?

1716. M. l'abbé *Courtin* dit que c'eſt chez madame de *Charoſt*. En quelque endroit que ce ſoit, n'importe, pourvu que j'aye l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre préſence,
Galant prieur de Trigolet,
Très-aimable et très-frivolet :
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance.
Les Grâces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit collet ;
Et moi leur ſerviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence
En feſant des pas de ballet.

En attendant je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé *Courtin*, qui me laiſſe le ſoin de faire en vers les honneurs de ſon teint fleuri et de ſa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délaſſer dans votre royaume, une lettre à M. le grand-prieur, et la réponſe de l'*Anacréon du Temple*. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de proſe de votre main. Puiſque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me ſouffriez quelquefois près de vous à Paris.

LETTRE II.

1717.

A M. LE PRINCE DE VENDOME. (*a*)

De Sully, falut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que fon bon ange et fon lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, Monfeigneur, que l'envie de faire quelque chofe pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un, gras, rond, gros, court, féjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédeftiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur fon front refpecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeuneffe éternelle.
L'autre dans Papefigue eft né,
Maigre, long, fec et décharné,
N'ayant eu croupe de fa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puifqu'il aime et qu'il verfifie.

(*a*) C'eft le frère du duc de *Vendôme*. Il était grand-prieur de France, L'abbé *Courtin* était un de fes amis, fils d'un confeiller d'Etat, et homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici.

1717. Notre premier deſſein était d'envoyer à votre alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*, les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais preſque ajouté *Voiture*, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il eſt pareſſeux,
Se réſervait la proſe à faire,
Abandonnant à ſon confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain cenſeur rigoureux
Dont le nom doit ici ſe taire.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire par le temps qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux et marche de côté.
Il favoriſe, et certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de... et

madame de... ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux. 1717.

Nous euſſions peint les Jeux voltigeans ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgrâces.
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe.
Nous vous euſſions, avec adreſſe,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute eſpèce.
Vous en euſſiez vu de Paphos,
Vous en euſſiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienſéance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous ſa plus joyeuſe orgie.
L'imagination ſerait à ſon côté,
De ſes brillantes fleurs ornant la volupté
Entre les bras de la folie.

Petits ſoupers, jolis feſtins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs ſottiſiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace

1717. En eût fait l'ame d'un repas,
Lorfqu'à table il tenait fa place,
Avec Augufte et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire; mais

Il faut être infpiré pour de pareils écrits;
Nous ne fommes point beaux efprits:
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce fucceffeur de Clément,
Qui dans votre temple réfide. (*b*)
Sachez donc que l'oifiveté
Fait ici notre grande affaire. (1)
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'eft le vôtre, et vous m'avoûrez
Qu'après tant de jours confacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorfque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eft bien doux de ne rien faire.

VARIANTE.

(1) Fait ici notre unique affaire:
Nous buvons à votre fanté;
Dans ce beau féjour enchanté,
Nous fefons excellente chère,
Et voilà tout: en vérité,
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

(*b*) L'abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

LETTRE III.

1717.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, le 15 juillet.

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers et par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Aſſis à la table des Dieux.

Je vous écris, Monſieur, du ſéjour du monde le plus aimable, ſi je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir ſortir. C'eſt ici que *Chapelle* a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enivré deux ans de ſuite. (1) Je voudrais bien qu'il eût laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poëtique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

(1) *Chapelle*, était un homme d'un génie facile et libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de ſon temps; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, et enfin à ſon eſprit.

1717.

Et dans une tour aſſez ſombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux eſprits,
Un beau ſoir j'évoquai ſon ombre.
Aux déités des ſombres lieux
Je ne fis point de ſacrifice,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantaient autrefois le ſervice;
Ou la ſorcière Pythoniſſe,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dreſſer les cheveux
A ce ſot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le ſpectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère:
C'eſt bien aſſez d'une chanſon,
Et c'eſt tout ce que je puis faire.
Je lui dis ſur mon violon:
Eh! de grâce, monſieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, ſur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Deſcendez, aimable Chapelle.

Cette familière oraiſon
Dans la demeure fortunée

Reçut quelque approbation ;
Car enfin, quoique mal tournée, 1717.
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A fon approche,
Je fentis un tranfport foudain ;
Car il avait fa lyre en main,
Et fon Gaffendi (*b*) dans fa poche ;
Il s'appuyait fur Bachaumont,
Qui lui fervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et fi la pofte ne me preffait, je vous le rimerais ; ce *Bachaumont* n'eft pas trop content de *Chapelle*. Il fe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'eft à tort que le nom de fon compagnon a étouffé le fien ; car c'eft moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies chofes du voyage, et entre autres : *Sous ce berceau qu'amour exprès....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juftice à ces deux meffieurs ; il fuffit de vous dire que je m'adreffai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours fur fa lyre
Ces vers aifés, ces vers coulans,

(*b*) *Gaffendi* avait élevé la jeuneffe de *Chapelle*, qui devint grand partifan du fyftème de philofophie de fon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le fyftème aux convives ; et lorfqu'ils étaient fortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

1717. De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître:
Il faut que Chaulieu soit le tien.

LETTRE IV.

A M. LE DUC DE BRANCAS,

En lui envoyant une épître pour M. le Régent. (1)

Sully.

MONSIEUR LE DUC,

Je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infames, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le Régent; si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.

qui font toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les paffe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans 1717. cet ouvrage les flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre fans hardieffe. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le fuis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je penfe; et fi la poëfie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de foutenir les beaux arts, que vous êtes prefque le feul qui puiffe le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque fuccès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me fervirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leurs patrons à Mécène.

Ainfi que toi régiffant des provinces,
Comblé d'honneurs et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du Dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oifiveté.
Si quelquefois réveillant fa molleffe,
Sa main légère entre Horace et Maron
Daignait toucher la lyre d'Apollon,
Comme la Fare il chantait la pareffe.
Pour toi, mêlant le devoir au plaifir,
Dans les travaux tu te fais un loifir;
Tu fais charmer au confeil comme à table.
Mécène à toi n'eft pas à comparer,

1717. Et je te crois, j'ofe ici l'affurer,
Moins pareffeux, et non pas moins aimable.

Heureux, monfieur le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien. Pour moi, la feule grâce que je vous demande, eft celle de vous voir.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully, le 20 juillet.

MONSIEUR,

Je ne fais fi vous vous fouviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'eft point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous propofer de vous donner du mouvement; ce n'eft point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela eft trop difficile : mais de me dire votre fentiment fur l'épître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne; et fi vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que fi vous me feſiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à préfent autour d'un alembic,

alembic, et ferez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers; mais, je vous fupplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poëfie. 1717.

Souvenez-vous des airs charmans
Que vous chantiez fur le Parnaffe,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelfe et d'Horace.
Jufques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hypocrène,
Et je vous placerai fans peine
Entre Homberg et Defpréaux.

Jetez donc, Monfieur, un œil critique fur mon ouvrage; et fi vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conféquence il eft pour moi que cet ouvrage foit ignoré dans le public avant d'être préfenté au Régent; et j'attends que vous me garderez le fecret. Surtout ne dites point à M. le duc de *Sully* que je vous aye écrit; enfin que tout ceci foit, je vous fupplie, entre vous et moi.

Je fuis, &c.

1717.

LETTRE VI.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sully.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables perſonnages
Que la France ait vus de long-temps :
Les Chapelles, les Manicamps,
Ces voluptueux et ces ſages
Qui rimans, chaſſans, diſputans
Sur ces bords heureux de la Loire,
Paſſaient l'automne et le printemps
Moins à philoſopher qu'à boire.

Il ſerait délicieux pour moi de reſter à Sully, s'il m'était permis d'en ſortir. M. le duc de *Sully* eſt le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château eſt dans la plus belle ſituation du monde ; il y a un bois magnifique dont tous les arbres ſont découpés par des poliſſons ou des amans qui ſe ſont amuſés à écrire leurs noms ſur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'eſt pas mal-aiſé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully ſur Loire.

Il eſt bien juſte qu'on m'ait donné un exil agréable, puiſque j'étais abſolument innocent des indignes chanſons qu'on m'imputait. Vous feriez peut-être bien étonnée ſi je vous diſais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des *nuits blanches* comme à Sceaux. Madame de *la Vrillière*, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de *Liſtenai*, fut bien ſurpriſe d'être dans une grande ſalle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation ſervie au ſon des inſtrumens, et ſuivie d'un bal où parurent plus de cent maſques habillés de guenillons ſuperbes. Les deux ſœurs trouvèrent des vers ſur leur aſſiette; on aſſure qu'ils ſont de l'abbé *Courtin*. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils ſont. (*) 1717.

Après tous les plaiſirs que j'ai à Sully, je n'ai plus à ſouhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Uſſé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de *la Vrillière*.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander ſi vous n'irez point en Touraine. J'irais vous ſaluer dans le château de M. d'*Uſſé*, après avoir paſſé quelque temps à Preuilli chez M. le baron de *Breteuil*; c'eſt la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an paſſé. Songez que vous écrivîtes à *Roi*, et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Uſſé; ſi non je crois que malgré les ordres du Régent j'irai vous trouver à Paris, tant je ſuis avec un véritable dévouement, &c.

(*) Voyez les Poëſies mêlées, volume de *Contes*.

1717.

LETTRE VII.

A M. * * *

JOUISSEZ, Monſieur, des plaiſirs de Paris, tandis que je ſuis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je ſuis exilé; mais la vérité eſt que M. le Régent m'a donné ordre d'aller paſſer quelques mois dans une campagne délicieuſe, où l'automne amène beaucoup de perſonnes d'eſprit; et ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chaſſeurs pour la plupart, et qui paſſent ici les beaux jours à aſſaſſiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A reſter au ſacré vallon ;
Je ſuis fort bien près d'Apollon,
Mais aſſez mal avec Diane.

Je chaſſe peu, je verſifie beaucoup ; je rime tout ce que le haſard offre à mon imagination,

Et par mon démon lutiné
On me voit ſouvent d'un coup d'aile
Paſſer des fureurs de Lainé
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois,
De Sully, ce ſéjour tranquille,
Je ſuis plus heureux mille fois

Que le grand prince qui m'exile
Ne l'eſt près du trône des rois. 1717.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laiſſer ici aſſez de temps pour y pouvoir devenir malheureux ; je connais ma portée, je ne ſuis pas fait pour habiter long-temps le même lieu.

L'exil aſſez ſouvent nous donne
Le repos, le loiſir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les Dieux ;
Et qui n'eſt connu de perſonne
Dans le ſéjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Le bien pur et parfait où je n'oſais prétendre,
Eſt par fois, entre nous, ſi ſemblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sully ;

Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poëte Roi ;
C'eſt là ſa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'eſt pas là où ſe trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire que tout Paris eſt enchanté des attraits de la nouveauté ;

Que ſon goût délicat préfère
L'enjoûment agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin
Au peſant et fade Molière.

1718.

LETTRE VIII.

A M. DE LA FAYE.

LA FAYE, ami de tout le monde,
Qui ſavez le ſecret charmant
De réjouir également
Le philoſophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez comme Ferrand
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flammes
Sur votre luth tendre et galant;
Et qui même aſſez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace,
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe
Par le café de la Laurent:

Je voudrais bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables; et j'ai le plaiſir de jeter tous les ſoirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Par fois je lis une belle ſtrophe de votre ami M. de *la Motte*, et puis je me dis tout bas: *Petit miſérable, quand feras-tu quelque choſe d'auſſi bien?* Le moment d'après c'eſt une ſtrophe peu harmonieuſe et un peu obſcure, et je me dis: *Garde-toi d'en faire autant.* Je tombe ſur un pſaume ou ſur une épigramme ordurière

de *Rouſſeau*, cela éveille mon odorat ; je veux lire
ſes autres ouvrages, mais le livre me tombe des 1718.
mains : je vois des comédies à la glace, des opéra
fort au-deſſous de ceux de l'abbé *Pic*, une épître au comte d'*Ayen* qui eſt à faire vomir ; un petit voyage de Rouen fort inſipide ; une ode à M. *Duché* fort au-deſſous de tout cela ; mais ce qui me révolte et qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu ſon épître à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux ; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poëte. Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſédé ; il reproche à l'un ſa priſon, à l'autre ſa vieilleſſe ; il appelle celui-ci athée, celui-là marouſle. Où donc eſt le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures ſi groſſières ? Ce n'était pas ainſi qu'en uſait M. *Deſpréaux* quand il ſe jouait aux dépens des mauvais auteurs : auſſi ſon ſtyle était doux et coulant ; mais celui de *Rouſſeau* me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de M. de *Crébillon*, il diſe qu'*il vient de ſa griffe Apollon moleſter*.

Quels vers que ceux-ci :

» Ce rimeur ſi ſucré
» Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
» Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte.

De plus toute cette épître roule ſur un raiſonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, et que tout ſot eſt fripon ; mais ne ſerait-il pas la preuve trop évidente du contraire, ſi pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul

1718. talent de la verſification ? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. *Rouſſeau* ne paſſe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit ſi mal en proſe que ſon *factum* eſt une des pièces qui ont ſervi à le faire condamner. Au contraire celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre, *et quid facundia poſſet, tum paruit.* Enfin voulez-vous que je vous diſe franchement mon petit ſentiment ſur MM. de *la Motte* et *Rouſſeau* ? M. de *la Motte* penſe beaucoup et ne travaille pas aſſez ſes vers ; *Rouſſeau* ne penſe guère, mais il travaille ſes vers beaucoup mieux : le point ſerait de trouver un poëte qui pensât comme *la Motte* et qui écrivit comme *Rouſſeau*, (quand *Rouſſeau* écrit bien, s'entend) mais,

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dîs geniti, potuêre. . . . .

J'ai bien envie de revenir bientôt ſouper avec vous et raiſonner des belles lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous diſe ce que c'eſt que l'ennui :

Car vous qui toujours le chaſſez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
Trop heureux ſi ces vers à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déjà fait connaître !
C'eſt un gros dieu lourd et peſant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille ;
Et qui depuis cinq ou ſix ans,
Dans la foule des courtiſans,
Se trouvait toujours à Verſaille.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas sitôt pour Gènes (1); votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point; ne ressemblez pas à ces politiques errans qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaisir de dire *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de *César* et de *Pompée*. 1718.

Non cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits :
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie ;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

(1) M. de *la Faye* était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

1718.

LETTRE IX.

A M. DE GENONVILLE.

Ami que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare :
Vous pour qui d'Apollon les tréfors font ouverts
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'efprit et l'enjoûment, fans vice et fans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaifaient à tout le monde:
Votre épître a charmé le pafteur de Sully ;
Il fe connaît au bon, et partant il vous aime ;
Votre écrit eft par nous dignement accueilli,
Et vous ferez reçu de même.

Il eft beau, mon cher ami, de venir à la campagne tandis que *Plutus* tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris ? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à fon aife eft dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Eft-ce une réalité ? eft-ce une chimère ? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philofophale dans les moulins à papier ? *Law* eft-il un Dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoifonne de la drogue qu'il diftribue à tout le monde ? Se contente-t-on de richeffes imaginaires ? C'eft un chaos que je ne puis

débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poësie. 1718.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain écossais malin,
Comme la vieille sibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre destin ;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville ;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant asile :
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jésuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain ;
Mais pour nous défaire soudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra sur leur chemin
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

1720.

LETTRE X.

A M. DE FONTENELLE.

De Villars, le premier ſeptembre.

LES dames qui ſont à Villars, Monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues ; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philoſophes. Elles mettent à obſerver les aſtres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer ; et comme leur goût décide des nôtres, nous nous ſommes tous faits phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux ;
Nous prenons Vénus pour Mercure ;
Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles, nous négligeons fort le ſoleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin ; qu'enſuite

ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage, il a perdu ſenſiblement de ſa lumière et de ſa grandeur : nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le ſoleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même choſe à Paris. 1720.

C'eſt à vous que nous nous adreſſons, Monſieur, comme à notre maître. Vous ſavez rendre aimables les choſes que beaucoup d'autres philoſophes rendent à peine intelligibles ; et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les ſavans, et pour donner aux ignorans le goût des ſciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où ſaint Paul avant vous a vu
Force beautés ſurnaturelles,
Dont très-prudemment il s'eſt tu :
Du ſoleil, par vous ſi connu,
Ne ſavez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi ſur un char tout ſanglant
A-t il commencé ſa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et ſa grandeur et ſa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers (*a*)

(*a*) Le comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faibleſſe de croire à l'aſtrologie. Le cardinal de *Fleuri* diſait

1720.

Sur ce terrible phénomène ?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes ?
Jadis quand vous étiez paſteur
On vous eût vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poëſie ;
Car ſachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie. (1)

de lui qu'il ne connaiſſait ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent. Cependant il a fait de très-belles recherches ſur l'Hiſtoire de France.

(1) C'eſt dans la réponſe de *Fontenelle* à ces vers que ſe trouve ce vers heureux :

Il faut des hochets pour tout âge.

LETTRE XI.

1722.

A M. LE CARDINAL DUBOIS. (a)

De Cambrai, juillet.

UNE beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours et moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'inſtant je vous écrive.
Ma muſe, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec tranſport un ſi charmant emploi.

Nous arrivons, Monſeigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambaſſadeurs et tous les cuiſiniers de l'Europe ſe ſont donné rendez-vous. Il ſemble que tous les miniſtres d'Allemagne ne ſoient à Cambrai que pour faire boire la ſanté de l'empereur. Pour meſſieurs les ambaſſadeurs d'Eſpagne, l'un entend deux meſſes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les miniſtres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reſte, perſonne n'attend ici votre éminence : on ne penſe pas que vous quittiez le palais royal pour venir viſiter vos ouailles. Vous ſeriez trop fâché, et nous auſſi, s'il vous fallait quitter le miniſtère pour l'apoſtolat.

(a) Cette lettre eſt de 1722. On l'a imprimée pluſieurs fois, mais on la donne ici ſur l'original. Madame de *Rupelmonde* était fille du maréchal d'*Alègre*, mariée à un ſeigneur flamand, et mère du marquis de *Rupelmonde* tué en Bavière.

1722.

Puiſſent meſſieurs du congrès,
En buvant dans cet aſile,
De l'Europe aſſurer la paix !
Puiſſiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais !
Je ſais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la meſſe par fois
Et marmoter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois ;
Uniſſez à jamais l'eſprit à la prudence ;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monſeigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence auſſi ſouvent qu'il le voudrait, et qui, de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre converſation comme la plus flatteuſe.

1723.

LETTRE XII.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

28 décembre.

DEJA de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups;
Mais je ſens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'eſpoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'eſprit, ornés par la nature,
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés.

Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me ſens confondre!
En louant mes talens, que vous les ſurpaſſez!
Je reſſens du dépit les atteintes ſecrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les ſuites miſérables de la petite vérole peuvent me permettre. Le triſte état où je ſuis encore m'empêche de vous écrire plus au long; mais comptez, Monſieur, que rien ne peut m'empêcher d'être ſenſible toute ma vie à votre amitié, et que je la mérite par ma tendreſſe et mon eſtime reſpectueuſe pour vous.

1727.

LETTRE XIII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

TOUTES les princeſſes malencontreuſes qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma baſtille, Madame, eſt la très-humble ſervante de votre Châlons ; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous ſuivirent,
Les Jeux badins priſonniers s'y rendirent ;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien ſurpris quand ils virent
La fermeté, la paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous ſe réunirent.

Cet aimable aſſemblage, ſi précieux et ſi rare, vous aſſervit les cœurs de tous les habitans.

On admira ſur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah ! ne leur donnez plus ce Châlons pour ſéjour ;
Et que les Muſes et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé, dans votre château, le ſecret d'immortaliſer un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos : 1727.
On vous prendrait pour une Orphée :
Mais vous n'avez point fu, trop malheureufe fée,
Adoucir tous les animaux.

Puiffiez-vous mener déformais une vie toujours heureufe, et que la tranquillité de votre féjour de Sceaux ne foit jamais interrompue que par de nouveaux plaifirs. Les agrémens feuls de votre efprit peuvent fuffire à faire votre bonheur...

Dans fes écrits le favant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable;
On admira dans le tendre Chaulieu
De fes chanfons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'eft rien que le temps ne détruife;
Mais ce beau dieu qui les arts favorife,
De fes préfens vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans *Ludovife*.

1730.

LETTRE XIV.

A M. THIRIOT.

A TULLIE (*), *imité de Catulle la Faye.*

QUE le public veuille ou non veuille ;
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens ſont les plus raviſſans.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie ! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher *Thiriot ;* mais avant de mourir dans mon lit comme un ſot, je viens de changer la dernière ſcène de *Tullie.* Recommandez bien à *Titus* d'en avertir nos ſeigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que *Tullie* a joué comme un ange. Si cela eſt,

Ma Tullie, il eſt déjà temps ;
Allons, vîte que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

(*) L'actrice qui jouait le rôle de *Tullie* dans Brutus.

LETTRE XV.

1731.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville,
Ce don charmant, ce feu ſacré, ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile,
Et qui dictait à la Faye, à Chaulieu
Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las ! mon démon de moi s'eſt retiré.
Depuis long-temps il eſt en Normandie :
Donc quand voudrez, par Phébus inſpiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je ſois contre vous préparé
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu; comptez toujours ſur la plus tendre amitié de l'hypocondre *V.*

1732.

LETTRE XVI.

A M. DE MONCRIF.

mars.

MUSE aimable, muſe badine,
Eſprit juſte et non moins galant,
Vous reſſemblez bien mieux à la Fare, à Ferrand
Que je ne reſſemble à Racine.

Grand-merci de vos bontés ; j'y ſuis plus ſenſible qu'à des battemens de mains. (1)

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deux fois à votre palais ſans pouvoir ſaluer ſon Alteſſe. J'avais auſſi à vous prier de paſſer chez madame de *Fontaine-Martel*, qui ſe vante d'avoir quelque choſe à vous dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiſte* et *Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choſes bien tendres de la part de ſon admirateur. A l'égard de votre prince, je me ſuis écrié à ſa porte :

J'ai par deux fois votre Alteſſe ratée :
Cela veut dire, hélas, tout ſimplement,
Que ma muſe deux fois s'eſt en vain préſentée
Pour vous faire ſon compliment.
Heureux qui ferait à portée
De rater effectivement
Votre perſonne tant vantée !
Il n'en ferait rien ſurement.

(1) La tragédie d'Eryphile venait d'être repréſentée avec applaudiſſement.

Cela eſt un peu irrégulier à préſenter à un ſaint abbé comme monſeigneur le comte de *Clermont ;* mais pour vous qui n'êtes point *in ſacris*, vous pouvez lire de ces ſottiſes. Faites ma cour en proſe à ce prince aimable, et brûlez mes vers ; j'y gagnerai beaucoup. 1732.

Adieu. Cela eſt honteux que vous ne faſſiez plus de vers. Ce ſiècle-ci a plus beſoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

LETTRE XVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet.

OUI, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer inceſſamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Evangile,
Et juſtaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muſe facile
Me l'a dit très-élégamment.

Vous y verrez aſſurément
Des airs français, du ſentiment
Avec la fierté de l'Aſie.
Vous concilierez aiſément
Les diſcours de notre patrie
Avec les mœurs d'un ottoman ;

1732.

Car vous avez (et dans la vie
C'est sans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un musulman.

Mon dieu, mon cher *Cideville*, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaisir à recevoir de vos lettres! je m'attirerais ce plaisir-là plus souvent, mais comment trouver un instant au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens', gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Pendant ce temps-là on joue les cinq sens à l'opéra, à la comédie française, à l'italienne, et à la foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté surtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai *Jore* de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. *Formont* ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

LETTRE XVIII.

1732.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau, ce 29 octobre.

MUSE ET GRACE,

MADAME de *Fontaine-Martel* m'a envoyé votre lettre, pour me fervir de confolation dans l'exil où je fuis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes inftruite des tracafferies que j'ai eues avec mon parlement, et de la combuftion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au fujet d'une mauvaife comédie que j'ai empêché d'être repréfentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires fignalées fur des chofes où il ne s'agiffait de rien du tout. Il s'eft formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princeffes et de leurs adhérens. La reine a été victorieufe, et j'ai fait la paix avec les princeffes. Il n'en a coûté pour cette importante affaire que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adreffés ; car il n'y a point de déeffe dont le nez ne foit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaifir à en brûler pour vous, Mufe et Grâce ! Mais il faut vous le déguifer trop adroitement ; il faut vous cacher prefque tout ce qu'on penfe.

1732.

Je n'ofe dans mes vers parler de vos beautés
Que fous le voile du myftère.
Quoi ! fans art je ne puis vous plaire,
Lorfque fans lui vous m'enchantez ?

Non, Mufe et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait paffer fa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puiffiez venir fouper très-fréquemment chez madame de *Fontaine-Martel;* car fi vous reftez à Tours feulement encore quinze jours, il y aura affurément une députation du Parnaffe pour venir vous chercher. Elle fera compofée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaiffent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi meffieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'eft néceffaire
Que pour tout maudit chicaneur ;
Mais les gens d'efprit et d'honneur
Font du plaifir leur feule affaire.
Plaignez leur deftin rigoureux :
Six femaines de votre abfence
Les ont tous rendus malheureux ;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux.
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'affurer M. le préfident de *Lubert* de mes refpects, et daignez m'honorer de votre fouvenir.

1732.

LETTRE XIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce famedi 15 novembre.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me fuis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injuftice
Ont un hommage univerfel;
Mais loin d'y faire un facrifice,
J'ai bravé fur leur maître-autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poifon fubtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me femblait plus amer que fiel;
Je l'ai renverfé comme Ulyffe;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice:
J'en fus fauvé par l'Eternel;
Car on peut aller au b....
Sans y gagner la....

1732. Je me rends tout entier, mon cher *Cideville*, aux doux plaifirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous fuis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie diffipée que je menais à Fontainebleau, me rendait le plus pareffeux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me femble, à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertiffement en trois actes. Je ne fais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît fi important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez; vous me femblez indécis fur le choix du fecond acte. J'imagine qu'à préfent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous ferez aperçu, en effayant dans votre imagination les fujets que vous vous propofiez, qu'il y en a toujours un qui fe fait faire malgré qu'on en ait. Le goût fe détermine tout feul vers le fujet pour lequel on fe fent du talent.

Il eft des nœuds fecrets, il eft des fympathies...

Je crois donc votre fujet trouvé et travaillé malgré vous.

Mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

C'eft ce qu'*Horace* écrivait à l'autre *Cideville;* et cela ne veut dire autre chofe finon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici Zaïre; il y avait honnêtement du monde, et cela fut affez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en eft pas de même de *Biblis* et de fon

frère *Caunus*, mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie, et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre. 1732.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conseiller de nos enquêtes, nommé M. de *Montessu*, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour sa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiselle *Labaté*, comédienne assez médiocre, mais assez jolie catin. Il est mort incognito de la petite vérole, au grand étonnement des connaisseurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, si vous n'avez point vu mes petits versiculets pour la demoiselle *Gaussin*, je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages, et vous en aurez sur moi toute ma vie.

Mandez-moi, un peu, je vous prie, si vous avez vu l'épouse de *Gilles Bernières*, et si M. le marquis se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

1732.

LETTRE XX.

A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre.

Je vous envoyai l'autre joûr
L'abrégé d'un pélerinage
Que je fis en certain féjour
Où vous faites fouvent voyage,
Ainfi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître,
J'y fuis dès long-temps oublié;
Mais pour celui de l'amitié,
C'eft avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du goût* doit être montrée à très-peu de monde; et furtout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaifir d'avoir affaire à gens difcrets comme vous. J'aurais dû, mon cher *Cideville*, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de *Polignac* vous connaiffait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous fupplie de ne laiffer fortir aucune Zaïre de vos mains fans l'errata que j'ai envoyé à *Jore*, et de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraiffe à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les fecondes, enfuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les chofes foient dans les règles.

LETTRE XXI.

1733.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

MOI qui dans mes amuſemens
Cherchant quelque ſage lecture,
Lis très-peu les nouveaux romans
Et beaucoup la ſainte Ecriture;
Hier je liſais l'aventure
De ce bon père des croyans,
Qui de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans ſon réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une viſite de trois anges.

J'ai reçu, Madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont, et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme *Abraham*. Mais la différence fut que le trio céleſte ſoupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné ſouper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre eſpèce divine, vous auriez fait une cène dans mon hermitage; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique.

Et pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraiſemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déeſſes un couple aimable,
Conduites par le Dieu d'Amour;

1733.

Du paradis l'heureux féjour
N'a jamais rien eu de femblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, fes cheveux n'étaient pas fi dérangés que les boulets du fort de Kehl le fefaient craindre, et il avait beaucoup d'efprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'ofer fupplier la déeffe vice-reine de Catalogne, l'autre déeffe et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel! que j'entendrais s'écrier
Marianne, ma cuifinière,
Si la ducheffe de Saint-Pierre,
Du Chatelet et Forcalquier
Venaient fouper dans ma tannière!

Mais après la fricaffée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence!

Les Dieux font bons, ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux.
Le cœur fuffit, le cœur eft tout pour eux,
Et c'eft le mien qui dicta cette lettre.

LETTRE

LETTRE XXII.

1733.

A M. DE MONCRIF.

11 avril.

Du Dieu du goût j'ai le temple pollu,
Du Dieu d'amour vous ornerez l'empire,
Car vous avez mentule, plume et lyre;
Vous favez *plaire*, aimer, chanter, écrire:
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des fots, et qu'on prend pour fatire.
Donc je verrai mon temple vermoulu.
Vous, vous ferez baifé, fredonné, lu,
Claqué furtout, heureux comme un élu;
Et moi fifflé; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre empire, rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de *Crébillon* fils a envoyé à fon fingulier père ce miférable *Temple*, pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille mufe, qui eft la gouvernante de M. de *Crébillon;* et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais fi vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, le Temple du goût ira à tous les diables. Ce n'eft pas encore tout, car ils difent que M. de *Crébillon* laiffera manger mon Temple par fes chats, et qu'il fera long-temps fans le lire; et il fera bien; car il vaut mieux qu'il achève Catilina, que de perdre fon temps à lire mes guenilles. Cependant fi vous vouliez un peu le preffer, il aurait du temps pour lire mon Temple et pour achever fon

1733. divin Catilina. Ecrivez-lui donc un petit mot, mon aimable *Quin-monte*. Je vous ſouhaite, et à *Lull-braſſ*, tout le plaiſir que nous aurons mardi. Je ne ſortirai que ce jour-là, et je ſerai à midi au parterre. *J love you with all my heart.*

LETTRE XXIII.

A M. DE MONCRIF.

IL faut ſe lever de bon matin pour voir les princes et meſſieurs leurs confidens. Il n'y a pas moyen, mon cher *Moncrif*, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une propoſition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de ſon Alteſſe pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de ſa préſence.

Madame de *Fontaine-Martel* diſait à ce propos:

Puiſſe-t-il ſans cérémonie,
Au ſaint jour de l'Epiphanie,
Dîner avec les Arts dont lui ſeul eſt l'appui!
Ah! s'il venait dans cet aſile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
Que des trois rois de l'Evangile.

Voilà ce que nous chantions madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur? Ce n'eſt pas mon affaire, c'eſt la vôtre.

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Vous qui ſavez ce ſecret, enſeignez-nous comme il faut s'y prendre.

LETTRE XXIV.

1733.

A MADAME

LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

Les lettres charmantes que vous écrivez, Madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuſe envie d'écrire. Mais je n'oſe plus écrire en proſe depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce ſtyle aimable et gracieux,
Et cette proſe ſi polie,
Me font voir que la poëſie
N'eſt pas le langage des Dieux.

Je ſuis réduit à ne vous parler qu'en vers par vanité, car ſi vous et votre amie vous vous aviſiez jamais de faire des vers, je n'oſerais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'eſprit et du ſentiment, il ne me reſte plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'aſile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur,
Occupé ſans tumulte, amuſé ſans langueur,
Je mépriſe le monde, et je vous y regrette;
L'étude et l'amitié me tiennent ſous leur loi,
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde
Je bénis mon deſtin d'être ignoré du monde;
Mais il ſera plus doux ſi vous penſez à moi.

1733. Permettez, Madame, que j'assure M. de *Forcalquier* de mon tendre dévouement.

J'aime sa grâce enchanteresse;
Il parle avec esprit et pense sagement:
Nos vieux barbons font cas de son discernement,
Et notre brillante jeunesse
Veut imiter son enjoûment;
Avec tant d'agrémens qui le suivent sans cesse
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment?

LETTRE XXV.

A M. DE CIDEVILLE.

14 auguste.

Il y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vile prose à vos agaceries poëtiques qui ont si fort l'air des lettres de *Chaulieu*, de *Ferrand* ou de *la Faye*,

Mais une triste maladie,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix affaiblie;
Je ne chante plus qu'Emilie:
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à *Emilie* votre ingénieuse lettre. *Emilie* a répondu comme *Benserade* à *Dangeau*, au nom des filles de la reine:

Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.

Elle m'a donc donné la permiſſion de vous envoyer les vers en queſtion, à condition que vous les renverrez ſans les avoir copiés. Je ſuis sûr que vous ſerez fidelle, car c'eſt l'amitié qui vous fait ſavoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon: 1733.

Je t'adore comme les Dieux
Qu'on invoque ſans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette penſée,

Une petite différence
Eſt entre Emilie et les Dieux :
C'eſt que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encenſe.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage :
Sachez que quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle eſt donc, me direz-vous, cette divinité? Eſt-ce quelque madame de *la Rivaudaye*? Eſt-ce une perſonne en l'air? Non, mon cher *Cideville*.

Je vais, ſans vous dire ſon nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'eſt qu'Emilie :
Elle eſt belle et ſait être amie,
Elle a l'imagination
Toujours juſte et toujours fleurie;
Sa vive et ſublime raiſon
Quelquefois a trop de ſaillie;

D 3

1733.

Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie,
Et des banquiers de Pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là, et je vous réponds qu'il est si vrai, qu'elle est la seule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi qui lui suis attaché à proportion de son mérite, ce qui veut dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur:
L'amour ferait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands Dieux! (s'il en est d'autres qu'elle)
Ayez de moi quelque pitié:
Ecartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié!
L'amitié jamais ne s'altère;
Elle rend sagement heureux,
Sans emportement, sans mystère.
L'amour aurait plus de quoi plaire;
Mais c'est un feu trop dangereux.
On a des momens si fâcheux
Avec gens de ce caractère!

Adieu; vous êtes *Emilie* en homme, et elle est *Cideville* en femme. Notre ami *Formont* m'a écrit une lettre sur *Locke*, dans laquelle je crois qu'il ne s'est

pas aſſez ſouvenu des ſentimens de ce philoſophe. Je veux lui écrire ſur cet article. 1733.

Pardon, aimable *Cideville;* je ne vous écris point de ma main, mais je ſuis ſi malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Epître à Emilie;* vous verrez que je hais *Rouſſeau*, mais qui ne ſait pas haïr, ne ſait pas aimer.

LETTRE XXVI.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 29 d'auguſte.

VOTRE lettre, Monſieur, pouvait ſeule me dédommager de votre charmante converſation. La divine *Emilie* ſavait combien je vous étais attaché, et ſait à préſent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ſes regrets aux miens : c'eſt une femme que l'on ne connaît pas; elle eſt aſſurément bien digne de votre eſtime et de votre amitié. Regardez-moi comme ſon ſecrétaire ; écrivez-lui et écrivez-moi malgré les amuſemens que vous donnent les femmes d'Avignon.

On a déjà enlevé à Londres la traduction anglaiſe de mes lettres. C'eſt une choſe aſſez plaiſante que la copie paraiſſe avant l'original ; j'ai heureuſement arrêté l'impreſſion du manuſcrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Egliſe anglicane.

1733.

On brûlait autrefois les gens
Pour un peu de philoſophie ;
Aujourd'hui les gens de bon ſens
Ne ſont brûlés qu'en l'autre vie.

Vous me demandez l'*Epître à Emilie ;* mais vous ſavez bien que c'eſt à la divinité même, et non à l'un de ſes prêtres, qu'il faut vous adreſſer, et que je ne peux rien faire ſans ſes ordres. Vous devez croire qu'il eſt impoſſible de lui déſobéir. Vous avez bien raiſon de dire que vous auriez voulu paſſer votre vie auprès d'elle. Il eſt vrai qu'elle aime un peu le monde :

Cette belle ame eſt d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons ;
Son eſprit eſt très-philoſophe,
Et ſon cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde ſont de ſon âge, et ſon mérite eſt au-deſſus de ſon âge, de ſon ſexe et du nôtre.

J'avoûrai qu'elle eſt tyrannique :
Il faut, pour lui faire ſa cour,
Lui parler de métaphyſique
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime aſſez la métaphyſique, et qui préfère l'amitié d'*Emilie* à tout le reſte, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître,
C'eſt à Locke aujourd'hui de l'être.

L'art de penſer eſt conſolant
Quand on renonce à l'art de plaire. 1733.
Ce ſont deux beaux métiers vraiment,
Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penſer entre *Emilie* et vous; j'aurais été l'admirateur de tous deux; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de ſa maiſon comme *Horace* de celle de *Mécène* :

Nil mihi officit unquam,
Ditior hic aut eſt quia doctior. Eſt locus uni-
Cuique ſuus.

Mais vous allez courir à Avignon : *Emilie* eſt toujours à la cour, et cette divine abeille va porter ſon miel aux bourdons de Verſailles. Pour moi je reſte preſque toujours dans ma ſolitude, entre la poëſie et la philoſophie.

Je connais fort M. de *Caumont* de réputation, et c'en eſt aſſez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre ſuffrage et du ſien, *ſublimi feriam ſidera vertice.*

1733.

LETTRE XXVII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Je vous envoie, Madame, cette *Epître sur la calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée. (1)

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie ;
Ce monstre dangereux ne vous blessa jamais ;
Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
Votre esprit sage et mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Plaint nos travers au lieu d'en rire,
Excuse quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la satire.

Je joins à mon obéissance une petite œuvre de surérogation : *La mule du pape*. C'est une satire que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le saint père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome ; mais je vous suis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine.

(1) A madame du *Châtelet*. Voyez le volume d'*Epîtres*.

LETTRE XXVIII. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 feptembre.

L'AUTRE jour l'amitié, d'un air fimple et facile,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur.
Ils font, tu le vois bien, du charmant Cideville,
Dit-elle, et tu connais l'air tendre et féducteur
Dont cet ingénieux pafteur,
Par fes accens nouveaux à fon gré reffufcite
Les fons du doux Virgile et ceux de Théocrite;
Mais il t'a prodigué dans fon ftyle enchanteur
Tous les éloges qu'il mérite.

Quelle faible réponfe, mon aimable ami, à votre charmante églogue, et que j'ai de remords de vous payer fi tard et fi mal! N'accufez point ma pareffe; mon cœur furtout n'eft point pareffeux, mais vous favez que ma déteftable fanté me met quelquefois dans l'impuiffance de penfer et d'écrire; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plufieurs jours privé de la confolation des belles lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le favez bien, paffer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la paffe prefque qu'en regrets! L'abbé *Linant*, ou plutôt *Linant* qui n'eft plus abbé vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiéte et tumultueufe

1733. de Paris, après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi, mais ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé *le Febvre*, qui fait aussi des vers harmonieux, et qui est né, comme *Linant*, poëte et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable ; mais n'ayant point de richesses à leur faire partager, ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos parisiens, j'aime mieux avoir des amis que du superflu ; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on sait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis (1) ne goûtera pas, mais qui est surement de votre goût.

A l'heure que je vous parle, mes deux amis sont à la comédie, à une pièce nouvelle d'un nommé *la Chaussée*, intitulée *La fausse antipathie*. Ce titre a l'air de *Marivaux ;* mais *Marivaux* ne fait pas de vers, et *la Chaussée* en fait de très-bons, du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

Adieu ; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

(1) M. de *Lezeau*.

LETTRE XXIX.

1733.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, 25 de novembre.

J'INTERROMPS mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la ſanté, ſi quelque choſe pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire: voilà bien des ſacremens à la fois dans une famille. C'eſt donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainſi donc vous vous figurez,
Alors que vous poſſéderez
Le juſte nom de grand-vicaire,
Qu'auſſitôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah ! tout prêtre que vous ſerez,
Mon cher ami, vous aimerez :
Fuſſiez-vous évêque ou ſaint-père,
Vous aimerez et vous plairez,
Voilà votre vrai miniſtère ;
Et toujours vous réuſſirez
Et dans l'Egliſe et dans Cythère.

Vos vers et votre proſe ſont bien aſſurément d'un homme qui ſait plaire. Je ſuis ſi malade que je ne vous en dirai pas davantage ; et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux, ſinon que je vous aime de tout mon cœur.

1733. J'ai envoyé trois Henriades de la nouvelle édition à M. de *Caumont*. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu; conſervez bien votre ſanté; il eſt affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaiſir. *Vale, vale*. Ne parlez pas à madame *du Châtelet* de ſon anglais; c'eſt un ſecret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu; je vous ſerai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

LETTRE XXX.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

MONSIEUR,

1734. La fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que ſon père, a été également touchée de votre ſouvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monſieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers; mais ſachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeuneſſe, elle a bien vu que l'ouvrage eſt de vous. Quoique vous m'ayez adreſſé la lettre, Monſieur, je ſens que ce n'était qu'un fidéi-commis pour madame *du Châtelet*.

> Je ne ſuis rien qu'un prête-nom;
> Votre épître a paru ſi belle
> Et ſi neuve, et d'un ſi bon ton,
> Que ſans doute elle était pour elle.

Je ne ſais pas comment vous pouvez vous défier de votre raiſon, quand vous la faites parler d'une manière ſi charmante. 1734.

Si d'Horace le doux langage,
Et la proſe de Cicéron,
La vérité, le badinage,
Si tout cela n'eſt pas raiſon,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raiſon, je l'avoûrai,
N'eſt pas le don le plus ſacré
Que l'homme reçut en partage :
Il en eſt un autre, à mon gré,
Au-deſſus de l'eſprit du ſage,
Un don plus beau, plus précieux,
Par qui la raiſon embellie,
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel eſt ce don ? C'eſt le génie.

On a vu ce génie heureux
Vous inſpirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux,
Votre eſprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rouſſeau
Dont l'ennuyeuſe hypocriſie
Change ſon or en oripeau,
Et ſes chanſons en homélie.
Vos vers ſont dignes des premiers
Que votre beau printemps fit naître ;
Vous fûtes, vous ſerez mon maître.

1734. Vivez, rimez; puiffiez-vous être
Immortel comme vos lauriers.

Voilà, Monfieur, une partie des chofes que je penfe de vous. Je refpecterai, j'aimerai en vous toute ma vie le véritable philofophe, qui a quitté la cour depuis long-temps, qui vit pour foi, pour fa famille et pour fes amis; l'homme de lettres et de génie qui n'eft point de l'académie, qui aime les arts pour eux-mêmes, qui a toujours écouté fes goûts et jamais la vanité; l'ami dont la fociété eft toujours égale, qui n'exige rien et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement, malgré mon filence, comptez, Monfieur, que je fuis tendrement attaché à toute votre famille, et que fi jamais je quittais l'heureufe folitude que j'habite pour le tumulte de Paris, je ne pourrais m'en confoler qu'en venant chercher la folitude auprès de vous.

Recevez, Monfieur, auffi-bien que madame d'*Uffé* et monfieur votre fils, les affurances de mon tendre et refpectueux dévouement.

LETTRE

LETTRE XXXI.

1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 5 novembre.

Je fuis trop malade, mon très-cher ami, pour répondre une feule rime à vos vers charmans, mais j'ai du moins affez de force pour vous fupplier, au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi, de ne point prendre d'autre maifon que la mienne, et de vouloir bien loger dans mon appartement. *Demoulin* et fa femme vous marqueront par leurs foins, avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraifemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami, pour combien de temps y êtes-vous? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore? Vous me parlez en très-jolis vers de mes prétendus voyages, et vous ne me dites rien de vous! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon efprit que de mon cœur?

Ami, ne me confeillez pas
De parcourir ces beaux climats
Que jadis honora Virgile.
Mantoue eft aujourd'hui l'afile
Des Allemands et des combats;
Mais fût-elle toujours tranquille,
Je ne connais d'autre féjour
Que les lieux où règne l'Amour,
Et ceux qu'habite Cideville.

1734. Je vous embrasse tendrement ; si vous m'aimez, logez chez moi.

Adieu ; quand viendra donc le temps où je vous accablerai tout le jour de prose et de vers ! Ne sachant pas votre adresse, j'ai prié M. *d'Argental* de vous rendre ce chiffon. Ce *d'Argental* est bien digne de vous. Je lui envoie Samson pour vous être montré, en attendant mieux.

LETTRE XXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

6 février.

1735. Allez, mes vers, aux rivages de Seine,
N'arrêtez point dans les murs de Paris ;
Gardez-vous-en ; les arts y sont proscrits :
Des gens dévots la sottise et la haine
Y font la guerre à tous les bons écrits.

Vers indiscrets, enfans de la nature,
Dictés souvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,
Si vous n'avez onguent pour la brûlure.
Allez plus loin, sur le bord neustrien ;
Vous y verrez certain homme de bien
Qui réunit, voluptueux et sage,
L'art de penser au riant badinage.
Il veut vous voir, allez ; et plût aux Dieux
Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux !

Ne craignez point son goût ni sa prudence, 1735.
Puisqu'il est sage, il est plein d'indulgence.
Allez d'abord saluer humblement
Ses vers heureux, ses vers qui vous effacent;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous surpassent,
Et faites-leur ce petit compliment :

Frères très-chers, enfans de Cideville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu sur vous.
Nous sommes fils de son ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimé : c'est l'art de votre père.

Voilà le petit compliment que je vous fesais, mon cher ami, en arrangeant ces guenilles (1) que j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma paresse; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart sont bien faibles, et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer, on est honteux et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de *Formont* à l'abbé *du Rénel*? Mais comment va la tragédie de *Linant*? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur, son coup d'essai sera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillans de pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'est un don de DIEU qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et

(1) Le recueil manuscrit de ses poësies fugitives.

1735. puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugemens qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de Didon ; cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre, c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir Ramessès. Engagez M. *Linant* à m'en envoyer une copie.

Mon cher *Cideville*, si je vous revoyais, j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre Pucelle ; mais, Dieu merci, notre Pucelle est dans le goût de l'*Arioste*, et non dans celui de *Chapelain*.

LETTRE XXXIII.

A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL.

VENUS et le dieu de la table,
Et Martelière à leur côté,
Chantaient tous trois un air aimable
Que tous trois vous avaient dicté :
Mais bientôt réduits à se taire,
Quelle douleur trouble leurs sens
Quand on leur dit qu'en son printemps
Le plus gai, le plus fait pour plaire,
Des convives et des amans,
Laissait-là Comus et Cythère
Pour être grand vicaire à Sens !

Plaisirs, Amours, troupe légère,
Il faut calmer votre douleur :

La ſainte Egliſe aura beau faire,
Vous ſerez toujours dans ſon cœur. 1735.
Du froid ſéjour de la Prudence
Il ſaura deſcendre en vos bras,
Eſcorté de la Bienſéance
Qui relève encor vos appas,
Et qui donne une jouiſſance
Que Lattaignant ne connaît pas.

Un cœur indiſcret et volage,
Toujours occupé de jouir,
A ſouvent l'ennui pour partage;
Mais celui qui ſait s'aſſervir
A ſes devoirs et vivre en ſage,
Eſt bien plus digne du plaiſir,
Et le goûte bien davantage.

Ainſi Boſſuet autrefois,
Ce dernier père de l'Egliſe,
Dans les bras de la jeune Liſe.
Devint père auſſi quelquefois

Monſieur ſon neveu dans le temple
Apporta les mêmes vertus.
C'eſt un bel exemple de plus;
Mais on n'a pas beſoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché, Monſieur; vous avez tout le reſte : et pour moi je ne ſouhaite autre choſe que d'être votre diocéſain. Vous auriez eu déjà de grands bénéfices ſi vous étiez né du temps qu'on donnait un évêché à *Godeau* pour des vers, et

1735. une abbaye confidérable à *Defportes* pour un fonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Mufes. Mais puifque la fortune ne fe fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raifon, par la fupériorité de votre efprit, par vos talens pour les affaires et par la vraie éloquence qui n'eft pas, je crois, d'entaffer des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre à commandement.

Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous, voilà ce qui vous donnera une vraie fupériorité fur tous vos confrères, et qui fera votre réputation autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures ; vous me paraiffez auffi folide en affaires qu'aimable à fouper. Il y a quelque fée qui préfide à ces talens-là, et qui a eu foin de votre éducation comme de celle de madame votre fœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, Monfieur; conſervez quelque bonté pour un homme dont vous connaiffez la refpectueufe tendreffe pour vous.

LETTRE XXXIV. 1735.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

UNE ſanté à laquelle vous daignez vous intéreſſer, Madame, ne peut pas être long-temps mauvaiſe. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis, eſt un excellent médecin. Je vous demande pardon, Madame, de la témérité de *Linant ;* le zèle l'a emporté.

Il eſt difficile de taire
Ce qu'on ſent au fond de ſon cœur ;
L'exprimer eſt une autre affaire.
Il ne faut point parler ſi l'on n'eſt sûr de plaire ;
Souvent on eſt un fat, en montrant trop d'ardeur.
Mais ſoupirer tout bas, ſerait-ce vous déplaire ?
Puniſſez-vous, ainſi qu'un téméraire,
L'amant diſcret, ſoumis dans ſon malheur,
Qui ſait cacher ſa flamme et ſa douleur ?
Ah ! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers auſſi. Je ſerais trop jaloux ſi *Linant* était votre ſeul poëte. Toute votre famille eſt faite pour la ſociété. Madame *du Châtelet* connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des reſpects à M. de *la Neuville*, et quelque choſe de plus à madame de *Champbonin*.

1735.

LETTRE XXXV.

A M. DE CIDEVILLE,

Qui avait envoyé à M. de Voltaire un opéra de Daphnis et Chloé.

A Cirey.

LORSQUE la divine Emilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie,
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de fon innocente amie,
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve fympathie,
Où des jeux la troupe choifie
Danfe avec eux et leur fourit,
Où fans art, fans coquetterie,
Le fentiment règne et bannit
Ce qu'on nomme galanterie,
Où ce qu'on penfe et ce qu'on dit
Eft tendre fans afféterie :
Alors notre belle Emilie
Soupira tendrement et dit :
Si les innocens que conduit
La nature fimple et fauvage
Ont tant de tendreffe en partage,
Que feront donc les gens d'efprit ?

Vous voyez, mon cher *Cideville*, que la fublime *Emilie* a entendu et approuvé votre aimable ouvrage,

et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendreſſe dans la bouche de ces amans ignorans, doit avoir le cœur bien ſavant. 1735.

Nous ſommes M. *Linant* et moi dans ſon château. Il ne tient qu'à elle d'enſeigner le latin au précepteur qui reſtituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penſer. Il faut que nous mettions à profit un temps ſi heureux. Je me flatte que *Linant* fera ſous ſes yeux quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphyſicien. Il faudrait être univerſel pour être digne d'elle. Pour moi, je ne ſuis actuellement que ſon maçon.

Ma main peu juſte, mais légère,
Tenait autrefois tour à tour
Ou le flageolet de l'Amour
Ou la trompette de la guerre ;
Aujourd'hui diſciple nouveau
De Manſard et de la Guépierre,
Je tiens une toiſe, une équerre,
Je mets une cour au niveau ;
J'arrondis la forme groſſière
D'un pilaſtre ou d'un chapiteau,
Et je fais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciſeau.

Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion
Sur les rivages du Scamandre.
Mon fort eſt plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie :

1735.

Il était le maçon des rois,
Et je suis celui d'Emilie.
Apollon, banni par les Dieux,
Regretta la voûte azurée,
Que regretterais-je en ces lieux?
C'est moi qui suis dans l'empyrée.

Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux de juger des procès! Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à *Emilie!*

Adieu, mon cher ami; je vais faire poser des planches, et entendre ensuite des choses charmantes, et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* est entamé. Je ne sais comment nommer cet ouvrage: ce n'est point une histoire, c'est la peinture d'un siècle admirable. *Vale, ama et scribe.*

LETTRE XXXVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

J'ai reçu, Madame, une lettre charmante; comment ne le serait-elle pas, écrite par vous et par M. de *Formont*? Une lettre de vous est une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si long-temps pour en sentir tout le prix. Mais des vers! des vers, des rimes redoublées! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui font-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ? 1735.
Ils ont comme vous l'art de plaire.
Du Deffant, vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre pareffeux,
En eft-il avec vous le père ?
Ils font bien dignes de tous deux,
Mais je ne les méritais guère.

Je fuis enchanté pourtant comme fi je les méritais. Il eft trifte de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an, tout au plus.

Ah ! ce que vous faites fi bien,
Pourquoi fi rarement le faire ?
Si tel eft votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur févère.

Il eft bien vrai qu'il y a des perfonnes fort pareffeufes en amitié, et très-actives en amour ; il eft vrai encore qu'une de vos faveurs eft fans doute plus précieufe que mille empreffemens d'une autre. Je le fens bien par cette lettre féduifante que vous m'avez écrite, et c'eft précifément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me fais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de profe et de vers, puifque cela a l'honneur de vous amufer quelquefois. Mes pauvres quakers vous font bien obligés de les aimer ; ils font bien plus fiers de votre fuffrage que fâchés d'avoir été brûlés.

1735. Vous plaire eſt un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'eſt celui de l'innocence.
Un quakre dit tout ce qu'il penſe.
Il faut, s'il vous plaît, eſſuyer
Sa naïve et rude éloquence;
Car en voulant vous avouer
Que ſur ſon cœur ſimple et groſſier
Vous avez entière puiſſance,
Il eſt homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienſéance.

Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie!

Quelque bégueule reſpectable trouvera peut-être, Madame, ces derniers vers un peu forts; mais vous qui êtes reſpectable ſans être bégueule, vous me les pardonnerez.

LETTRE XXXVII. 1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 20 feptembre.

Que devient donc mon Cideville?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus?
Eft-ce Thémis, eft-ce Vénus
Qui l'a rendu fi difficile?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire,
Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire;

Il faut que loin de m'oublier
Il m'écrive avec allégreffe,
Ou fur le dos de fon greffier,
Ou fur le *fein* de fa maîtreffe.

Ah! datez du *fein* de Manon;
C'eft de-là qu'il me faut écrire.
C'eft le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous infpire.

Ecrivez donc ces vers badins;
Mais en commençant votre épître,
La plume échappe de vos mains,
Et vous *baifez* votre pupitre.

Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là? c'eft que je deviens groffier, mon cher ami, depuis que

1735. vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre. J'avais compté que *Linant* soufflerait un peu mon feu poëtique qui s'éteint; mais le pauvre homme passe sa vie à dormir, et qui pis est, *non somniat in Parnasso*. Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la paresse. Son corps et son ame sacrifient à l'indolence; c'est-là sa vocation. Je ne compte plus sur des tragédies de sa façon; je ne lui demande à présent que de savoir au moins un peu de latin. Hélas! à propos de tragédie, je ne sais quel infame a fait imprimer ma pièce de *la Mort de César*. Il est dur de voir ainsi mutiler ses enfans; cela crie vengeance. L'éditeur a plus massacré *César* que *Brutus* et *Cassius* n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge sur cette édition, et que les gens de lettres, grands calomniateurs de leur métier, ne disent que c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures; nous sommes dans l'automne du bon goût, et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et contre* (1) est plus insipide que jamais, et les observations de l'abbé *Desfontaines* sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison, à l'équité, à l'érudition et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant, et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme, qui veut se donner pour entendre l'anglais, donne l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la

(1) Journal de l'abbé *Prévost*.

religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de bicêtre, et de lui avoir sauvé la grève. Il vaut mieux après tout brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo*. Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises. 1735.

J'attends depuis près d'un mois le quatrième livre de l'Enéide en vers français, de la façon de notre ami *Formont* : on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son épître sur la décadence du goût me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé *du Rénel* a fini celle qu'il a entreprise de l'Essai de *Pope* sur l'homme. Ce sont des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les Pensées de *Pascal*. Il prouve en beaux vers que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu les Fêtes indiennes et très-indiennes ; les Adieux de *Mars* tout propres à être reliés avec la Didon, à être loués par le mercure galant et par l'abbé *Desfontaines*, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire Vert-vert, poëme digne d'un élève du père *du Cerceau*, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu Abensaïd.

Je me console avec le Siècle de *Louis XIV* de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits Daphnis et Chloé.

1735. Adieu, mon très-cher ami.

Emilie me fait décacheter ma lettre pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserais-je vous parler de la sublime et délicate *Emilie*, après la lettre grossière que je vous ai écrite? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 octobre.

Vous êtes de ceux dont parle madame *Deshoulières*,

Gens dont le cœur s'exprime avec esprit.

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère,
Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère,
Dont le bon goût s'est affermi
Si loin des routes du vulgaire.
Elle sait penser et sentir,
Et philosopher et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrais accourir
A son aimable sanctuaire,
La voir, l'admirer, la chérir.

Vous

Vous m'avoûriez que sa lumière 1735.
Sait éclairer sans éblouir;
Oui, vous vous laisseriez ravir
Par cette ame si singulière,
Qui sans effort sait réunir
Les arts, la raison, le plaisir,
Les travaux et le doux loisir,
Tout le Parnasse et tout Cythère.
Je vous connais, et de ce pas
Vous franchiriez votre hémisphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas.
Mais je sais qu'on ne quitte pas
Pollion de la Poplinière.

Du moins si vous ne pouvez venir, écrivez donc bien souvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponse pour me récrire. Vous êtes à la source de tout ce qu'on peut mander; et moi, quand je vous aurai dit que je suis heureux loin du monde, occupé sans tumulte, philosophe pour moi tout seul, tendre pour vous et pour une ou deux personnes, j'aurai tout dit. C'est à vous à m'inonder de nouvelles ; vos lettres seront pour moi *historia nostri temporis*.

Je suis bien aise d'avoir deviné que la musique de *Rameau* ne pouvait jamais tomber. L'abbé *Desfontaines* en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant qui manque d'un sens, comme de bon sens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il se taire sur les choses qui ne sont pas de sa compétence. Il parle de musique comme de poësie.

Si je croyais qu'on pût représenter le Samson, je le travaillerais encore ; mais il faut s'attendre que le

1735. poëme ſera auſſi extraordinaire dans ſon genre que la muſique de notre ami l'eſt dans le ſien.

En attendant, je vous dirai un petit mot de la tragédie de Jules-Céſar. *Demoulin* doit vous envoyer la dernière ſcène. Vous jugerez par là combien le reſte de l'ouvrage eſt différent de l'imprimé. Je crois qu'il eſt néceſſaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel eſt mon projet :

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres à votre choix ; l'argent ſera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de *la Mare* pût avoir de cette affaire une légère gratification que vous réglerez. Il eſt dans un triſte état. Je l'aide autant que je peux ; mais je ne ſuis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres complimens à l'imagination forte et naïve de notre petit *Bernard :* il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais ſavez-vous bien que je n'ai pas de temps, et que je ſuis auſſi occupé qu'heureux?

Vive memor noſtri.

LETTRE XXXIX. 1735.

A M. DE FORMONT. (1)

En lui renvoyant des livres de métaphysique.

O Qu'entre Cideville et vous,
J'aurais voulu paſſer ma vie !
C'eſt dans un commerce ſi doux
Qu'eſt la bonne philoſophie
Que n'ont point ces myſtiques fous,
Ni tous ces pieux loups-garous,
Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Queſnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapſodie
Dont le nom me met en courroux,
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis (2), philoſopher avec moi, et ne vous aviſez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen (*). Vous n'avez point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'aſſez rares merveilles,
C'eſt le pays des grands talens,
Des Fontenelles, des Corneilles ;
Mais ce ne fut jamais l'aſile du printemps.

(1) Les cinq lettres ſuivantes paraiſſent écrites de 1731 à 1735.
(2) MM. de *Cideville* et *Formont*.
(*) Canteleu.

1735. Si Rouen avait d'auffi beaux jours que de bons efprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le refte de ma vie. Je vous dirais avec *Virgile :*

Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter offa quiefcant,
Atque utinam ex vobis unus, veftrique fuiffem
Aut cuftos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amintas.

Mais votre climat n'a point *maturam uvam.* Ma malheureufe machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on penfe, pour aller chercher ceux où l'on tranfpire; mais dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendreffe et d'eftime pour vous. C'eft avec ces fentimens, mes chers Meffieurs, que je ferai toute ma vie votre, &c.

LETTRE XL.

A M. DE FORMONT.

En réponfe à des vers fur la décadence de la poëfie.

Les beaux arts font perdus, le goût refte; et peut-être
Des poëtes naiffans vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être;
Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux : c'eſt que je corrige *Eryphile*. Elle n'eſt encore digne ni de vous, ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y ſont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus ſe faire illuſion. Il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. Il y a encore à retoucher aux derniers actes, mais quand tout cela ſera fait, et que j'aurai paſſé ſur l'ouvrage le vernis d'une belle poëſie, j'oſe croire que cette tragédie ne ſera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je ſoumettrai toujours tout ce que je ferai. 1735.

Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans et je n'y ai pas répondu ;

> Mais, chers Formont et Cideville,
> Quand j'aurai fait tous les enfans
> Dont j'accouche avec Eryphile,
> Prêtez-moi tous deux votre ſtyle,
> Et je ferai des vers galans
> Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage ſans les douleurs où je ſuis. Rien ne pouvait les ſuſpendre que votre charmante épître.

1735.

LETTRE XLI.

A M. DE FORMONT.

FORMONT chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec finesse,
Penses avec solidité,
Et sans languir dans la paresse,
Vis heureux dans l'oisiveté;
Dis nous un peu sans vanité
Des nouvelles de la Sagesse
Et de sa sœur la Volupté;
Car on sait bien qu'à ton côté
Ces deux filles vivent sans cesse.
L'une et l'autre est une maîtresse
Pour qui j'ai beaucoup de tendresse,
Mais dont Formont seul a tâté.

Je compte, mon cher *Formont*, que vous aurez incessamment quelques manuscrits de ma façon, puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai Eryphile de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux, le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, selon la méthode antique (1), lequel sera récité par *Dufresne* jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre jugera Eryphile en-dernier ressort; mais je veux qu'auparavant elle soit jugée par vous et par M. de

(1) Voyez le premier volume du Théâtre, page 391.

Cideville, les deux meilleurs magiſtrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher *Cideville*, mais j'étais ſi preſſé, que je ne lui mandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, aſſez naïve à mon ſens, ſur *Néricault Deſtouches*. 1735.

Néricault dans ſa comédie
Croit qu'il a peint le Glorieux;
Pour moi je crois, quoi qu'il nous die,
Que ſa préface le peint mieux.

D'ailleurs il n'y a ici rien qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir cet été une comédie en proſe du ſieur *Marivaux*, ſous le titre des *Sermens indiſcrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphyſique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous ſavez que la petite *Dufreſne*, *in articulo mortis*, a ſigné un beau billet conçu en ces termes : *Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice, de ne jamais remonter ſur le théâtre.* Tout le monde dit, oh! le beau billet qu'a *la Châtre!* Pour nous autres *Fontaine-Martel*, nous jouons la comédie aſſez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle Eryphile. Nous feſons quelquefois bonne chère, aſſez ſouvent mauvaiſe; mais ſoit qu'on meure de faim ou qu'on ſe crève, on dit toujours, ah! ſi M. de *Formont* était là! Adieu, mon cher ami, perſonne ne vous aime plus tendrement que *Voltaire*.

1735.

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous ſavez ſagement
Suivre en paix le ſentier charmant
De Chapelle et de Sablière;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaiſir ſeul eſt le père,
Et quoiqu'ils ſoient faits doctement,
C'eſt pour vous un amuſement.
Vous rimez pour vous ſatisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,
Eſclave maudit du parterre,
Fait ſa beſogne triſtement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de la Serre. (1)
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface aſſidûment
Et le tout, Meſſieurs, pour vous plaire.

Je vous ſoupçonne de philoſopher à Canteleu avec mon cher, aimable et tendre *Cideville*. Vous ſavez combien j'ai toujours ſouhaité d'apporter mes folies dans le ſéjour de votre ſageſſe.

(1) Il travaillait alors à un opéra, et c'était probablement à celui de Tanis et Zélide, ou les Rois paſteurs, dans lequel il eſt queſtion d'*Oſiris*. Du moins peut-on le conjecturer par la ſuite de cette lettre. (Voyez Théâtre, tome IX.)

Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ! 1735.
Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata, Lycori,
Hìc nemus, hìc ipſo tecum conſumerer ævo.

Mais je ſuis entre *Adélaïde du Gueſclin*, le ſeigneur *Oſiris* et *Newton*. Je viens de relire ces lettres anglaiſes moitié frivoles, moitié ſcientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus paſſable dans ce petit ouvrage, eſt ce qui regarde la philoſophie ; et c'eſt, je crois, ce qui ſera le moins lu. On a beau dire, le ſiècle eſt philoſophe. On n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de *Maupertuis*, où il eſt queſtion de l'attraction ; et ſi on montre ſi peu d'empreſſement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles eſſais d'un écolier comme moi ? Heureuſement j'ai tâché d'égayer la ſéchereſſe de ces matières et de les aſſaiſonner au goût de la nation. Me conſeilleriez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées ſur les Penſées de *Paſcal?* Il y a déjà long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier ſi bien armé qu'on ne puiſſe percer au défaut de la cuiraſſe ; et je vous avoue que ſi, malgré ma faibleſſe, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'eſprits, et ſecouer le joug dont il les a affublés, j'oſerais preſque dire avec *Lucrèce :*

Quare ſuperſtitio pedibus ſubjecta viciſſim
Obteritur, nos exæquat victoria cælo.

Au reſte, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne ſeront point

1735. tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de *Pascal* sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des lettres imprimées et du projet sur *Pascal*. En attendant je retourne à *Osiris*. J'oubliais de vous dire que le paresseux *Linant* échafaude son *Sabinus*.

LETTRE XLIII.

A M. DE FORMONT.

L'EXTREME plaisir que j'ai eu à lire votre épître à M. l'abbé *du Resnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plutôt; car lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs
A notre siècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poëtes du temps seront bien confondus
Quand ils liront votre opuscule.
Devant des indigens votre main accumule
Les vastes trésors de Crésus;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi

cette ancienne idée que j'avais d'un essai sur le siècle de *Louis XIV*. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais pas la peine : mais son siècle mérite assurément qu'on en parle ; et si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aye mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là, sera le modèle de ma prose ; 1735.

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,
Vous les eussiez rendus fameux ;
Juste en vos jugemens, et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que M. *Cassini* n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela ; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire encore que *Boileau* a commencé à travailler long-temps avant que *Quinault* fit des opéra. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'*Ecumoire* de ce grand enfant, et les *Princesses de Malabar* de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les Mémoires du maréchal de *Villars*. Il m'en avait lu quelque chose il y a plusieurs années.

1735. Il chargea l'abbé *Houteville*, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la *Religion prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de *Villars* a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne; car si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la bastille. On m'a parlé aussi d'un *Traité sur le commerce*, de M. *Melon*; la suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée: car je me souviens qu'il nous régala il y a quelques années d'un certain *Mahmoud*, qui pour être défendu n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son *Traité sur le commerce*; car, au bout du compte, M. *Melon* a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de *la Chaussée*; il y aura surement des vers bien faits, et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec *Emilie*; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame *du Deffant*? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant *Cideville*. Pour *Thiriot*, je ne sais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement: je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. *Vale, te amplector*.

LETTRE XLIV.

1735.

A M. BERGER.

A Cirey, le premier décembre.

Au nom de *Rameau* ma froide veine fe réchauffe, Monfieur; vous me dites qu'il a befoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de mufique chez M. le prince de *Carignan*. Voici de mauvais vers; mais tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un muficien. S'il veut broder de fon or cette étoffe groffière, la voici :

Fille du ciel, ô charmante Harmonie,
Defcendez, et venez briller dans nos concerts,
La nature imitée eft par vous embellie.
Fille du ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers.
Brillez, divine Harmonie,
C'eft vous qui nous captivez.
Par vos chants vous vous élevez
Dans le fein du Dieu du tonnerre;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du Dieu de la guerre.
Vous foupirez dans les bras des amours.
Le Sommeil careffé des mains de la nature
S'éveille à votre voix,
Le badinage avec tendreffe
Refpire dans vos chants, folâtre fous vos doigts :
Quand le Dieu terrible des armes
Dans le fein de Vénus exhale fes foupirs,
Vos fons harmonieux, vos fons remplis de charmes,

1735.

Redoublent leurs déſirs.
Pouvoir ſuprême,
L'Amour lui-même,
Te doit des plaiſirs.
Fille du ciel, ô charmante Harmonie! &c.

Il me ſemble qu'il y a là un *rimbombo* de paroles et une variété ſur laquelle tous les caractères de la muſique peuvent s'exercer. Si *Orphée-Rameau* veut couvrir cette misère de doubles croches, il en eſt le maître, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de *Fontenelle* ou quelque autre honnête homme pour examinateur, il aurait fait jouer Samſon, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en eſt-il temps encore. Quand il voudra je ſuis à ſon ſervice. Je n'ai fait Samſon que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel eſprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée; il l'aurait eue tout entière.

Ecrivez-moi ſouvent : vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correſpondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embraſſe et ſuis à vous pour la vie.

P. S. Qu'eſt-ce qu'une eſtampe de moi, qui ſe vend chez *Odièvre*? Voyez cela, je vous prie; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela ſoit reſſemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philoſophe, le galant *Fontenelle*. J'aimerais mieux cette gravure que l'eſtampe. Etant derrière *Fontenelle*, on eſt sûr d'être au moins regardé; mais étant ſeul on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

1736.

LETTRE XLV.

A M. BERGER,

Qui lui avait envoyé la Description du hameau, de Bernard, en vers de quatre syllabes; et qui commence ainsi:

Rien n'est si beau
Que mon hameau, &c.

A Cirey, janvier.

De ton Bernard
J'aime l'esprit,
J'aime l'écrit
Que de sa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'est la peinture
De la nature;
C'est un tableau
Fait par Vatteau.
Sachez aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-même ont faits,
A dit qu'auprès

1736.

De ces vers nains
Vifs et badins,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Etre aussi bons.

Mille complimens à notre ami *Bernard* de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne sais pas pourquoi le public s'obstine à croire que j'ai fait *Montezume*. La scène est au Pérou, Messieurs, séjour peu connu des poëtes. *La Condamine* mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets. *Le Franc* fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiselle *Dufresne* de jouer : je ne sais si le rôle est propre pour mademoiselle *Gaussin*. Si je ne suis pas sifflé, voilà une belle occasion d'écrire à M. *Sinetti* l'américain. Adieu ; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

LETTRE

LETTRE XLVI.

1736.

A M. DE LA ROQUE,

Auteur du Mercure de France.

A Cirey, 10 février.

Je ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaiſir en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes. Il eſt bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux arts. Vous me rappelez toujours par votre goût, par votre politeſſe et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de *la Faye* qu'on ne peut trop regretter. Je penſe bien comme vous ſur les beaux arts.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût, c'eſt peu de choſe ;
Beaux arts, je vous invoque tous :
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs !
Beaux arts, vous êtes des plaiſirs ;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, Monſieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour leſquelles vous

1736. avez trop d'indulgence; mais vous ſavez que ces petits vers que j'adreſſe quelquefois à mes amis, reſpirent une liberté dont le public ſévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins, qui vont toujours nus, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

JE ne me porte pas trop bien, Madame, mais j'irai vous faire ma cour demain, dans quelque état que je ſois. Si je me porte bien, je ſerai extrêmement gai; ſi je ſuis malade, votre converſation me guérira bien vîte.

Que m'importe le vain murmure
De cette canaille à tonſure (1)
Qui n'entend rien de mes écrits?
Tous les maudiſſons qu'ils me donnent,
Et les orémus qu'ils entonnent,
Sont tous pour moi du même prix.
Je conſens qu'on m'excommunie,
Pourvu qu'un jour au Champbonin
Avec toi je paſſe ma vie.

(1) Elle lui avait donné avis que des prêtres avaient écrit contre lui à la cour.

Je confens que dans ton jardin
On m'enterre comme un impie
Honnête homme et mauvais chrétien,
Philofophe non fans folie,
Avec un cœur digne du tien.
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'eftime et qu'on m'envie.

Allez-vous promener, Madame, avec votre très-humble fervante; comptez que je vous fuis refpectueufement attaché pour la vie.

LETTRE XLVIII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

AUTREFOIS pour payer le zèle
De Baucis et de Philémon,
On difait que de leur maifon
Jupiter fit une chapelle.
Si j'avais fon pouvoir divin,
Je n'imiterais pas fes auguftes fottifes.
Je démolirais vingt églifes
Pour vous bâtir un Champbonin.

Vous êtes trop bonne, adorable amie. Quelque fuccès que l'Enfant prodigue puiffe avoir, c'eft un orphelin dont je ne m'avoue pas le père; mais je fuis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez, que de l'éloge du public. M. *du Châtelet* n'eft point de retour. Les colonels font contre-mandés, foit

1736. par les exceſſives précautions de M. de *Belliſle*, ſoit par crainte de quelques remuemens des ennemis. On ne croit point la paix faite. Je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt que nous ſommes des moutons à qui le boucher ne dit jamais quand il les tuera.

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 13. . . . .

AIMABLE philoſophe, nous avons reçu votre proſe et vos vers; la proſe eſt d'un ſage, les vers ſont d'un poëte.

Votre ſtyle juſte et coulant,
Votre raiſon ferme et polie,
Plaiſent tous deux également
A la philoſophe Emilie,
Qui joint la force du génie
A la douceur du ſentiment.
Entre vous deux aſſurément
Le ciel mit de la ſympathie.
A l'égard de notre Linant,
Il vous approuve et dort d'autant,
Commence un ouvrage et l'oublie.
Moi, je raiſonne et verſifie,
Mais non certes ſi doctement
Que votre ſage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé ; venons à la raison que je n'attraperai peut-être point. 1736.

Il est vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière pense, ni comment un être pensant est uni à la matière. Mais de ces deux choses également incompréhensibles, il faut que l'une soit vraie, comme de la divisibilité ou de l'indivisibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre soit, quoique ni l'une ni l'autre ne soit compréhensible. Ainsi, la création et l'éternité de la matière sont inintelligibles, et cependant il faut que l'une des deux soit admise.

Pour savoir si la matière pense ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration, comme en géométrie ; cette vérité, *entre deux points la ligne droite est la plus courte*, mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités ; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable en fait de physique est celui-ci : *les mêmes effets doivent être attribués à la même cause.* Or, les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les hommes, donc la même cause les anime. Les bêtes sentent et pensent à un certain point ; elles ont des idées ; les hommes n'ont au-dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées, un plus grand magasin. Le plus et le moins ne change point l'espèce, donc, &c. Or, personne ne s'avise de donner une ame immortelle à une puce ; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'instinct que mon valet ; enfin, ni à vous ni à *Emilie*.

1736. La penſée et le ſentiment ne ſont pas eſſentiels, ſans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui ſont pas eſſentielles, et perſonne n'imaginerait ces qualités dans la matière, ſi on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il eſt donc très-probable que la nature a donné des penſées à des cerveaux, comme la végétation à des arbres; que nous penſons par le cerveau, de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme *Lucrèce :*

Primùm, animum dico, mentem quem ſæpe vocamus,
In quo conſilium vitæ, regimenque locatum eſt,
Eſſe hominis partem nihilominus ac manus et pes.

Voilà, je crois, ce que notre raiſon nous ferait penſer, ſi la foi divine ne nous aſſurait pas du contraire ; c'eſt ce que penſait *Locke*, et qu'il n'a pas oſé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne ferait pas une extrême probabilité, le *fruſtra per plura quod poteſt per pauciora*, eſt encore une excellente raiſon. Or, le chemin eſt bien plus court de faire penſer un cerveau, que de fourrer dans un cerveau je ne ſais quel *être* dont nous n'avons aucune idée. Cet être qui croît et décroît avec nos ſens, a bien la mine d'être un ſixième ſens; et ſi ce n'était notre divine religion, je ferais tenté de le croire ainſi.

Je trouve très-mauvais que vous parliez de *Newton* comme d'un feſeur de ſyſtêmes. Il n'en a fait aucun.

Il a découvert dans la matière des propriétés incontestables, démontrées par les expériences. Il est aussi certain que les forces centripètes agissent sur tous les corps, sans aucune matière intermédiaire, qu'il est certain que l'air pèse. Il est aussi sûr que la lumière se réfléchit dans le vide par la force de l'attraction, c'est-à-dire par les forces centripètes, qu'il est sûr que les rayons de la lumière se brisent dans l'eau. 1736.

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me presse. *Le Franc* m'a volé mon sujet et toutes mes situations; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu, mille tendres complimens à *Cideville* : *Emilie* vous en fait beaucoup.

LETTRE L.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, 21 octobre.

TANDIS qu'aux fanges du Parnasse,
D'une main criminelle et basse,
Rufus va cherchant des poisons,
Ta main délicate et légère
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chansons.

Les Grâces accordent ta lyre;
Le Plaisir mollement t'inspire,
Et tu l'inspires à ton tour.
Que ta muse tendre et badine

1736.

Se ſent bien de ſon origine !
Elle eſt la fille de l'Amour.

Loin ce rimeur atrabilaire,
Ce cynique, ce plagiaire
Qui, dans ſes efforts odieux,
Fait ſervir à la calomnie,
A la rage, à l'ignominie,
Le langage ſacré des Dieux.

Sans doute les premiers poëtes,
Inſpirés, ainſi que vous l'êtes,
Etaient des Dieux ou des amans :
Tout a changé, tout dégénère,
Et dans l'art d'écrire et de plaire ;
Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, Monſieur, votre charmante épître, vos vers qui, comme vous, reſpirent les grâces, méritaient une autre réponſe. Mais s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais ; vous me donnez en tout des exemples que je ſuis bien loin de ſuivre. Je fais mes efforts ; mais malheur à qui fait des efforts.

Votre ſouvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'oſe compter ſur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je ſois privé de ce commerce délicieux ! Ah ! ſi votre muſe daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, ſi vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaiſirs, de vos ſuccès dans le monde, de

tout ce qui vous intéreſſe, que je défierais les *Rouſſeaux* et les *Desfontaines* de troubler ma félicité! 1736.

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie aſſez jolie; mais que celle qu'on mène avec vous eſt au-deſſus!

Comptez, Monſieur, ſur le tendre et reſpectueux attachement de *Voltaire*.

LETTRE LI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 2 novembre.

TOUT mon chagrin eſt donc à préſent de ne pouvoir vous embraſſer en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour ſentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre. Que je ſuis enchanté, mon cher et reſpectable ami, de ce que vous venez de faire! que je reconnais bien-là votre cœur tendre et votre eſprit ferme! 1737.

On diſait que l'Hymen a l'Intérêt pour père :
Qu'il eſt triſte, ſans choix, aveugle, mercenaire;
Ce n'eſt point là l'Hymen. On le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux eſt chez vous, d'Argental;
La vertu le conduit, la tendreſſe l'anime,
Le bonheur ſur ſes pas eſt fixé ſans retour;
Le véritable Hymen eſt le fils de l'Eſtime,
Et le frère du tendre Amour.

1737. Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des complimens de la part de tous les honnêtes gens, de tous les gens qui penſent, de tous les gens aimables. Mon Dieu que vous avez bien fait l'un et l'autre ! partagez, Madame, les bontés de monſieur d'*Argental* pour moi. Ah ! s'il vous prenait fantaiſie à tous deux de venir paſſer quelque temps à la campagne pendant qu'on dorera votre cabinet, qu'on achèvera votre meuble, madame *du Châtelet* va vous en écrire ſur cela de bonnes. Enfin, ne nous ôtez point l'eſpérance de vous revoir. Les heureux n'ont pas beſoin de Paris. Nous n'irons point; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux, couple aimable, couple eſtimable. Vendez vîte votre vilaine charge de conſeiller au parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la ſociété; quittez ce triſte fardeau qui fait qu'on ſe lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaiſir, dont votre bonheur me pénètre, me permette de vous parler d'autre choſe. Une autre fois je vous entretiendrai de *Melpomène*, de *Thalie*, mais aujourd'hui la divinité à qui vous ſacrifiez a tout mon encens.

LETTRE LII.

1737.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 23 décembre.

L'AMITIÉ, ma déeſſe unique,
Vient enfin de me réveiller
De cette langueur léthargique
Où je paraiſſais ſommeiller,
Et m'a dit d'un ton véridique :
N'as-tu pas aſſez barbouillé
Ton ſyſtême philoſophique ?
Aſſez énoncé, détaillé
De Louis l'hiſtoire authentique ?
N'as-tu pas encor rimaillé
Récemment une œuvre tragique ?
Seras-tu ſans ceſſe embrouillé
De vers et de mathématique ?
Renonce plutôt à Newton,
A Sophocle, aux vers de Virgile,
A tous les maîtres d'Hélicon,
Mais ſois fidelle à Cideville.

J'ai répondu du même ton :
O ma patronne, ô ma déeſſe !
Cideville eſt le plus beau don
Que je tienne de ta tendreſſe ;
Il eſt lui ſeul mon Apollon ;
C'eſt lui dont je veux le ſuffrage ;
Pour lui mon eſprit tout entier
S'occupait d'un trop long ouvrage ;

1737. Et ſi j'ai paru l'oublier,
C'eſt pour lui plaire davantage.

Voilà une de mes excuſes, mon cher *Cideville*, et cette excuſe vous arrivera inceſſamment par le coche. C'eſt une tragédie. C'eſt Mérope, tragédie ſans amour, et qui peut-être n'en eſt que plus tendre. Vous en jugerez, vous qui avez un cœur ſi bon et ſi ſenſible, vous qui feriez le plus tendre des pères, comme vous avez été le meilleur des fils, et comme vous êtes le plus fidelle ami et le plus ſenſible des amans.

Une autre excuſe bien cruelle de mon long ſilence: c'eſt que la calomnie, qui m'a perſécuté ſi indignement, m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. On ouvrait toutes mes lettres; on empoiſonnait ce qu'elles avaient de plus innocent, et des perſonnes qui avaient apparemment juré ma perte, en feſaient des extraits odieux, qu'ils portaient juſqu'aux miniſtres dans l'occaſion. J'avais cru apaiſer la rage de ces perſécuteurs en feſant un tour en Hollande; ils m'y ont pourſuivi. *Rouſſeau*, entre autres, ce monſtre né pour calomnier, écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion, que j'avais tenu école de déiſme chez M. *s'Graveſende*, fameux philoſophe de Hollande. Il fallut que M. *s'Graveſende* démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai dans mon ſéjour en Hollande qu'à voir les expériences de la phyſique neutonienne que fait M. *s'Graveſende*, qu'à étudier, et qu'à mettre en ordre les élémens de cette phyſique, commencés

à Cirey. Je n'ai oppofé à la rage de mes ennemis qu'une vie obfcure, retirée, des études férieufes 1737. auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame *du Châtelet* et toute fa famille. Ils connaiffent mon cœur; ils ne fe font jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur, la vie que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité fans réferve à ceux dont je peux dépendre, j'ai, par le confeil de M. d'*Argental*, envoyé, il y a plus de fix mois, mes *Elémens de Newton* à la cenfure à Paris. Ils y font reftés, on ne me les rend point. J'en ai fufpendu la publication en Hollande. Je la fufpends encore. Les libraires (qui fe font trouvés par hafard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décifion en France de la part de ceux qui font à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philofophie; car je veux vous rendre un compte exact.

Quant aux autres ouvrages, j'ai fait Mérope, dont vous jugerez inceffamment. J'ai corrigé toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'Oedipe. J'ai retouché beaucoup jufqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai pouffé l'hiftoire de *Louis XIV* jufqu'à la bataille de Turin. Je m'amufe d'ailleurs à me faire un cabinet de phyfique affez complet. Madame *du Châtelet* eft dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'Enfant prodigue, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je fuis en train de vous rendre compte

1737. de tout, il faut vous dire que ce miférable *Dumoulin*, qui voulait faire imprimer vos lettres, eft celui qui me fufcita l'infame procès de *Jore*. Il m'avait diffipé vingt mille francs que je lui avais confiés, et pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarraffa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon, et de me tout avouer. O hommes, ô monftres ! qu'il y a peu de *Cidevilles* !

Continuons ; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame *du Châtelet* les *Linant*. Vous favez quel prix elle a reçu de fes bontés. Je crois la fœur plus coupable que le frère. Je fuis d'autant plus affligé, que *Linant* femblait vouloir travailler. Il reprenait fa tragédie à cœur ; je m'y intéreffais ; je le fefais travailler ; il me ferait devenu cher à mefure qu'il eût cultivé fon talent ; mais il ne m'eft plus permis de conferver avec lui le moindre commerce.

Mon cher ami, cette lettre eft une jérémiade. Je pleure fur les hommes. Mais je me confole, car il y a des *Emilies* et des *Cidevilles*.

LETTRE LIII.

1737.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 23 décembre.

A mon très-cher ami Formont,
Demeurant fur le double mont,
Au deffus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait fans mefure,
Où le plaifir et la raifon
Ramenaient le bon Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abftraite philofophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poëfie,
Au pays où règne Thalie
Et le cothurne et les fifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un confeil fi doux et fi fain.
Vous le voulez ; je cède enfin
A ce confeil, à mon deftin;
Je vais de folie en folie,
Ainfi qu'on voit une catin
Paffer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtifan, au citadin ;

1737.

Ou bien, ſi vous voulez encore,
Ainſi qu'une abeille au matin
Va ſucer les pleurs de l'Aurore
Ou ſur l'abſinthe ou ſur le thim,
Toujours travaille et toujours cauſe,
Et nous pétrit ſon miel divin
Des gratte-cus et de la roſe. (1)

J'ai donc, ſuivant votre conſeil, abandonné pour un temps *la raiſon réciproque des quarrés des diſtances*, et la progreſſion en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves et autres caſſes-tête, pour retourner à *Melpomène*. J'ai fait Mérope, mon cher ami, *arbiter elegantiarum et judex noſter*. Ce n'eſt pas la Mérope de *Maffey*, c'eſt la mienne. Je veux vous l'envoyer à vous et à notre aimable *Cideville*. Il y a ſi long-temps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié, qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'était pas la ſeule tragédie qu'on feſait à Cirey. *Linant* avait remis ſur le métier cette intrigue égyptiaque que je lui avais fait commencer, il y a ſept ans. Enfin il avait repris vigueur, et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part, s'il avait voulu un peu travailler, je crois que l'ouvrage aurait eu du ſuccès, mais vous ſavez que le démon d'écrire en proſe avait tellement poſſédé la ſœur, que madame *du Châtelet* a été dans la néceſſité abſolue de renvoyer la ſœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre. Ils pouvaient ſe faire un ſort très doux, et ſe préparer

(1) Ces vers ſe trouvent dans le *Commentaire hiſtorique*, &c. *Mélanges littéraires*, tome II. On a cru devoir rétablir ici la lettre dans ſon entier.

un

un avenir agréable. *Linant* aurait paſſé ſa vie dans la maiſon avec une penſion. Son pupille en aurait eu ſoin toute ſa vie. Il y a de la probité, de l'honneur dans cette maiſon *du Châtelet*. Celui qui avait élevé M. *du Châtelet*, eſt mort dans leur famille aſſez à ſon aiſe. Que pouvait faire de mieux un pareſſeux comme *Linant*, un homme qui d'ailleurs a ſi peu de reſſources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maiſon? Je crois qu'il ſe repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conſerver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien, quand vous et M. de *Cideville* me l'avez recommandé. Mon devoir eſt de l'oublier puiſqu'il a manqué à madame *du Châtelet*.

1737.

Voulez-vous, en attendant Mérope, une ode que j'ai faite ſur la paix (1)? On a tant fait de ces drogues que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami *Cideville*, et dites m'en votre avis, mais qu'elle n'ennuie que *Cideville* et vous. Les eſprits ſont à Paris dans une petite guerre civile; les janféniſtes attaquent les jéſuites, les caſſiniſtes s'élèvent contre *Maupertuis*, et ne veulent pas que la terre ſoit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les lulliſtes appellent les partiſans de *Rameau*, les ramoneurs. Pour moi, ſans parti, ſans intrigue, retiré dans le paradis terreſtre de Cirey, je ſuis ſi peu attaché à tout ce qui ſe paſſe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de *Rameau* (2), où les

(1) Voyez le volume d'Epitres.

(2) Les enfers dans *Caſtor et Pollux*

1737. beaux airs de *Persée*. Si je peux regretter quelque chose, c'est vous, mon cher *Formont*, que j'estimerai et que j'aimerai toute ma vie. Madame *du Châtelet* qui partage mes sentimens pour vous, vous fait les plus sincères complimens.

On arrête en France l'impression de ma *Philosophie* de *Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

LETTRE LIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis (1), 22 mai.

1738. JE viens de lire, Monsieur, une histoire et un morceau de physique (2) plus intéressant que tous les romans. Madame *du Châtelet* va le lire ; elle en est plus digne que moi. Il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de vous remercier.

Il me semble que votre préface est très-adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise, qu'elle intéresse les navigateurs, à qui la figure de la terre était assez indifférente, qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures et l'infaillibilité des vôtres, qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

(1) Allusion à l'Observatoire de Kittis, sous le cercle polaire.

(2) L'ouvrage de M. de *Maupertuis*, sur la figure de la terre, imprimé au Louvre, en 1738.

Dès que le lecteur y eſt avec vous, il croit être dans un pays enchanté dont les philoſophes ſont les fées. Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Gréce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus* et les *le Moniers*, mais les deſſinateurs qui vous ont accompagné? On les a divinifés : et vous! quelle eſt votre récompenſe! je vais vous le dire : l'eſtime des connaiſſeurs qui vous répond de celle de la poſtérité. Soyez sûr que les ſuffrages des êtres penſans du dix-huitième ſiècle ſont fort au-deſſus des apothéoſes de la Gréce. 1738.

Je vous ſuis avec tranſport et avec crainte à travers de vos cataractes, et ſur vos montagnes de glace :

Quod latus mundi nebulæ, maluſque
Jupiter urget.

Certainement vous ſavez peindre; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poëte comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations ſont d'*Archimède*, et votre courage de *Chriſtophe Colomb*, votre deſcription des neiges de Tornéo eſt de *Michel Ange*, et celle des eſpèces d'aurores boréales eſt de l'*Albane*. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez pas voulu nous dire la raiſon pourquoi un ciel ſi charmant couvrait une terre ſi affreuſe. Eh bien! moi qui la ſais (et c'eſt la ſeule choſe que je ſache mieux que vous), je vous la dirai :

Lorſque la vérité, ſur les gouffres de l'onde,
Dirigeait votre courſe aux limites du monde,

1738. Tout le Nord treſſaillit, tout le conſeil des Dieux
Deſcendit de l'Olympe, et vint ſur l'hémiſphère
Contempler à quel point les enfans de la terre
Oſeraient pénétrer dans les ſecrets des Cieux.
Iris y déployait ſa charmante parure
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature :
Prodige pour le peuple, et charme de nos yeux.
Pour la ſeconde fois, oubliant ſa carrière,
Détournant ſes chevaux et ſon char de rubis,
Le père des ſaiſons franchiſſait ſa barrière ;
Il vint, il tempéra les traits de ſa lumière :
Il avança vers vous tel qu'il parut jadis,
Lorſque dans ſon palais il embraſſa ſon fils,
Son fils qui moins que vous lui parut téméraire.

Atlas par qui le ciel fut, dit-on, ſoutenu,
Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
On vante en vain leurs noms chez la Gréce crédule ;
Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
Hercule en vous voyant s'étonna que l'Envie,
Dans les glaces du Nord, expirât ſous vos coups,
Lui qui ne put jamais terraſſer dans ſa vie
Cet ennemi des dieux, des héros et de vous.

Dans ce conſeil divin Newton parut ſans doute ;
Deſcartes précédait, incertain dans ſa route ;
Tel qu'une faible aurore, après la triſte nuit,
Annonce les clartés du ſoleil qui la ſuit :
Il cherchait vainement, dans le ſein de l'eſpace,
Ces mondes infinis qu'enfanta ſon audace,
Ses tourbillons divers et ſes trois élémens,
Chimériques appuis du plus beau des romans.

Mais le fage de Londre et celui de la France,
S'uniffaient à vanter votre entreprife immenfe. 1738.

Tous les temps à venir en parleront comme eux.
Pourfuivez, éclairez ce fiècle et nos neveux;
Et que vos feuls travaux foient votre récompenfe.
Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.
Eft-ce à vous d'écouter l'ambition funefte,
Et la foif des faux biens dont on eft captivé?
Un inftant les détruit, mais la vérité refte.
Voilà le feul tréfor; et vous l'avez trouvé.

Je laiffe à madame *du Châtelet*, la plus digne amie affurément que vous ayez, le foin de vous dire combien de fortes de plaifirs votre excellent ouvrage nous caufe. Ce qu'il y a de trifte, c'eft que fon fuccès infaillible vous arrêtera dans Paris, et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'inftant, par votre lettre, que vos fuccès ne vous retiennent point à Paris, mais que la fenfibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet efprit fublime pour avoir auffi un cœur?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage, parce que je ne l'avais point; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris : on ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour lefquels il était deftiné ne pourront les corriger, et les favans me les attribueront.

Je ne fuis ni furpris ni fâché que l'abbé *Desfontaines*

1738. effaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme auffi entiché du péché anti-phyfique, et qui eft d'ailleurs auffi peu phyficien, doit toujours pécher contre nature.

J'ai lu le livre de M. *Algarotti* (1). Il y a, comme de raifon, plus de tours et de penfées que de vérités. Je crois qu'il réuffira en italien, mais je doute qu'en français *l'amour d'un amant qui décroît en raifon du cube de la diftance de fa maîtreffe, et du carré de l'abfence*, plaife aux efprits bien faits qui ont été choqués de *la beauté blonde du foleil* et de *la beauté brune de la lune* dans le livre des *Mondes*.

Ce livre a befoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui eft capable de bien traduire, s'amufe rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais fur le champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-fens dans l'impreffion. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur fur la lumière, mais fi vous vouliez confacrer deux heures à me corriger les miennes et fur la lumière et fur la pefanteur, vous me rendriez un fervice dont je ne perdrai jamais le fouvenir. Je fuis fi preffé par le temps, que j'en ai la vue éblouie; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne; je m'adreffe à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne, et la feule digne peut-être de votre fociété, joint fes prières aux miennes. On ne vous fupplie point de perdre beaucoup de temps : et d'ailleurs eft-ce le perdre que de

(1) *Il Newtonianifmo per le dame.*

catéchiser son disciple ? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un ; *amici*, *diem perdidi*. 1738.

Comptez que Cirey sera à jamais le très-humble serviteur de Kittis.

LETTRE LV.

A M. THIRIOT.

Le 5 juin.

MON cher ami, vous passez donc une partie de vos beaux jours à la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné assister à une noce bourgeoise, que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuses à la comédie. Assemblées de parens, quolibets de noces, plates plaisanteries, contes lubriques, qui font rougir la mariée, et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaise chère, ricanemens sans avoir envie de rire, lourds baisers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil ; voilà les noces de la rue des deux Boules, et la rue des deux Boules est par-tout. Cependant voilà ma nièce, votre amie, bien établie, et dans l'espérance de venir manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout son cœur, je lui donne ma sainte malédiction.

Quand aurai-je la démonstration de *Rameau* contre *Newton* ? Lit-on le livre de *Maupertuis* ? C'est un

chef-d'œuvre. Il a eu raifon de ne rien vouloir des
1738. rois. *Regum æquabat opes meritis.* Les Français ont-ils la tête affez raffife pour lire ce livre excellent ?

Un de mes amis, qui n'eft pas un fot, fachant que le fodomite *Desfontaines* avait ofé blafphémer l'attraction, m'a envoyé ce petit correctif.

Pour l'amour anti-phyfique
Desfontaines flagellé
A, dit-on, fort mal parlé
Du fyftême newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure ;
Et fes erreurs font toujours
Des péchés contre nature.

Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte que vous aviez, ce me femble, perdu à Paris, et que je viens de retrouver dans mes paperaffes.

L'abbé Desfontaines et le ramoneur, ou le ramoneur et l'abbé Desfontaines, conte par feu M. de la Faye.

Un ramoneur à face bafanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait gliffant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau,
Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau,
Vint endoffer fon échine inclinée.
L'Amour cria ; le quartier accourut.

On verbalife, et Desfontaine en rut, — 1738.
Eft encagé dans le clos de bicêtre.
On vous le lie, on le fait dépouiller.
Un bras nerveux fe complaît d'étriller
Le lourd feffier du fodomite prêtre.
Filles riaient, et le cuiftre écorché
Criait : Monfieur, pour Dieu foyez touché,
Lifez de grâce et mes vers et ma profe.
Le feffeur lut, et foudain plus fâché,
Du renégat il redoubla la dofe,
Vingt coups de fouet pour fon vilain péché,
Et trente en fus pour l'ennui qu'il nous caufe.

Pour la confolation des gens de bien, mon cher ami, vous devriez faire tenir cela au fieur *Giot* afin qu'il en dife fon avis dans quelques obfervations. Je me recommande à vos charitables foins. Mais paffons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été fi mécontent de la fautive et abfurde édition des *Elémens de Newton*, et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes, que mon avertiffement pour les journaux eft devenu fort inutile. J'en ai écrit au *Trublet* que je connais un peu, et je lui ai dit que je le priais feulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journalifte ne m'a pas encore répondu; vous devriez le relever un peu de fentinelle; et fur ce je vous embraffe tendrement.

1738.

LETTRE LVI.

A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, 23 juin.

ENFIN nous avons lu le *Fat puni;* nous sommes provinciaux, mais nous ne pouvons pas dire que nous prenons les modes quand Paris les quitte; la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du Fat que si bien l'on punit,
Le portrait n'est pas ordinaire,
Et le Rigaut qui le peignit
Me paraît en tout son contraire.
C'est le modèle des auteurs,
Qui connaît le monde et l'enchante,
Et qui fait jouir des faveurs
Dont monsieur le Marquis se vante.

Je pourrais bien être un fat aussi de vous envoyer des vers si misérables, mais que je ne sois pas le fat puni. Pardonnez à un mauvais physicien d'être mauvais poëte. Madame *du Châtelet* est enchantée de cette petite pièce; est-ce que nous n'en connaîtrons jamais l'auteur?

Notre affliction du départ de M. votre frère (1) augmente à mesure que le départ approche. Si *Pollux* va en Amérique, *Castor* au moins nous restera en France.

(1) M. le comte d'*Argental*.

1738.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 14 juillet.

MALGRÉ mon ſilence coupable
Et mes égaremens divers,
Cideville toujours aimable,
Toujours à lui-même ſemblable,
Daigne encor m'envoyer des vers.

Il eſt ma première maîtreſſe,
Qui, prenant ſes plus beaux atours,
Vient rendre à ſes premiers amours
Un cœur formé pour la tendreſſe,
Que je crus uſé pour toujours.

Croyez, mon cher *Cideville*, que je pourrai renoncer aux vers, mais jamais à votre tendre amitié. Cette philoſophie de *Newton* a un peu pris ſur notre commerce, mais rien ſur mes ſentimens. Périſſe le carré des diſtances, périſſent les lois de *Kepler* plutôt qu'il me ſoit reproché que j'ai abandonné mon ami. Quelle ſcience vaut l'amitié ! Non, mon cher *Cideville*, non-ſeulement je ne vous oublie point, mais je ne perds point l'eſpérance de vous revoir. Il eſt bien vrai que les *Elémens de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raiſons pour cela. Cette philoſophie eſt vraie, et elle combat

1738. celle de *Descartes*, que les Français ont adoptée avec aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite.

Je ne suis point étonné que vous ayez entendu une philosophie raisonnable et dégagée de toutes ces hypothèses qui ne présentent à l'esprit que des romans confus. Je ne suis point surpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la personne aimable à qui sans doute vous avez fait entendre des vérités d'un usage plus réel, et qui par-là en est plus respectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'esprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers (*). Elle ne m'a point écrit dans sa langue ; sa langue est sans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amsterdam ; elle est très-fautive. Il faut souvent suppléer le sens. Les libraires se sont hâtés de la débiter sans me consulter. Vous recevrez incessamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez Mérope en même temps. Je vous payerai mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de *Formont* depuis qu'il est à la suite de *Plutus*.

Il est mort, le pauvre Formont :
Il a quitté le double mont.
Musique, vers, philosophie,
Plutus lui fait tout renier.
Pleurez, Erato, Polymnie,
Chapelle s'est fait sous-fermier.

(1) Voyez à la fin de cette lettre les vers à mademoiselle de T***.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui, ainſi nous nous rétractons. Elle eſt datée de la campagne. 1738.

Quand cette lettre fut écrite
D'un ſtyle ſi vif et ſi doux,
Sans doute il était près de vous;
Il a repris tout ſon mérite.

Il faut que je vous diſe une ſingulière nouvelle. *Rouſſeau* vient de me faire envoyer une ode de ſa façon, accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'eſt par humilité chrétienne qu'il m'adreſſe ſon ode; qu'il m'a toujours eſtimé, et que j'aurais été ſon ami ſi j'avais voulu. J'ai fait réponſe que ſon ode n'eſt pas aſſez bonne pour me raccommoder avec lui; que puiſqu'il m'eſtimait, il ne fallait pas me calomnier; et que puiſqu'il m'a calomnié, il fallait ſe rétracter; que j'entendais peu de choſe à l'humilité chrétienne, mais que je me connaiſſais très-bien en probité, et pas mal en odes; qu'il fallait enfin corriger ſes odes et ſes procédés pour bien réparer tout.

Je vous envoie ſon ode, vous jugerez ſi elle méritait que je me réconciliaſſe. Il eſt dur d'avoir un ennemi, mais quand les ſujets d'inimitié ſont ſi publics et ſi injuſtes, il eſt lâche de ſe raccommoder, et un honnête homme doit haïr le mal-honnête homme juſqu'au dernier moment. Celui qui m'a offenſé par faibleſſe retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié, ſi

je penfais autrement. Adieu, mon cher ami, que j'ai
1738. tant de raifon d'aimer. Madame *du Châtelet* ne vous connaît que comme les bons auteurs, par vos ouvrages ; vos lettres font des ouvrages charmans.

A mademoifelle de T..... de Rouen, qui avait écrit à l'auteur conjointement avec M. de Cideville.

QUOI, celle qui n'a dû connaître
Que les Grâces fes tendres fœurs,
De qui les mains cueillent des fleurs
Et de qui les pas les font naître,
En philofophe ofe paraître
Dans les profondeurs des détours,
Où l'on voit les épines craître :
Et la maîtreffe des Amours
A choifi Newton pour fon maître !

Je vois cette jeune beauté,
Du palais de la Volupté,
Se promener d'un pas agile
Au temple de la Vérité.
La route en était difficile,
Mais elle eft avec Cideville
Dans ces deux temples fi fêté.
Jufqu'où n'a-t-elle point été
Avec ce conducteur habile ?

Je vois que la nature a fait,
Parmi fes œuvres infinies,
Deux fois un ouvrage parfait ;
Elle a formé deux Emilies.

LETTRE LVIII.

1738.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

FAVORI d'un prince adorable,
Courtifan qui n'es point flatteur,
Allemand qui n'es point buveur,
Voyageant fans être menteur,
Souvent goutteux, toujours aimable;
Le caprice injufte du fort
T'avait fait naître fur le bord
De la pefante Mofcovie:
Le ciel, pour réparer ce tort,
Te donna le feu du génie
Au milieu des glaces du Nord.
Orné de grâces naturelles,
Tu plairais à Rome, à Paris,
Aux papiftes, aux infidelles;
Citoyen de tous les pays,
Et chéri de toutes les belles.

Voilà, Monfieur, un petit portrait de vous, plus fidelle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lefquelles vous faites voir des fentimens qui ne font point d'un voyageur. Les voyageurs oublient; vous ne nous oubliez point: vous fongez à nous confoler de votre abfence. Madame *du Châtelet* et tout ce qui eft à Cirey, et moi, Monfieur, nous nous fouviendrons toute notre vie que nous avons vu

1738. *Alexandre de Rémusberg* dans *Ephestion Keiserling*. Je trouve déjà le prince royal un très-grand politique; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise *du Châtelet*, un homme sensible à la beauté, à l'esprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues : en un mot son envoyé était chargé de plaire, et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'*Ossat* ou *Grotius* n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de mesdames de *Nassau*. En quelque endroit du monde que vous soyez, souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante, entourée de bois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à *Frédéric Marc-Aurèle* quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne fesons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur, nous ne passons point devant son portrait sans nous arrêter, sans dire : Voilà donc celui à qui il est réservé de rendre les hommes heureux, voilà le vrai prince et le vrai philosophe. J'apprends encore que vous ne bornez point votre sensibilité pour Cirey au seul souvenir, vous songez à rendre service à M. *Linant*, vos bons offices pour lui sont un bienfait pour moi ; souffrez que je partage la reconnaissance.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde, deux paradis terrestres, mesdames les princesses de

Nassau

Naſſau ont l'un, mais madame *du Châtelet* a l'autre. Ce que vous me dites de Veilbourg augmente la 1738. reſpectueuſe eſtime que j'avais déjà pour les princeſſes dont vous me parlez; adieu, Monſieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuſe ſanté m'a empêché de vous écrire plutôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres ſentimens.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir *Emilie*, et qui voyagent en France, envoyez-nous-les, ils ſeront reçus en votre nom comme vous-même. Madame *du Châtelet* ſera comptée au rang des choſes qu'il faut voir en France, parmi celles qu'on y regrette.

Je ſuis avec l'eſtime la plus reſpectueuſe et la plus tendre, &c.

1738.

LETTRE LIX.

A. M THIRIOT.

Le 7 auguste.

JE reçois, mon cher ami, votre lettre du premier, celle du 3, la lettre de son Altesse royale, l'extrait du père *Castel*, les vers attribués à *Bernard*. Grand merci de tout cela, et surtout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

Le père *Castel* a peu de méthode dans l'esprit, c'est le rebours de l'esprit de ce siècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins instructif.

Les vers de *Bernard*, ou de qui il vous plaira, sont plus remplis de mollesse et de grâces que piquans de nouvaeuté. Je pourrais répondre à ceux qui pensent comme lui :

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Est-il donc l'ennemi du bonheur de connaître ?
Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant ?
N'est-ce que chez les sots que l'amour pourra naître ?
Vos vers et votre esprit nous font assez connaître
Qu'on peut penser beaucoup et sentir tendrement.
L'amour est des humains le plus cher avantage ;
C'est le premier des biens, c'est donc celui du sage.
Que Vénus sache aimer, je n'en suis pas surpris ;
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.

Mais au cœur de Pallas inſpirer la tendreſſe, 1738.
Couronner la raiſon des mains de la molleſſe,
Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs,
C'eſt la première des douceurs
Et le comble de la ſageſſe.

Voilà des vers qui échappent à ma philoſophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés, mais non les donner. *Oh quanti e quanti ne vederete, vhen you are at Cirey ?*

Ceux qui reprochent à M. *Algarotti* le ton affirmatif ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas aſſez affirmé, je veux dire de n'avoir pas aſſez dit de choſes et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, ſi le livre eſt traduit comme il le mérite, il doit réuſſir. A l'égard du mien, il eſt juſqu'à préſent le premier en Europe qui ait appelé *parvulos ad regnum cœlorum*, car *regnum cœlorum*, c'eſt *Newton*. Les Français en général ſont aſſez *parvuli*. Il n'y a point, comme vous dites, *d'opinions nouvelles* dans *Newton ;* il y a des expériences et des calculs, et avec le temps il faudra que tout le monde ſe ſoumette. Les *Renauds* et les *Caſtels* n'empêcheront pas à la longue le triomphe de la raiſon. Adieu, père *Merſenne*, vous vous apercevrez bientôt des ſentimens du prince royal pour vous.

1738.

LETTRE LX.

A M LE BARON DE KEISERLING.

Cirey, octobre.

TRÈS-AIMABLE Céfarion,
Par votre épître j'apprends comme
Quelques vers griffonnés *fur l'homme*
Ont eu votre approbation.
J'ai peint cette abfurde fageffe
Des fous fottement orgueilleux ;
C'eft à vous à vous moquer d'eux ;
Vous n'êtes pas de leur efpèce.

M. *Michelet* nous a envoyé, Monfieur, les plans du paradis terreftre de l'Allemagne, car celui de France eft à Cirey. Je ne fais ce que j'aime le mieux en vous, ou la plume de l'écrivain qui écrit de fi jolies chofes, ou le crayon qui deffine une fi aimable retraite. Vous nous fourniffez tous les plaifirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le bonheur de vous voir. Madame la marquife *du Châtelet* va vous écrire. Elle eft feule digne de vos préfens ; mais j'en fens le prix auffi vivement qu'elle. Nous fommes unis tous en *Frédéric*, comme les dévots le font dans leur patron. Je ferai, Monfieur, toute ma vie, avec l'attachement le plus tendre, votre, &c.

LETTRE LXI.

1738.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 11 novembre.

Est-il vrai, cher Formont, que ta muſe charmante,
Du Dieu qui nous inſpire interprète éclatante,
Vient par les ſons hardis de tes nouveaux concerts
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hériſſés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes;
Obſervant, calculant, mais ne ſentant jamais.
Ces Atlas qui des cieux ſemblent porter le faix,
Ne baiſſent point les yeux vers les fleurs de la terre;
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis en façonnant ce peuple raiſonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur maſſe inſenſible:
Ils ſentent le plaiſir qui naît d'un vers heureux;
C'eſt un ſens tout nouveau que tu produis en eux.

Quand verrai-je ces vers, enfans de ton génie,
Ces vers où la raiſon parle avec harmonie;
Ils ſont faits pour charmer les beaux lieux où je ſuis.
Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits;
Newton eſt notre maître, et Milton nous délaſſe;
Nous combattons Malbranche et reliſons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaiſirs divers.
Heureux le philoſophe épris de l'art des vers;

1738.

Mais heureux le poëte épris de la ſcience:
Les mots ne bornent point ſa vive intelligence;
Des mouvemens du ciel il dévoile le cours,
Il ſuit l'aſtre des nuits et le flambeau des jours;
Loin des ſentiers étroits de la Gréce aveuglée
Son eſprit monte aux cieux qu'entr'ouvrit Galilée;
Il connaît, il admire un univers nouveau.
On ne le verra point ſur les pas de Boileau
Douter ſi le ſoleil tourne autour de ſon axe,
Et l'aſtrolabe en main chercher un parallaxe;
Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers
Les affreux préjugés, tyrans de l'univers.

Je connais le poëte à ces marques ſublimes,
Non dans un alphabet de pédanteſques rimes,
Non dans ces vers forcés, ſurchargés d'un vieux mot,
Où l'auteur nous ennuie en phraſes de Marot.
De ce ſtyle emprunté tu proſcris la baſſeſſe.
Qui penſe hautement, s'exprime avec nobleſſe.
Et le ſage Formont laiſſe aux eſprits mal faits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Envoyez-nous donc, mon cher philoſophe-poëte, votre belle épître: à qui la donnerez-vous, ſi vous la refuſez à la divinité de Cirey? Vous ſavez combien madame *du Châtelet* aime votre eſprit, vous ſavez ſi elle eſt digne de voir vos ouvrages; pour moi je demande, au nom de l'amitié, ce qu'elle a droit d'exiger de l'eſtime que vous avez pour elle. Nous ſommes bien loin d'abandonner ici la poëſie pour les mathématiques; nous nous ſouvenons que c'eſt Virgile qui diſait:

Nos verò dulces teneant ante omnia musæ, ——
Defectus solis varios et sidera monstrent. 1738.

Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art; c'est un étrange rétrécissement d'esprit que d'aimer une science pour haïr toutes les autres; il faut laisser ce fanatisme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à DIEU que dans leur secte; on peut donner des préférences, mais pourquoi des exclusions? La nature nous a donné si peu de portes par où le plaisir et l'instruction peuvent entrer dans nos ames; faudra-t-il n'en ouvrir qu'une? Vous êtes un bel exemple du contraire; car qui raisonne plus juste, et qui écrit avec plus de grâces que vous? Vous trouvez encore du temps de reste pour passer du temple de la poësie et de la métaphysique à celui de *Plutus*, et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme *Horace :*

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipse parabo.

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature, qu'elles ne vous enlèvent donc point à vos amis; écrivez un petit mot, et envoyez l'épître. Vous voyez sans doute souvent madame *du Deffant;* elle m'oublie, comme de raison, et moi je me souviens toujours d'elle; j'en ferai une ingrate, je lui serai toujours attaché. Quand vous souperez avec le philosophe *baylien*, M. *Desalleurs* l'aîné, et avec son frère le philosophe mondain, buvez à ma santé avec eux, je vous prie. Est-il vrai que votre épître est adressée à

1738. M. l'abbé de *Rothelin* ? il le mérite ; il a la critique très-juste et très-fine ; je vous prierais de lui présenter mes très-humbles complimens, si je ne me regardais comme un peu trop profané. Adieu, mon cher ami, que j'aimerai toujours. Madame *du Châtelet* vous renouvelle les assurances de son estime et de son amitié, et joint ses prières aux miennes.

LETTRE LXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, le 20 décembre.

SIR ISAAC,

MADAME la marquise *du Châtelet*, et moi indigne, nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre lapone trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît en faveur de cette tendre hyperboréenne une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie ; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Fesons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques cœurs généreux que votre exemple et celui de madame *Clairaut* auront touchés ? Madame *du Châtelet*, qui n'est pas riche, donne déjà 50 liv. ; moi qui suis bien moins bon

philofophe qu'elle, et pas fi riche, mais qui n'ai point de grande maifon à gouverner, je prends la liberté de donner 100 francs. Voilà donc cinquante écus qu'on vous apporte; que quelqu'un de vous tienne la bourfe, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collecte eft digne d'être à la fuite de vos obfervations; et la morale des Français leur fera autant d'honneur dans le Nord que leur phyfique. 1738.

Le Nord eft fécond en infortunes amoureufes depuis l'aventure de *Califlo*. Si *Jupiter* avait eu mille écus, je fuis perfuadé que *Califlo* n'eût point été changée en ourfe.

Pour encourager les ames dévotes à réparer les torts de l'amour, je ferais d'avis qu'on quêtât à peu-près en cette façon :

La voyageufe académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour, qui fait tout fon malheur,
De fes feux embrafa fon cœur
Parmi les glaces de Bothnie.
Certain français la féduifit :
Cette erreur eft trop ordinaire ;
Et c'eft la feule que l'on fit
En allant au cercle polaire.

Français, montrez-vous aujourd'hui
Auffi généreux qu'infidelles :
S'il eft doux de tromper les belles,
Il eft doux d'être leur appui.

1738.

Que les Lapons fur leur rivage
Puiffent dire dans tous les temps :
Tous les Français font bienfefans ;
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela eft trop long : il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu ; je n'ai point d'expreffion pour vous dire combien mon cœur et mon efprit font les très-humbles ferviteurs et admirateurs du vôtre.

Madame *du Châtelet*, feule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire.

VOLTAIRE.

N. B. Je vous fupplie d'écrire toujours français par un *a*, car l'académie *françoife* l'écrit par un *o*.

1738.

LETTRE LXIII.

A M. THIRIOT.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22, mon cher ami. La route eſt plus longue, mais plus sûre. Nos cœurs peuvent ſe parler, et voilà ce que je voulais.

Premièrement je ne vous crois point inſtruit de la raiſon qui m'a obligé à me priver ſi long-temps du commerce de mes amis; mais je crois enfin pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accuſé pluſieurs perſonnes d'athéiſme? Savez-vous bien que vous étiez du nombre? Je n'en dirai pas plus. Ah! mon ami, que nous ſommes loin de mériter cette ſotte et abominable accuſation! Il eſt au moins de notre intérêt qu'il y ait un DIEU, et qu'il puniſſe ces monſtres de la ſociété, ces ſcélérats qui ſe font un jeu de la plus damnable impoſture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez, j'ai cru devoir en écrire à ſon Alteſſe royale. Je vous inſtruis de cette démarche afin que vous vous y conformiez, et que vous m'éclairiez en cas que cette impertinence continue. Le roi de Pruſſe, avec de grands Etats, beaucoup d'argent comptant et une armée de géans, peut très-bien ſe moquer d'un ſot libelle; mais moi, chétif, qui ne ſuis ni roi ni rien, je tremble toujours de la calomnie, quelque abſurde qu'elle ſoit; et je ſuis comme le lièvre qui craignait qu'on ne prît ſes oreilles pour des cornes.

1738. Tout cela m'attrifterait bien; mais la vie douce dont je jouis me confole; la fageffe, l'efprit, la bonté extrême dont le prince royal m'honore, me raffurent; et je ne crains rien avec votre amitié.

Vous deviez bien m'envoyer les verficulets de notre prince et la réponfe. Vous me direz que c'était à moi d'en faire; que je fuis bien impertinent de refter dans le filence quand les favans et les princes s'empreffent à louer madame de *la Poplinière;* mais je vous répondrai :

Vainement ma mufe échauffée,
De fes triftes lauriers coiffée,
Eût loué cet objet charmant
Qui réunit fi noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée ;
Ce ferait un faible ornement
Au piédeftal de fon trophée.
La louer n'eft pas mon emploi ;
Elle régnera bien fans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de fon cœur,
Celui qui fait feul fon bonheur,
Pourrait feul augmenter fa gloire.

A propos de vers, je ne peux m'empêcher de vous dire que je trouve des traits charmans dans Caftor et Pollux. Le tout enfemble n'eft pas, je crois, affez bien tiffu; les chofes y font trop brufques; il y manque le *molle* et l'*amœnum;* il n'y a point d'intérêt. C'eft un beau cheval dont le pas eft prefque toujours défuni, &c.

LETTRE LXIV.

1739.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 feptembre.

TIBULLE de la Normandie,
Vous qui ne vivant qu'à la cour
Du Dieu des vers et de Lesbie,
Ne voyageâtes de la vie
Que fur les ailes de l'Amour;
Venez à Paris, je vous prie,
Sur les ailes de l'Amitié :
Voltaire et la reine Emilie,
S'ils n'écoutaient que leur envie,
Du chemin feraient la moitié.

Ah, mon cher ami, par quel contre-temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous reffemblerons aux deux héros du roman de Zaïde qui fe virent de loin une fois, et s'éloignèrent pour un temps fi long? Quand nous retrouverons-nous, quand pafferai-je avec vous le foir tranquille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie?

1740.

LETTRE LXV.

A M. HELVETIUS.

Bruxelles, 24 janvier.

Ne les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, fublime auteur?
Le ciel vous anima de ces flammes fecrettes
Que ne fentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans fes triftes beautés fi froidement parfaites.
Il eft des beaux efprits, il eft plus d'un rimeur;
Il eft rarément des poëtes.
Le vrai poëte eft créateur;
Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création. Vous ne vous repoferez pas après le fixième jour; vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc auffi des amertumes de ce monde, vous éprouvez des tracafferies, vous fentez combien le commerce des hommes eft dangereux; mais vous aurez toujours des amis qui vous confoleront, et vous aurez, après le plaifir de l'amitié, celui de l'étude;

Nam nil dulcius eft benè quam munita tenere
Edita doctrinâ fapientum templa ferena,
Defpicere undè queas alios paffimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ.

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y fuis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les perfécutions des ignorans en place, et la baffe jaloufie de certains animaux amphibies qui ofent fe dire gens de lettres. J'y puife des confolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame *du Châtelet*, qui a éprouvé à peu-près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philofophie que moi, parce que fon ame eft au-deffus de la mienne. 1740.

Il y a peu de grands feigneurs de deux cents mille livres de rente qui faffent pour leurs parens ce que madame *du Châtelet* avait fait pour *Koenig*. Elle avait foin de lui et de fon frère, les logeait, les nourriffait, les accablait de préfens, leur donnait des domeftiques, leur fourniffait à Paris des équipages. Je fuis témoin qu'elle s'eft incommodée pour eux ; et en vérité c'était bien payer la métaphyfique romanefque de *Leibnitz*, dont *Koenig* l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame *du Châtelet* veut encore avoir la grandeur d'ame d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie peu de perfonnes plus dignes qu'elle de votre eftime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune *Apollon*, je vous embraffe, je vous aime à jamais.

1740.

LETTRE LXVI.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, premier avril.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux esprits,
Des bagatelles renaissantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez les vendredis
Ces clameurs longues et touchantes
Dont le Maure enchante Paris.
Des soupers avec gens choisis,
De vos jours filés par les ris,
Finissent les heures charmantes.
Mais ce qui vaut assurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le souper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffant :
Le reste est un amusement,
Le vrai bonheur est auprès d'elle.

Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence ;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi ;
Mais Emilie est avec moi ;
Seule, elle vaut toute la France.

En

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile 1740.
sur la teinture, que monsieur le père *Castel* appelle son optique. Il est assez plaisant qu'il s'avise de dire que *Newton* s'est trompé, sans en donner la plus légère preuve, sans avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaisante depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le 4e tome des Leçons de Physique de *Joseph Privat de Molières*, de l'académie des sciences. Cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre *Molière* que celui-ci. *Joseph Privat* ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilége. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de DIEU, à faire pouffer de rire. C'est, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept, ce qui ne peut arriver que par permission divine; or, vous pouvez être sûr que ni *Privat de Molières*, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régens de l'université ont donné six approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien; mais au moins messieurs de *Mairan* et de *Bragelogne*, députés de l'académie pour louer M. *Privat*, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèses dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre.

Quand il s'agit de prouver DIEU,
Ces Messieurs de l'Académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

1740. Pour moi, qui crois en DIEU autant et plus que perſonne, ſi je n'avais d'autres preuves que celle de ce *Privat de Molières*, je ſens bien qu'il me reſterait encore quelques petits ſcrupules.

J'ai lu la tragédie de Vert-vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer ; ainſi il faut que j'en diſe du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama ; c'eſt bien-là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce eſt telle qu'on le dit, il y aura beaucoup de négocians français et hollandais ruinés. Je ne ſais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame *du Châtelet* avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle ſera peut-être plus longue que la querelle de l'Eſpagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de reſter du temps à Bruxelles, mais que m'importe ! avec *Emilie* et des livres, je ſuis dans la capitale de l'univers, pourvu que je n'y végette pas comme *Rouſſeau*. Mille reſpects à madame *du Deffant*, je vous embraſſe du meilleur cœur du monde, &c.

1740.

LETTRE LXVII.

A M. BERNARD.

Bruxelles, 27 mai.

Le ſecrétaire de l'amour eſt donc le ſecrétaire des dragons. Votre deſtinée, mon cher ami, eſt plus agréable que celle d'*Ovide;* auſſi votre *Art d'aimer* me paraît au-deſſus du ſien; je fais mon compliment à M. de *Coigny* de ce qu'il joint à ſes mérites celui de récompenſer et d'aimer le vôtre. Vous me dites que ſa fortune a des ailes : Voilà donc tous les dieux ailés qui ſe mettent à vous favoriſer.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles;
Mais ſi ſa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puiſqu'elle prend tant de ſoin de vous. Vous ſerez toujours des *trois Bernards* celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne ſoyez encore ni un *Créſus* ni un ſaint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous ſouhaitez de la ſanté; pour moi je leur ſouhaite une meilleure pièce que Zulime. C'eſt de la pluie d'été. J'avais quelque choſe de plus paſſable dans mon porte-feuille; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que *Newton* ne me fait pas renoncer aux Muſes; que les dragons ne vous y

1740. faſſent pas renoncer. Vous avez commencé, mon charmant *Bernard*, un ouvrage unique en notre langue, et qui ſera auſſi aimable que vous. Continuez, et ſouvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

MON cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé *Michel;* il m'emporte donc une aſſez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abſtulit; ſit nomen Domini benedictum!* mais je ſuis aſſez réſigné.

Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans eſt mon lot,
Et l'on peut, ſans être dévot,
Se ſoumettre à la Providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de ſa majeſté très-chrétienne a pu tomber ſi lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. *Michel* a double tort, et je m'écrierais volontiers :

Michel, au nom de l'Eternel,
Mit jadis le diable en déroute;

Mais après cette banqueroute,
Que le diable emporte *Michel*. 1740.

Mais ce ferait une mauvaife plaifanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. *Michel*, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement fera que les enfans de M. *Michel* refteront fort riches, fort bien établis. Le confeiller au grand confeil me jugera, fi j'ai un procès devant l'augufte tribunal dont on eft membre à beaux deniers comptans. Son frère, l'intendant des menus plaifirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Verfailles; et moi, moitié philofophe et moitié poëte, j'en ferai pour mon argent : je ne jugerai perfonne, et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien favoir le nom que prend en cour cet intendant des menus, qui aura fans doute quitté celui de *Michel* pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de *Nicolaï*, et plaignez-vous à lui; voyez le caiffier de *Michel*, demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre; faites oppofition au fcellé, fi cela fe pratique et fi cela eft utile. Bon foir, mon cher abbé, je vous embraffe de toute mon ame. Confolez-vous de la déroute de *Michel*, votre amitié me confole de ma perte.

1741.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 3 mars.

FORMONT ! vous et les du Deffans,
C'eſt-à-dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſirs qui valez tout,
Plaiſirs, je vous ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance.
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience ?
Et ces carrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable ?
Hélas ! tout ce qu'on dit des corps,
Rend-il le mien moins miſérable ?

Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René le ſonge-creux
J'ai lu le romaneſque ouvrage ?
Quand, avec l'oratorien,
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien ?
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades ?

Ah ! fuyez, ſonges impoſteurs,
Ennuyeuſe et froide chimère !
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,
Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique et commun
Qui calcule un par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire.

Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre philoſophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours ?
Sans ce cortège qui toujours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie,
Elle aurait perdu ſes beaux jours
Avec ſon Leibnitz qui m'ennuie.

Mon cher ami, voilà comme je penſe, et après avoir bien examiné s'il faut ſupputer la force motrice des corps par la ſimple vîteſſe, ou par le carré de cette vîteſſe, j'en reviens aux vers, parce que vous me les faites aimer. J'oſe donc vous envoyer quatre volumes de revêries poëtiques. Je trouve qu'il eſt encore plus difficile d'avoir des ſonges heureux en poëſie qu'en philoſophie. *Mahomet* eſt un terrible problème à réſoudre ; et je ne crois pas que je ſois prophète dans mon pays, comme il l'a été dans le ſien. Mais ſi vous m'aimez toujours, je ſerai *plus que prophète*, comme dit l'autre. C'eſt l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait haſarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'eſt à vous maintenant, mon cher ami, à vous ſervir de

1741. votre crédit, et à faire quelque brigue à la cour pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui pèse environ deux livres. Une de vos conversations avec madame *du Deffant* vaut mieux que tout ce qui est à la chambre syndicale des libraires.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Elle sait ce que vous valez, tout comme madame *du Deffant*. Ce sont deux femmes bien aimables que ces deux femmes-là !

Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXX.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, ce 12 mars.

Des savans digne secrétaire,
Vous qui savez instruire et plaire,
Pardonnez à mes vains efforts.
J'ai parlé des forces des corps,
Et je vous adresse l'ouvrage : (1)
Et si j'avais, dans mon écrit,
Parlé des forces de l'esprit,
Je vous devrais le même hommage.

Je vous supplie, Monsieur, quand vous aurez un moment de loisir, de me mander si vous êtes de mon avis. Il se peut faire que vous n'en soyez point, quoique je sois du vôtre, et que j'aye très-mal soutenu une bonne cause.

(1) *Mémoire sur les forces vives*. Voyez le volume de *Physique*.

Madame *du Châtelet* l'a mieux attaquée que je ne l'ai soutenue. Vous devriez troquer d'adversaire et de défenseur. Mais nous sommes elle et moi très-réunis dans les sentimens de la parfaite estime avec laquelle je serai toute ma vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.*

1741.

LETTRE LXXI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 13 mars.

Au très-aimable secrétaire de mon ange gardien.

PRÈS de vous perdre la lumière,
C'est doublement être accablé :
Qui vous entend est consolé ;
Mais celui qui sachant vous plaire
Vous aime et vit auprès de vous,
Celui-là n'a plus rien à craindre.
Quoi qu'il perde, son sort est doux,
Et les seuls absens sont à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et respectable ami cesse d'être Quinze-Vingts, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Quand il vous aura bien vue, Madame, je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau Mahomet qui est tout prêt. Je l'ai remanié, corrigé, repoli de mon mieux. Il est nécessaire qu'il soit

1741. entre vos mains avant Pâques, si mon conseil ordonne qu'il soit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous soucions guère des sottises nouvelles. Madame *du Châtelet* a gagné ces jours-ci un incident très-considérable de son procès ; et elle l'a gagné à force de courage d'esprit, et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans ; et toutes les apparences sont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors, Madame, nous irons vivre dans ce beau palais peint par *le Brun* et *le Sueur* (1), et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût.

Je ne sais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui : il est roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu ; je vous embrasse, mes chers anges gardiens. Madame *du Châtelet* vous aime plus que jamais.

(1) L'hôtel *Lambert*.

LETTRE LXXII. 1741.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 13 mars.

DEVERS Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence.
Je la fais ; un ſi long ſilence
A de quoi me faire damner ;
Donnez-moi plenière indulgence.

Après avoir en grand courrier
Voyagé pour chercher un ſage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux ſortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y ſuis caché.
Le trône et ſon fier eſclavage,
Ces grandeurs dont on eſt touché
Ne valent pas notre hermitage.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite,
Qui ſe croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons deſſeins
Aux premiers ſons de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des rois ;
Ils vont par de ſanglans exploits
Prendre ou ravager des provinces.
L'ambition les a ſoumis.

1741.

Moi j'y renonce : adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.

Ce ſont ſurtout des amis tels que mon cher *Cideville* qui ſont très-au-deſſus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire ſi rarement; mais auſſi il faut m'écouter dans mes défenſes. Malgré ces rois, ces voyages, malgré la phyſique qui m'a encore tracaſſé, malgré ma mauvaiſe ſanté qui eſt fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps, j'ai voulu rendre Mahomet digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié, refondu, repoli depuis le mois de janvier. J'y ſuis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le liſiez tel qu'il eſt; je veux que vous ayez mes prémices, et que vous me jugiez en premier et dernier reſſort. *La Noue* vous aura mandé ſans doute que nos deux Mahomets ſe ſont embraſſés à Lille. Je lui lus le mien; il en parut aſſez content, mais moi je ne le fus pas, et je ne le ferai que quand vous l'aurez lu à tête repoſée. Ce *la Noue* me paraît un très-honnête garçon, et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiſelle *Gaucher* ait récompenſé en lui la vertu, car ce n'eſt pas à la figure qu'elle s'était donnée; mais à la fin elle s'eſt laſſée de rendre juſtice au mérite.

Or, mandez-moi, mon cher ami, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuſcrit. Je ne ſais ſi vous avez reçu l'Anti-Machiavel que j'envoyai pour vous à *Prault* le libraire à Paris. Je le ſoupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *ſyndicale*. Il eſt

plaifant que le Machiavel foit permis, et que l'antidote foit-de contrebande. Je ne fais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il eft vrai que l'invafion de la Siléfie eft un héroïfme d'une autre efpèce que celui de la modération tant prêchée dans l'Anti-Machiavel. La chatte, métamorphofée en femme, court aux fouris dès qu'elle en voit, et le prince jette fon manteau de philofophe et prend l'épée dès qu'il voit une province à fa bienféance. 1741.

Puis fiez-vous à la philofophie !

Il n'y a que la philofophe madame *du Châtelet* dont je ne me défie pas. Celle-là eft conftante dans fes principes, et plus fidelle encore à fes amis qu'à *Leibnitz*.

A propos, monfieur le Confeiller, vous faurez que cette philofophe a gagné un préliminaire de fon procès, fort important et qui paraiffait défefpéré. Son courage et fon efprit l'ont bien aidée. Enfin, je crois que nous fortirons heureufement du labyrinthe de la chicane où nous fommes.

Mais vous, que faites-vous ? Où êtes vous ? *Quæ circùm volitas agilis thyma ?* Mandez un peu de vos nouvelles au plus ancien, et au meilleur de vos amis. Bonjour, mon très-aimable, mon très-cher *Cideville*. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

1741.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 7 avril.

O Vous qui cultivez les vertus du vrai ſage,
L'amour des arts et l'amitié,
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts puiſqu'elle les partage ;
De mon eſprit laſſé qu'énervait ſa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée ;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée
Dont la froide phyſique avait éteint l'ardeur :
Ranimez donc Paris où les beaux arts gémiſſent
Sans récompenſe et ſans appui.
Qu'on penſe comme vous, j'y revole aujourd'hui.

Mais de la France, hélas ! les jours heureux finiſſent ;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.
De nos maîtres en vain j'avais ſuivi les pas,
En vain par une heureuſe et pénible induſtrie
J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.
Hélas ! quand je courais la carrière des arts,
La déteſtable Envie, aux farouches regards,
La Perſécution m'accabla de ſes armes.
Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes ;
Je maudis mes travaux, et mon ſiècle et les arts.
Je fuyais une gloire ou funeſte ou frivole
Qui trompe ſes adorateurs.
Mais vous me rengagez : un ami me conſole
Des jaloux, des bigots, et des perſécuteurs.

C'eſt vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner Alzire ; c'eſt vous qui avez corrigé Mahomet ; et je ne veux que vos conſeils et vos ſuffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris après le départ de *Dufreſne ;* mais j'ai voulu au moins eſſayer quel effet il ferait ſur le théâtre. J'ai à Lille des parens ; *la Noue* y a établi une troupe aſſez paſſable ; il eſt bon acteur, il ne lui manque que de la figure ; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne ſouffrira pas qu'on en tire une ſeule copie. Enfin, c'eſt un plaiſir que j'ai voulu donner à madame *du Châtelet*, et que je voudrais bien que vous puſſiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux, et la fièvre de madame d'*Argental* : ſoyez bien ſûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre ſanté que mon ouvrage. 1741.

On dira que je ne ſuis plus qu'un auteur de province ; mais j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que fera cet ouvrage dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'eſſuyer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de ſoin, et j'ai ſuivi tous vos conſeils. La repréſentation m'éclairera encore et me rendra plus ſévère. C'eſt une répétition que je fais faire en province pour donner la pièce à Paris, quand vous le jugerez à propos. Ce ſont vos troupes que j'exerce ſur la frontière.

Je ne ſais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Pruſſe : on l'a même imprimé ; la choſe n'en eſt pas moins fauſſe. S'il m'avait retiré ſes bontés, il ſerait vraiſemblable que le tort ſerait

1741. de son côté : car quand on se brouille avec un roi, il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il me fait l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois, et avec la même bonté.

Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aye quitté trop tôt ; mais le motif de mon départ de Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a jamais compté que je pusse quitter madame *du Châtelet*. Il me connaît trop ; il sait quels droits a l'amitié, et il les respecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de considération qu'à Paris, mais il n'y a pour moi ni Paris ni Berlin ; il n'y a que les lieux qu'habite votre amie. Et si je pouvais vivre entre elle et vous, je n'aurais plus rien à désirer.

Elle répond à M. de *Mairan*. Cette guerre n'est pas susceptible d'esprit ; cependant elle y en a mis, en dépit du sujet. Elle y a joint de la politesse ; car on porte son caractère par-tout.

Elle fait mille complimens aux anges.

LETTRE

1741.

LETTRE LXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 11 juillet.

Vir bonus et prudens verſus reprehendet inertes :
. . . .
Fiet Ariſtarchus . . . .

VOILA comme il faut des amis. Dites-moi donc votre ſentiment, mon cher *Ariſtarque*, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté, à l'abbé *Mouſſinot*, ce que j'ai ſoumis à vos lumières. Si *Mahomet* n'eſt pas votre prophète, ſoyez le mien. Il ferait plus doux de ſe parler que de s'écrire; mais la deſtinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faibleſſe de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le ſais bien; mais il eſt dur aux immortels de ſe trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui ſe fait ſentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais; car il faut que je vous faſſe cette douloureuſe confidence :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

1741.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient ſon empire,
Le Temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie,
Dons du ciel, qui me conſoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien;
Ceſſer d'aimer et d'être aimable,
C'eſt une mort inſupportable;
Ceſſer de vivre, ce n'eſt rien.

Ainſi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux déſirs ouverte
Regrettait ſes égaremens.

Du ciel alors daignant deſcendre,
L'Amitié vint à mon ſecours,
Elle était peut-être auſſi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de ſa beauté nouvelle,
Et de ſa lumière éclairé, 1741.
Je la ſuivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle.

Cette amitié eſt pourtant une charmante conſolation. Eh qui m'en fait connaître le prix mieux que vous! L'amour, à qui vous avez ſi bien ſacrifié toute votre vie, n'a ſervi qu'à vous rendre tendre pour vos amis, et à rendre votre ſociété encore plus délicieuſe. Cependant vous plaidez, et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame *du Châtelet*, de paſſer ſon temps avec des exploits et des contredits! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laiſſer là toutes *ces amertumes de la vie*, et nous raſſembler avec *levia carmina et faciles verſus.* N'êtes-vous pas à préſent avec votre procureur? Madame *du Châtelet* eſt avec le ſien. Mais moi je ſuis avec vous deux. Adieu, bonſoir, charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail, qui, après l'amitié, eſt une grande conſolation.

VARIANTE.

Après la deuxième ſtance l'auteur en a ſubſtitué deux à celle-ci :

Que le matin touche à la nuit!
Je n'eus qu'une heure; elle eſt finie;
Nous paſſons. La race qui fuit
Déjà par une autre eſt ſuivie.

1741.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 octobre.

Vous, qu'à plus d'un doux myſtère
Les Dieux ont aſſocié,
Dans l'art des vers initié,
Qui ſavez les juger auſſi-bien que les faire;
Vous, Hercule en amour, Pilade en amitié,
Vous ſeul manquez encore aux charmes de ma vie.
Sous le ciel de Paris, grands Dieux, prenez le ſoin
De ramener ma muſe avec la ſienne unie!
C'eſt n'être point heureux que de l'être ſi loin.

Je compte donc, mon cher ami, paſſer par Paris au commencement de novembre; je ne me flatte pas de vous y rencontrer; je me plains, par avance, de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'eſt le temps où tout le monde eſt à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui paſſez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous? plaider à la plus voiſine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une *Emilie!* Cependant elle fait tout cela avec allégreſſe, parce que c'eſt un devoir. Je compte moi parmi mes devoirs, de rendre mon prophète un peu plus digne de mon cher *Ariſtarque.* Je l'ai laiſſé repoſer depuis quelques mois, afin de

tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclairés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques, si jamais l'ouvrage vaut quelque chose! Ce sont-là de ces plaisirs que toutes sortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que *Pilade* et *Pirithoüs* eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne sais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je serai fixé pour quelque temps, je vous le manderai.

1741.

J'ai lu le poëme de *Linant*, que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillera de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain *Michel*, à qui j'avais confié une partie de ma fortune, s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur général des finances de sa Majesté. Or je ne conçois que médiocrement, comment un receveur général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous qui êtes prêtre de *Thémis* comme d'*Apollon*, vous m'expliquerez ce mystère.

Mon Dieu, mon cher ami, qu'il y a des gens malheureux dans ce monde! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade *le Coq*? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts; c'était *le Coq* qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le discours de votre autre compatriote *Fontenelle*, à l'académie. Cela n'est pas excellent;

1741. mais heureux qui fait des chofes médiocres à quatre-vingt-cinq ans paffés.

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très-aimable *Formont*, dites-lui, je vous en prie, combien il me ferait doux de vivre entre vous deux.

LETTRE LXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, ce 27 juin.

1743.
Il n'arrive que trop fouvent
Que, tandis qu'on monte fa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous infpire,
Notre ami loué hautement
Prend ce temps-là tout juftement
Pour mériter une fatire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges fur cette noble philofophie avec laquelle je refufe les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré, au palais de Berlin et de Charlotembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Pruffe?

Cependant ce n'eft pas au prince,
Au conquérant d'une province,

Au politique, au grand guerrier, 1743.
Que je vais porter mon hommage;
C'eſt au bel eſprit, c'eſt au ſage,
Que je prétends ſacrifier :
Voilà l'excuſe du voyage.

Puiſqu'il a daigné jouer lui-même Jules-Céſar dans une de ſes maiſons de plaiſance avec quelques-uns de ſes courtiſans, n'eſt-il pas bien juſte que je quitte pour lui les Viſigoths, qui ne veulent pas qu'on joue Jules-Céſar en France? Et faut-il que je me prive du plaiſir de voir un ſavant, un bel eſprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureuſement des couronnes électorales, ducales et royales?

J'admire en lui l'eſprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné;
Et c'eſt un autre Cideville
Qui par malheur eſt couronné.

Un Diogène inſupportable,
Moitié ſophiſte et moitié chien,
Croit placer le ſouverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi je ſuis plus ſociable.
Je hais, il eſt vrai, tout lien;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorſque d'ailleurs on eſt aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à ſa Majeſté le roi de Pruſſe ſur l'ancien évêque de Mirepoix.

1743.

Quand ce monarque fingulier,
Daigne d'un regard familier
Echauffer ma mufe légère,
Me chérit et me confidère,
Mon fort eft toujours de déplaire
Au révérend père Boyer,
Lequel voudrait dans fon foyer
Brûler et Racine et Molière,
Et la Henriade et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'eft-là ce qui me défefpère.

Je veux en partant de Berlin
Demander juftice au faint-père;
J'irai baifer fon pied divin;
Et chez vous je viendrai foudain
Avec indulgence plenière;
Car le fage Lambertini
N'eft point cagot atrabilaire.
Il eft rempli de la lumière
Di quefti grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux arts il eft défenfeur,
Et le fucceffeur de faint Pierre
De Léon dix eft fucceffeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le faint paradis,
Si je fuis réprouvé dans votre académie.

Mais c'eft trop fe flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois.

Non; terminons en paix mon obſcure carrière,
Et du pape, et des grands, et des rois oublié, 1743.
Ne vivons que pour l'amitié,
C'eſt mon trône et mon ſanctuaire.

LETTRE LXXVII.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Dans un f... village près de Brunſvick, ce 14 octobre au matin.

QUE je me conſole un peu avec vous, mon très-aimable ami.

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto-Guéric,
Rêvant à la divine Ulric,
Baiſant quelquefois ſon image
Et celle du grand Fédéric:
Un heurt ſurvient, ma glace caſſe,
Mon bras en eſt enſanglanté;
Ce bras qui toujours a porté
La lyre du bon homme Horace,
Pendante encore à mon côté.
La portière à ſes gonds par le choc arrachée,
Saute et vole en débris ſur la terre couchée;
Je tombe dans ſa chute: un peuple de bourgeois,
D'artiſans, de ſoldats s'empreſſent à la fois,
M'offrent tous de leur main groſſièrement avide
Le dangereux appui, ſecourable et perfide;
On m'ôte enfin le ſoin de porter avec moi

1743. La boîte de la reine et les portraits du roi.
Ah ! fripons, envieux de mon bonheur ſuprême,
L'amour vous fit commettre un tour ſi déloyal :
J'adore Fédéric, et vous l'aimez de même ;
Il eſt tout naturel d'ôter à ſon rival
Le portrait de ce que l'on aime.

Pour comble d'horreur, mon cher ami, deux bouteilles de vin de Hongrie ſe caſſent, et perſonne n'en boit ; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds : mais ce n'eſt pas du piſſat d'âne de *Lognier*, c'eſt du nectar répandu ſur mon ſottiſier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie
Me demeurent encor dans ce malheur cruel.
Dieux, vous avez pitié d'un déſaſtreux mortel !
Dieux ! vous m'avez laiſſé de quoi ſouffrir la vie !

Je ne me ſuis aperçu de ma perte que fort tard. Je ſuis à préſent comme *Roland*, qui a perdu le portrait d'*Angélique* ; je cherche et je jure. Enfin j'arrive, à minuit, dans un village nommé *Shaffen-Stad*, ou *F...-Stad*. Je demande le bourgmeſtre, je fais chercher des chevaux, je veux entrer dans un cabaret : on me répond que le bourgmeſtre, les chevaux, le cabaret, l'égliſe, tout a été brûlé. Je penſe être à Sodome. Je me conforte dans mes diſgrâces en buvant de meilleur vin que le bon homme *Loth*.

J'avais de meilleur vin que lui ;
Mais tandis que le pays grille,
Je n'ai pas eu dans mon ennui
L'agrément de baiſer ma fille.

Enfin, aimable *Césarion*, me voilà dans la non-magnifique ville de Brunſwick. Ce n'eſt pas Berlin, mais j'y ſuis reçu avec la même bonté. On s'eſt douté que j'avais une lettre du grand, ou plutôt de l'aimable *Fédéric* : on me mène à un meilleur gîte que *Shaffen-Stad*. Le duc et la ducheſſe étaient déjà à table ; on m'apporte vingt plats et d'admirables vins. 1743.

Bonjour ; je n'écrirai à notre héros que quand j'aurai eu l'honneur de ſaluer madame ſa ſœur. Mais dites un peu au grand homme qu'il faut abſolument qu'il m'envoie à la Haie deux autres médailles, ſans quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous embraſſe mille fois, mon charmant ami.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE DE PODEVILS,

ENVOYÉ DE PRUSSE.

A la Haie, le 30 octobre.

LORSQUE d'un feu charmant, votre muſe échauffée,
Chez les Veſtphaliens rimait des vers ſi beaux,
Cher ami, j'ai cru voir Orphée,
Qui chantait dans la Thrace, entouré d'animaux.

Pour moi, mon adorable miniſtre, j'ai ſuivi à Bareith l'*Orphée* couronné ; j'y ai vu une cour où tous

1743. les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit sont rassemblés. Nous y avons eu des opéra, des comédies, des chasses, des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin, pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin, au lieu de couler ainsi doucement sa vie? Je compte repasser incessamment par le pays dont vous faites les délices : ce n'est pas mon plus court; mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embrasser, pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce, et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monseigneur *Cresceni* a donc donné par-tout des bénédictions au lieu d'argent, dans les auberges.

Il ne faut pas que l'on s'étonne,
De ce beau tour italien,
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien,
Quel argent voulez-vous qu'on donne?

J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi, et avec M. votre oncle.

LETTRE LXXIX. 1743.

A MADAME

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

Le 13 novembre.

MADAME,

Ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre Alteſſe royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi, Madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'eſt *Apollon* qui a les Muſes pour ſœurs : l'une eſt une grande muſicienne, l'autre fait des vers charmans, et toutes ſont nées avec les talens de plaire. C'eſt avoir trop d'avantages; il eût ſuffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ſes tréſors,
Et ſe vanta de ſon ouvrage.
Les Muſes eurent du dépit ;
Elles formèrent votre eſprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes depuis ce beau jour,
Pour le reſte de votre vie
Le ſujet de la jalouſie
Et des Muſes et de l'Amour.

1743.

Comment terminer cette affaire?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans efprit, fuffiraient pour plaire:
Qui vous entend ne penfe pas
Que la beauté foit néceffaire.

J'avais bien raifon, Madame, de dire que Berlin eft devenu Athènes: votre Alteffe royale contribue bien à la métamorphofe. C'eft le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'eft grand dommage que je n'aye pas à mon fervice ces trois cents mille hommes que je voulais pour vous enlever; mais j'aurai plus de trois cents mille rivaux fi je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre fultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre efclave : ce fera la feconde place du monde.

Je me flatte que fa Majefté la reine-mère ne s'offenfera pas de ma déclaration; elle y entre pour beaucoup : je voudrais vivre à fes pieds comme aux vôtres. J'avoue que je fuis trop amoureux de la vertu, du véritable efprit, des beaux arts, de tout ce qui règne à votre cour, pour ne lui pas confacrer le refte de ma vie. Le roi fait à quel point j'ai toujours défiré de finir ma vie auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma deftinée pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, Madame, on ne trompe point les princeffes qu'on veut enlever; mon unique objet eft très-fincèrement d'être votre courtifan.

LETTRE LXXX. 1744.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 15 avril.

VANITAS *vanitatum, et metaphyſica vanitas.* C'eſt ce que j'ai toujours penſé, Monſieur; et toute métaphyſique reſſemble aſſez à la coxigrue de *Rabelais*, bombillant dans le vide. Je n'ai parlé de ces ſublimes billeveſées que pour faire ſavoir les opinions de *Newton;* et il me paraît qu'on peut tirer quelque fruit de ce petit paſſage :

Que ſavait donc ſur l'ame et ſur les idées celui qui avait ſoumis l'infini au calcul, et qui avait découvert la nature de la lumière et la gravitation? Il ſavait douter.

Phyſiquement parlant, Monſieur, je vous ſuis bien obligé de vos bontés, et ſurtout de celle que vous avez de vouloir bien réparer, par mon petit contrat, avec un prince et avec un ſaint, les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année.

Etes-vous dans la cinquantième ?
J'y ſuis, et je n'en vaux pas mieux ;
C'eſt un aſſez f.... quantième,
Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois, Monſieur, et en vous demandant le ſecret. J'ai donné à *Doyen* le féal, argent comptant, et billets qui valent argent

comptant ; mais on paye le plus tard qu'on peut ;
1744. et un feſſe-matthieu de fermier de M. le duc de *Richelieu*, nommé *Duclos*, qui devait ſelon toutes les lois divines et humaines me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peut, tout contraignable qu'il eſt. Voulez-vous permettre que ce *Doyen* faſſe toujours mon contrat à bon compte ? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que *Doyen* a dans ſes mains. Je mangerai le reſte à mon retour très-volontiers : faites comme il vous plaira avec votre vieux ſerviteur.

Je m'occupe à préſent à faire un divertiſſement pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque choſe de joli, de gai, de tendre, de digne du duc de *Richelieu*, l'ordonnateur de la fête.

Cirey eſt charmant, c'eſt un bijou ; venez-y, Monſieur, tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame *du Châtelet* vous aime de tout ſon cœur, vous déſire autant que moi, et vous recevra comme elle recevrait *Volf* et *Leibnitz*. Vous valez mieux que tous ces gens-là. Portez-vous bien. Permettez que je préſente mes reſpects à M. l'avocat du roi très-chrétien. Je vous aime et vous reſpecte de tout mon cœur.

Votre ancien et le plus ancien ſerviteur, &c.

LETTRE

LETTRE LXXXI.

1744.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Cirey, premier ſeptembre.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands la ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage :
O Déeſſe, exauce mes vœux !
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable :
Il eſt ſi digne d'être heureux !
Sur Hénault tous les autres dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?
Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel eſprit de tous les temps :
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpends
La courſe rapide du temps.
Il en fait un ſi bel uſage !
Les devoirs et les agrémens
En font chez lui l'heureux partage.

1744.

Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le dieu jouſflu de la table
Pour un connaiſſeur très-gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe et le courage,
Les mœurs, les paſſions, les lois,
Sans erreurs et ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout : il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir;
Mais il n'a rien, s'il ne digère.

Grand Dieu ! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros et gras.
Jamais Eglé, jamais Silvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pédant à citations.
Sans goût, ſans grâce, et ſans génie,
Sa perſonne en tous lieux honnie
Eſt réduite à ſes noirs gitons.
Hélas ! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, Monfieur, que j'y ajoute mentalement un petit *gloria patri*, pour moi. J'ai autant befoin d'elle que vous, mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner fes faveurs, comme de raifon. Buvez gaiement, fi vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vîte à Cirey avant que les houffards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. 1744.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez fur la route.

LETTRE LXXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

2 janvier.

Monsieur *Bon*, premier préfident, 1745.
Dans vos vers me paraît plaifant ;
Mais les Anglais ne le font guères.
Ils defcendent affurément
De ces aragnes carnaffières
Dont vous parlez fi doctement.
Puiffent ces méchans infulaires,
Selon leurs coutumes premières,
Prendre le foin de s'égorger.
Mais ils entendent leurs affaires ;
Et c'eft nous qu'ils veulent manger.

1745. Vous les en empêcherez bien, Monfieur.

Béni foit *Apollon* qui vous a infpiré des chofes fi jolies dont je ne me doutais pas.

Pollio et ipfe facit nova carmina : pafcite taurum.

Il me femble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive profe, ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées ; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confidence : c'eft un fecret d'Etat que des vers d'un miniftre. Le cardinal de *Richelieu* en fefait davantage, mais pas fi bien.

Je vous fouhaite la bonne année, Monfieur ; et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme fi vous n'étiez pas miniftre.

LETTRE LXXXIII. 1745.

A M. DE CIDEVILLE.

A Verſailles, le 31 janvier.

MON aimable ami, je ſuis un barbare qui n'écrit point, ou qui n'écrit que de vile proſe; vos vers ſont mon plaiſir et ma confuſion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui eſt bouffon du roi à cinquante ans; et qui eſt plus embarraſſé avec les muſiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danſeurs, que ne le feront les huit ou neuf électeurs pour ſe faire un céſar allemand? Je cours de Paris à Verſailles, je fais des vers en chaiſe de poſte. Il faut louer le roi hautement, madame la dauphine finement, la famille royale tout doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville.

Oh, qu'il eſt plus doux mille fois
De conſacrer ſon harmonie
A la tendre amitié dont le ſaint nœud nous lie!
Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De ſon cœur et de ſon génie,
Que de travailler pour des rois!

Bonjour, mon cher et ancien ami; je cours à Paris pour une répétition, je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me conſoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider! Adieu; je vous aime autant que j'écris peu.

1745.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

Sur une épître intitulée : L'homme inutile.

Mardi, 6 juillet.

D'un pinceau ferme et facile,
Vous nous avez trait pour trait
Dessiné l'homme inutile.
On ne dira jamais, grâces à votre style :
Le peintre a fait là son portrait.
On dira : Ce mortel aimable
Unissait Minerve et les Ris,
Et dans tous les beaux arts comme avec ses amis
Mêlait l'utile à l'agréable.

Oui, Monsieur, si vous avez assez de loisir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond est si vrai et les détails si charmans, si vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de *Boileau* ; mais il faut sa patience. C'est pour ne l'avoir pas eue que je ne suis point encore content de mes vers sur les événemens présens ; c'est pour cela que je ne les imprime point. C'est bien assez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reste. C'est un encouragement pour finir la pièce à loisir ; mais, en vérité, il y a trop de vers

ſur ce ſujet. Je crois que le confeſſeur du roi lui a ordonné pour pénitence de les lire tous. 1745.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne ſavez pas à quel point elles me ſont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remercîmens vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter la Princeſſe de Navarre.

Rameau travaille; je commence à eſpérer que je pourrai donner du plaiſir à la cour de France. Mais vous avouerai-je que je compterais plus ſur l'opéra de Prométhée, pour former un beau ſpectacle, que ſur une comédie-ballet? Je ne ſais ſi *Royer* n'eſt pas devenu bon muſicien. J'attends avec impatience le retour de M. le préſident *Hénault* pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'inſtant; j'y vais retrouver madame *du Deffant*, et diſputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais ſavez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu? Vous êtes aimé comme *Louis XV*. *Vale*, *vive*, *veni*.

On ne peut vous être attaché avec une tendreſſe plus reſpectueuſe que *Voltaire*.

1745.

LETTRE LXXXV.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Vous êtes dans le beau pays
Et des amours et des perdrix.
Tout cela vous convient. Quels beaux jours font les vôtres!
Mais dans le trifte état où le deftin m'a mis,
Puis-je fuivre les uns, puis-je manger les autres?
Aux autels de Vénus on peut dans fon malheur,
Quand on n'a rien de mieux, donner au moins fon cœur.
Mais fans un eftomac peut-on fe mettre à table
Chez ce héros de Champs (*), intrépide mangeur,
Et non moins effronté buveur;
Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
Répand les agrémens, les plaifirs, les bons mots,
Les pointes quelquefois, mais toujours à propos?
La trifteffe attachée à ma langueur fatale,
Me chaffe de ces lieux confacrés au bonheur.
Je fuis un pauvre moine indigne du prieur.
La fanté, la gaieté, la vive et douce humeur
Sont la robe nuptiale,
Qu'il faut au feftin du feigneur.

Je fuis donc dans les ténèbres extérieures, malade, languiffant, trifte, prefque philofophe. Je fouffre chez moi patiemment, et je ne peux aller à Champs. Je vous prie de faire mes excufes à la beauté et aux grâces. M. *du Châtelet* a reçu ma lettre d'avis, et m'a

(*) M. le duc de *la Vallière*.

fait réponſe. Toutes les autres affaires vont bien ; mais ma ſanté va plus mal que jamais. Le corps eſt faible, et l'eſprit n'eſt point prompt : c'eſt un lot de damné. 1745.

LETTRE LXXXVI.

A M. AMMAN,

Secrétaire de M. l'ambaſſadeur de Naples à Paris, qui avait adreſſé de jolis vers latins à M. de Voltaire.

A Verſailles, ce 26 mars.

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas, 1746.
Concediſque tuâ decerptas fronte coronas.
Carminibus noſtram petis ad certamina muſam :
O utinam videar tibi reſpondere paratus !
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defeſſus, iners, ignava ſilentia ſervans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror, victus, non invidus, arma repono.

On m'a renvoyé ici, Monſieur, les vers charmans que vous avez bien voulu m'adreſſer ; je ne puis que les admirer et non les imiter. C'eſt en remerciant celui qui me loue ſi bien, que j'ai l'honneur d'être avec reconnaiſſance, &c.

1746.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR A DRESDE.

À Paris, 24 décembre.

Très-magnifique ambaſſadeur,
Vous avez quelque ſympathie
Pour ces catins dont la manie
Eſt d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui ſur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galans exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maiſon
A tant de belles deſtinée,
Vous, allez chez le roi Saxon
Rendre hommage au dieu d'Hymenée
Vous cet aimable Richelieu,
Qui né pour un autre myſtère
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de ſon frère.
Revenez cher à tous les deux,
Ramenez la paix avec eux,
Ainſi que vous eûtes la gloire
Aux campagnes de Fontenoi,
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monſieur le Duc, vous voulez des ſcieurs de long ſur le devant de votre tableau ! fi donc. Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères dont les attitudes feront auſſi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très-beaux effets d'optique qui vaudront bien des ſcieurs de long. Il faut que tout ſoit ſaint dans un tableau d'autel. 1746.

Que dites-vous d'une infame calotte qu'on a faite contre M. et Mme de *la Popelinière*, pour prix des fêtes qu'ils ont données? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poiſons? Mais le poëte *Roi* aura quelque penſion, s'il ne meurt pas de la lèpre dont ſon ame eſt plus attaquée que ſon corps.

Vous ſavez que l'aventure de Gènes s'eſt terminée à l'amiable par la pendaiſon de quelques citoyens et de quelques ſoldats; que cependant le général *Brown* a fait faire à M. de *Mirepoix* d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de *Belliſle*, lequel eſt obligé de ſe retrancher ſous Toulon.

In tanto le baccio umilmente le mani, e riveriſco nella ſua perſona l'onor di noſtra età.

1747. ## LETTRE LXXXVIII.

A MADAME DE POMPADOUR.

Sincere et tendre Pompadour,
Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui fera bientôt le plus beau nom de France :
Ce tokai dont votre excellence
Dans Etiole me régala,
N'a-t-il pas quelque reffemblance
Avec le roi qui le donna?
Il eft comme lui, fans mélange ;
Il unit, comme lui, la force et la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambaffadeur manchot du roi de Pruffe (qui n'eft pas manchot), derrière fon tombereau d'Allemagne qu'il appelait *carroffe*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'eft pas jufte que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, furtout depuis que le roi de Pruffe a mis de l'eau dans fon vin par fa paix de Breflau.

Du Frefny a dit, dans une chanfon, que les rois ne fe fefaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais enfemble : il fe trompe. *François I* avait foupé avec *Charles-Quint*, et vous favez ce qui s'enfuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'*Augufte* avait fait cent foupers avec *Antoine*. Non, Madame, ce n'eft pas le fouper qui fait l'amitié, &c.

LETTRE LXXXIX. 1747.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril.

Vous que le ciel en sa bonté
Dans un pays libre a fait naître,
Vous qui dans la Saxe arrêté,
Par plus d'un doux lien peut-être,
Avez su vous choisir un maître
Préférable à la liberté ;

Cosi scrivo al mio *Pollione* veneto, al mio carissimo ed illustrissimo amico, e cosi saranno stampate queste bagatelluccie se fate loro mai l'onore di mandarle ai torchi del *Walther*, *si aliquid putas nostras nugas esse*. Veramente nè queste ciancie, nè Pandora, nè il volume à voi endirizzati non vagliano otto scudi; ma carissimo signore, un cosi esorbitante prezzo è una violazione manifesta *juris gentium*. Il nostro intendente delle lettere, e dei posteglioni, il signor di *la Reiniere*, fermier général des postes de France, par le moyen duquel *one walks at sight from a pole to another*, aveva per certo munito di suo sigillo, ed onorato della bella parola *franco* il tedioso e grave piego. E chi non sà quanto rispetto si debba portare al nome di *la Reiniere*, ad un uomo, chi è il piu ricco, ed il piu cortese de tous les fermiers généraux? mà giacchè al dispetto della sua cortesia, e della stretta amicizia, che corre fra le due corti, i signori

1747. della posta di Dresda ci hanno usati come nemici, tocca il librajo *Walther* di pagare gli otto scudi, e gliene terrò conto. Per tutti i santi, non burlate, quando mi dite, che le cose mie vi vengono molto care. Manderò quanto prima il tomo della Henriade pe'l primo corriere.

Farewell great and amiable man. They say you go to Padua. You should take your way Through France. *Emily* should be very glad to see you, and i should be in extasy, &c.

LETTRE XC.

A MADAME DE POMPADOUR.

Avril.

QUAND César, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en fesait son compliment
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amans ainsi que des guerriers,
Unissait le myrte aux lauriers;
Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère.
Et depuis quelque temps j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers sanglans du fier dieu des combats,
Et que des myrtes de Cythère.

Je suis persuadé, Madame, que du temps de ce *César*, il n'y avait point de frondeur jansénisṫe qui osât censurer ce qui doit faire le charme de

tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbécilles fanatiques. C'eſt 1747.
de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéreſſe à votre bonheur plus que vous ne penſez, et peut-être n'y a-t-il perſonne à Paris qui y prenne un intérêt plus ſenſible. Ce n'eſt point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle ; c'eſt comme bon citoyen, et je vous demande la permiſſion de venir vous dire un petit mot à Etiole ou à Brunoy ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

Je ſuis avec reſpect, Madame, de vos yeux, de votre figure et de votre eſprit, le très-, &c.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Verſailles, le 7 auguſte.

MONSIEUR,

La lettre aimable dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir et bien des regrets ; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France ; j'ai pu voir la cour de Dreſde, et je ne l'ai point vue. Je ne ſuis pas né heureux ;

1747. mais vous, Monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez.

Qu'il eſt doux d'être ambaſſadeur
Dans le palais de la candeur !
On dit, et même avec juſtice,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant ſoit peu beſoin d'artifice ;
Mais ils traitaient avec le vice,
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dreſde ce que vous aviez quitté à Verſailles, un roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux ſa cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguſte;
C'eſt un grand point très-conteſté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine ſagacité ;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il eſt difficile de ſavoir au juſte la vérité dans ce monde; et puis, Monſieur, les perſonnes qui la ſavent le mieux, ſont toujours celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princeſſes que la reine de Pologne a données à la France, à Naples et à Munich, pourront-ils jamais

jamais dire laquelle des trois nations eſt la plus heureuſe? 1747.

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais ſi de moi l'on veut ſavoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaiſſance,
Et nourrir le plus doux eſpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monſeigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me ſouviens de *Pſyché*, et je ſonge que *Pſyché* avait deux ſœurs:

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidelle;
Pſyché ſeule épouſa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, Monſieur, un moyen de finir cette diſpute, dans laquelle *Pâris* aurait coupé ſa pomme en trois.

Je ſuis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguſte mère.

Vous voyez, Monſieur, que ſans être politique j'ai l'eſprit conciliant: je compte bien vous faire ma cour avec de tels ſentimens; et de plus vous

1747. pouvez être sûr qu'on est très-disposé à Versailles à mériter cette préférence. Si on travaille aussi efficacement à Breda, nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je serais très-flatté, Monsieur, si mes sentimens respectueux pour M. le comte de *Brüll* lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner, si l'occasion s'en présentait, me mettre aux pieds de leurs Majestés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Versailles ou pour Paris, vous serez obéi avec zèle.

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

2 janvier.

1748. Les rois ne me sont rien, mon bonheur ne se fonde
Que sur cette amitié dont vous sentez le prix.
Mais, hélas, Cideville, il est dans ce bas monde
Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voye guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour, et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu.

Il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra, des comédies, des farces; et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets entre *Montcrif*

et d'*Arboulin*. Mais, mon cher *Cideville*, tout l'éclat dont brille *Montcrif*, ne m'a point féduit. Les talens ne rendent point heureux, furtout quand on eft malade; ils font comme une jolie dame dont les galans s'amufent, et dont le mari eft fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel eft l'homme qui fait fon deftin? Nous fommes, dans cette vie, des marionnettes que *Brioché* mène et conduit fans qu'elles s'en doutent. 1748.

On dit que vous revenez inceffamment. Dieu veuille que je profite de votre féjour à Paris un peu plus que l'année paffée; en vérité, nous fommes faits pour vivre enfemble. Il eft ridicule que nous ne faffions que nous rencontrer.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame du *Châtelet-Newton* vous fait mille complimens.

1748.

LETTRE XCIII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

De Lunéville, février.

J'AI vu ce ſalon magnifique,
Moitié turc et moitié chinois,
Où le goût moderne et l'antique,
Sans ſe nuire, ont uni leurs lois.
Mais le vieillard qui tout conſume
Détruira ces beaux monumens,
Et ceux qu'éleva votre plume
Seront vainqueurs de tous les temps.

J'ai appris, Monſieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette, que j'étais exilé; vous m'avouerez qu'à votre abſence près, l'exil ſerait doux. J'ai voulu ſavoir pourquoi j'étais exilé. Des nouvelliſtes de Paris, fort inſtruits, m'ont aſſuré que la reine était très-fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée : on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole eſt ennuyeux. Je conçois bien que, ſi j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtiment le plus ſévère; mais en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me ſuis ſouvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchans vers à une autre princeſſe très-aimable, qui tient ſa cour à quelques quatre cents lieues

d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la néceffité de cultiver fon efprit, je lui avais dit: 1748.

On croirait que le jeu confole,
Mais l'ennui vient à pas comptés
S'affeoir entre des majeftés,
A la table d'un cavagnole.

Car il faut favoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Verfailles; au refte, Monfieur, fi la reine s'applique cette fatire, je vous fupplie de lui dire qu'elle a très-grande raifon.

Un efprit fin, jufte et folide,
Un cœur où la vertu réfide,
Animé d'un célefte feu,
Modèle du fiècle où nous fommes,
Occupé des grandeurs de Dieu,
Et du foin du bonheur des hommes,
Peut fort bien s'ennuyer au jeu:
Et même fon illuftre père,
Des Polonais tant regretté,
Aux Lorrains ayant l'art de plaire,
Et qui fait ma félicité,
Pourrait dire avec vérité
Que le jeu ne l'amufe guère.

Ainfi, dufféje être coupable de lèfe-Majefté ou de lèfe-cavagnole, je foutiendrai très-hardiment qu'une reine de France peut très-bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaifent point du tout. Il y a quelque bonne ame qui, depuis long-temps, m'a daigné fervir

1748. auprès de la reine par des menfonges officieux; mais vous, Monfieur, qui êtes malin et mal-fefant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis diffimuler; ce font des efprits mal-fefans et méchans comme le vôtre, qu'il faut employer quand on veut faire des tracafferies à la cour : j'oferais même propofer cette noirceur à M. le duc et à madame la ducheffe de *Luynes*.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Loifey, près de Bar, 24 décembre.

Je ne fuis plus qu'un profateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant tout haut mon roi qui n'en fait rien,
Et négligeant, pour ennuyer un prince,
Un fage ami qui s'en aperçoit bien.

Vous cafanier, dans un féjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être.
L'amour encor vous fait fentir fes coups.
Heureux qui peut tromper des infidelles!
C'eft votre lot. Vous courtifez des belles,
Et moi des rois : j'ai bien plus tort que vous.

Il eft vrai, mon cher *Cideville*, que ma main eft devenue bien pareffeufe d'ecrire, mais affurément mon cœur ne l'eft pas de vous aimer. Je fuis devenu courtifan par hafard; mais je n'ai pas ceffé

de travailler à Lunéville. J'y ai presque achevé l'histoire de cette maudite guerre, qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très-glorieuse, puisqu'elle assure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques, je pensais toujours à vous. Je me disais : Approuvera-t-il cet endroit ? y trouvera-t-il des vérités qui puissent être bien reçues? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu ? Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y serai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte rester presque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai Catilina. On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner Sémiramis, que j'ai retouchée avec assez de soin, et dont je me flatte que les décorations seront plus magnifiques sous l'empire du maréchal de *Richelieu* que sous le consulat du duc de *Fleuri*. J'ai un peu de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne sont pas grecs ; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai.

1748.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

1749.

LETTRE XCV.

A M. D'ARGET,

SECRETAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE. (1)

Cirey, le 29 juin.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'académie,
Chacun prend de vos almanachs.
Vous donnez des certificats
Sur le beau temps et sur la pluie;
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit;
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui,
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très-graves personnages,

(1) M. *d'Arget* et plusieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de *Voltaire*, par ordre du roi de Prusse, des certificats en prose et en vers sur la beauté du climat de Berlin.

Qui paſſez pour ſes favoris,
Et pour heureux autant que ſages; 1749.
Vous, dis-je, et Frédéric le grand,
Vous, vos talens et ſon génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout auſſi-bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Emilie.

Cette Emilie inceſſamment
Doit accoucher d'un gros enfant
Et d'un bien plus gros commentaire;
Je veux voir cette double affaire;
Je les entends très-faiblement:
Mais, Meſſieurs, ne voit-on donc faire
Que les choſes que l'on entend?

Vous m'avouerez, mon cher Monſieur, que ſi vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur paſſagère. Mes plus beaux jours ſeront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, ſi je ſuis en vie : c'eſt un tour de force dans l'état où je ſuis; mais que ne fait-on pas pour voir *Frédéric le grand* et les hommes qu'il raſſemble auprès de lui!

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

1749.

LETTRE XCVI.

A M. DESTOUCHES.

A Paris.

Auteur ſolide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être:
Je le ferai, j'en ſuis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive ſi ſouhaité;
Mais je ſentirai plus encore
De plaiſir que de vanité.

Venez donc, mon illuſtre ami, mardi à trois heures; vous trouverez quelques académiciens nos confrères; mais vous n'en trouverez point qui ſoit plus votre partiſan et votre ami que moi. Madame *Denis* diſpute avec moi, je l'avoue, à qui vous eſtime davantage : venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle? Vous nous donneriez les prémices des plaiſirs que le public attend. L'abbé *du Rénel* ne va point aux ſpectacles, et il eſt très-bon juge : ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous : et moi qui vous ai ſacrifié Oreſte de ſi bon cœur; moi qui, depuis ſi long-temps, ſuis votre enthouſiaſte déclaré, ne mérité-je rien ? A mardi, à trois heures, mon cher *Térence*.

LETTRE XCVII.

1750.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 février.

Je vous renvoie, Monfieur, ce que je voudrais rapporter moi-même fur le champ aux pieds de celle qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je fuis bien étonné : il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage (1); il n'y en a pas deux contre les règles févères de notre verfification, et le ftyle eft beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un efprit jufte et droit que de s'exprimer clairement. Les expreffions ne font confufes que quand les idées le font.

Cet ouvrage eft le fruit d'une connaiffance profonde et fine de la langue françaife et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite eft bien rare dans les conditions ordinaires. Il eft unique dans l'état où la perfonne refpectable, dont je tais le nom, eft née. Je lui dreffe en fecret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

(1) Tragédie en vers français que la princeffe de *Saxe*, fœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de *Voltaire* pour l'examiner et lui en dire fon fentiment.

1750.

Quels talens divers elle allie !
Comme elle charme tour à tour,
Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie !

Rome la première cité,
Et Paris au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante,
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente :

Mais s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le sage ;
Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le sage ne reviendrait pas.

LETTRE XCVIII.

A M. D'ARNAUD.

A Paris, 19 mai.

VOUS voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel eſprit triomphant,
Par qui Minerve heureuſement
Ainſi que Mars eſt invoquée;
Et que l'Autriche provoquée,
Admire encore en enrageant;
Quant à notre muſe attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle eſt détraquée,
Cette canaille aſſurément
Du public eſt peu remarquée.
Que le ſeul Frédéric le grand
Tienne votre vue appliquée;
Si l'Envie eſt un peu piquée
Contre votre bonheur préſent,
Laiſſons ſa rage ſuffoquée,
Honteuſe, impuiſſante et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle eſt-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée?
Elle en rit: j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'*Arnaud*, que ce ſoit ou *Mouhi* ou *Fréron* qui faſſe la *Bigarrure*, le *Réſervoir*,

1750. le *Glaneur*, et toutes les sottises que nous ne connaissons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais sont bien bons de lire ces fadaises. Voilà une plaisante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui est à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnasse royal la comédie de madame *Denis*. C'est une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. Un jeune homme, comme vous, peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois;

Mais un vieillard fait pour souffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que *Frédéric le grand* qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires et madame *Denis*; et je viendrais en bonnet de nuit voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé *Nollet* par une espèce de maître-d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route : il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac* a des vapeurs; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. d'*Arget* n'est pas encore consolé; ma tristesse n'irait pas mal

avec ſa douleur. Je me remettrais à la phyſique avec M. de *Maupertuis;* je cultiverais l'italien avec M. *Algarotti;* je m'égayerais avec vous; mais que ferais-je avec le roi? 1750.

Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Préſenter triſtement la lie
Et les reſtes de mon vieux vin!

Un danſeur avec des béquilles
Dans les bals ſe préſente peu;
La Pâris veut de jeunes filles;
Les vieilles ſont au coin du feu.
J'y ſuis; et j'en enrage. — Adieu.

1750.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, ce 24 juillet.

MES divins anges, je vous ſalue du ciel de Berlin. J'ai paſſé par le purgatoire pour y arriver. Une mépriſe m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureuſement ni la ducheſſe de *Clèves* ni le duc de *Nemours* n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers ; j'aurais dû conſacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigeſtions. Je vous fais ma confeſſion, mes anges. Enfin me voici dans ce ſéjour autrefois ſauvage, et qui eſt aujourd'hui auſſi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille ſoldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philoſophie, poëſie, un héros philoſophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et muſes, trompettes et violons, repas de *Platon*, ſociété et liberté ! Qui le croirait? Tout cela pourtant eſt très-vrai, et tout cela ne m'eſt pas plus précieux que nos petits ſoupers. Il faut avoir vu *Salomon* dans ſa gloire; mais il faut vivre auprès de vous avec M. de *Choiſeul* et M. l'abbé de *Chauvelin*. Que cette lettre, je vous en prie, ſoit pour eux, qu'ils ſachent à quel point je les regrette, même quand j'entends *Frédéric le grand*. Je ſuis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le

maréchal

maréchal de *Saxe*. On a voulu mettre l'hiſtorien dans la chambre du héros. 1750.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre ;
Timide, embarraſſé, j'oſe à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût oſé coucher dans le lit d'Alexandre ?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Eſt-ce auprès du bois de Boulogne, eſt-ce à Plombières ? eſt-ce à Paris ? Madame d'*Argental* a-t-elle eu beſoin des eaux ? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de ſavoir. On m'a mandé que l'eſprit et le ſentiment de madame de *Graffigny* avaient réuſſi. Ma troupe a joué chez moi Jules-Céſar. Mais je ne ſais point ce que font mes anges : j'ai attendu pour leur écrire que je fuſſe un peu ſtable, et que je puſſe recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'abſence et de l'amitié.

Adieu, mes anges ; mon *Frédéric le Grand* fait un peu de tort à Aurélie. Il prend mon temps et mon ame. La caverne d'*Euripide* vaut mieux pour faire une tragédie, que les agrémens d'une cour. Les devoirs et les plaiſirs ſont les ennemis mortels d'un ſi grand ouvrage.

Conſervez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre ſociété, et chérir *poëmata tragica et omnes has nugas*, juſqu'au dernier moment de ma vie.

1750.

LETTRE C.

A MADAME DE POMPADOUR,

Qui avait prié M. de Voltaire de présenter ses respects au roi de Prusse.

A Potsdam, le 20 d'auguste.

DANS ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus,
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la victoire
Vos complimens sont parvenus :
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus :
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre grâces à Vénus.

S'il vous remerciait lui-même, Madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

1750.

LETTRE CI.

A S. A. R. MADAME

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

MADAME,

J'AI eu la consolation de voir ici M. *Esourleman*, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre Altesse royale. Il m'a assuré, Madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes regrets et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation : il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre Altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le sait pas, Madame? et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai que des zéphirs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre Altesse royale. Rempli la nuit de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière :

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait

1750.

Et par devant et par derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin
Soudain je reconnus Christine :
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Eglise,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le saint père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne fesais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre Altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance et la gloire de l'Etat. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné
Les cœurs et les esprits de la patrie entière;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Christine aurait toujours régné.
Il est beau de quitter l'autorité suprême;
Il est encor plus beau d'en soutenir le poids.

Je cessai de régner pouvant donner des lois : 1750.
Ulric règne sans diadème.
Je descendis pour m'élever ;
Je recherchais la gloire, et son cœur la mérite.
J'étonnai l'univers qu'elle a su captiver.
On a pu m'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conseil aisé à suivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raison pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de sa patrie. Elle me demanda si je n'irais point faire ma cour à votre Altesse royale dans ce beau palais que M. *Esourleman* vous fait bâtir : *Descartes* vint bien me voir, dit-elle, pourquoi ne feriez-vous pas le voyage?

Ah ! lui dis-je, belle immortelle,
Descartes, ce rêveur dont on fut si jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

On me dira peut-être, Madame, que je rêve toujours en parlant à votre Altesse royale, et que mon second rêve ne vaut pas le premier (1). Il est bien sûr au moins que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteste que je serai toute ma vie avec un attachement inviolable et avec le plus profond respect, &c.

(1) Voyez les Poësies mêlées, volume de Contes, &c.

1751.

LETTRE CII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre.

VOICI une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Il est juste que vous ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de *Malesherbes* eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que dans cet abrégé il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui étant presque toujours très-infidelles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître *Louis XIV* et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai surement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre-humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

1752.

LETTRE CIII.

A M. DE LA CONDAMINE.

Potsdam, 3 avril.

GRAND merci, cher la Condamine,
Du beau présent de l'équateur,
Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique:
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune?
Hélas! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes:
Les services rendus aux hommes,
Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais, mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de *Louis XIV*, mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur, et de la mienne trop d'omissions et trop de péchés de commissions.

1752. Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées, et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie ; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez.

Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé avec *Astolphe* et S[t] *Jean* pour trouver le fruit de mes peines; c'est dans le temple de la philosophie, de la gloire et du repos.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fussé-je dans la lune.

1752.

LETTRE CIV.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potsdam, 29 avril.

Eh ! morbleu, c'est dans le pourpris
Du brillant palais de la Lune,
Non dans le benoît Paradis
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'est ce que dit l'*Arioste*, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre ? Eh bien ! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique *Francheville*, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi aussi; mais, mon cher cosmopolite, ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène ; j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau, ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là, que d'y aller. Mais quoique M. de *Pontis* eût pris Carthagène en-deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au-delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques; mais il y a bien plus de fautes que vous n'avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'est qu'un essai très-informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs

ſont tombés les *Lamartinière*, les *Réboulet* et les *tutti-*
1752. *quanti*, puiſque moi, preſque témoin oculaire, je me ſuis trompé ſi ſouvent. Ce n'eſt pas au moins ſur le maréchal de *la Feuillade.* Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La ſeconde édition vaudra mieux, et ſurtout le catalogue des écrivains qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuſer. Je l'avais dicté pour groſſir le ſecond tome, qui était trop mince; mais je le compoſe à préſent pour le rendre utile.

Puiſque vous avez commencé, mon cher *la Condamine*, à me faire des obſervations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertiſſez-moi de tout, je vous en ſupplie; je ſais fort bien qu'il n'y a point d'eſclaves à la place Vendôme, et je ne ſais comment on y en trouve dans l'édition de mon conſeiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai, *et ignorantias meas ne memineris.* Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas beſoin de pareils ſecours. Je ſouhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire; je ne ſuis pas ſurpris de ce que vous me dites, et je ne ſuis ſurpris de rien. Soyez-le ſi je ne conſerve pas toujours pour vous la plus parfaite eſtime et la plus tendre amitié.

1754.

LETTRE CV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, 9 juillet.

Mon cher et ancien ami, quoique chat échaudé ait la réputation de craindre l'eau froide, cependant j'ai risqué l'eau chaude. Vous savez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières. Vous savez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de *Corneille*, et dans les bras de mon cher *Cideville ;* mais je ne peux ni passer ni finir ma vie selon mes désirs. J'ai au moins auprès de moi à présent une nièce qui me console, en me parlant de vous. Nous ne fesons point de châteaux en Espagne, mais nous en fesons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous, du poëme de l'agriculture. C'était à vous à le faire et à dire :

O fortunatos nimiùm, sua nam bona nôscunt !

Pour moi je dis : *Nos dulcia linquimus arva;* mais ne me dites point de mal des livres de dom *Calmet*.

Ses antiques fatras ne sont point inutiles ;
Il faut des passe-temps de toutes les façons,
Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons,
Quoiqu'on adore les Virgiles.

1754. D'ailleurs il y a cent perſonnes qui liſent l'hiſtoire, pour une qui lit les vers. Le goût de la poëſie eſt le partage du petit nombre des élus. Nous ſommes un petit troupeau, et encore eſt-il diſperſé. Et puis je ne ſais ſi à mon âge il me ſiérait encore de chanter. Il me ſemble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter *deſerti ad Strymonis undam?*

Enfin, je me ſuis vu contraint de ſonger ſérieuſement à cette hiſtoire générale, dont on a imprimé des fragmens ſi indignement défigurés. On m'a forcé à reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné, et qui méritait tous mes ſoins. Ce n'était pas les sèches annales de l'Empire; c'était le tableau des ſiècles, c'était l'hiſtoire de l'eſprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un *Boſſuet.* J'aurai au moins la vérité d'un de *Thou.* Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pour les beaux-arts; et l'hiſtoire eſt la partie des belles-lettres qui a le plus de partiſans dans tous les pays.

Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printemps;
D'Apollon les tréſors brillans
Sont le charme de la jeuneſſe;
Et la froide et triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Adieu, mon cher ami, je vous aime bien plus que la poëſie. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

1755.

LETTRE CVI.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Des bords du lac, 26 février.

QUELLE lubie vous a pris, monſieur le Duc! Je ne parle pas d'être philoſophe à la cour, c'eſt un effort de ſageſſe dont votre eſprit eſt très-capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs; vous êtes très-digne de bien nipper deux maîtreſſes à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du ſein de vos plaiſirs un hermite des bords du lac de Genève, et de vous imaginer que

Dans ma vieilleſſe languiſſante,
La lueur faible et tremblante
D'un feu prêt à ſe conſumer
Pourrait encor ſe ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeuneſſe brillante
Qui peut toujours vous animer.

C'eſt aſſurément par charité pure que vous me faites des propoſitions. Quel beſoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un ſuiſſe, dans la vie charmante que vous menez?

Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courans,

1755.

Et dans celle des courtifans,
Tous bons ferviteurs de leur maître;
Avec grand bruit vous le fuivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le foir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux feftins vous avez
Une troupe lefte et choifie
D'efprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en profe, en poëfie,
Sont de bons gourmets approuvés;
Et par qui tout bas font bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez,
Une fille jeune et jolie,
Par vos foins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez;
Et qui dit, comme vous favez,
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle eft donc votre fantaifie,
Lorfque dans le rapide cours
D'une carrière fi remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapfodie!
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos foupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambrofie;
Ah! toute ma philofophie
Vaut-elle un foir de vos beaux jours?

Tout ce que je peux faire, c'eſt de vous imiter très-humblement et de très-loin; non pas en rois, 1755.
non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite. Je ſaluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres, à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin; je dirai à nos groſſes truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de *Brochet* que portait le grand protecteur de *Voiture*. Comptez, monſieur le Duc, que vous avez rappelé en moi un ſouvenir bien reſpectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les ſentimens que je conſerverai pour vous toute ma vie.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi ſoit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire.

J'enverrai mon billet de confeſſion à M. l'abbé de *Voiſenon*, évêque de Montrouge.

1755.

LETTRE CVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Genève, le 19 feptembre.

Oui, ma mufe eft trop libertine,
Elle a trop changé d'horizon;
Elle a voyagé fans raifon
Du Pérou jufques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'effor de cette vagabonde;
J'ai plus mal fait de l'imiter:
J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus,
Lorfque la rouille les arrête:
Après cent travaux fuperflus,
Il en eft ainfi de ma tête.
Je fuis fixé, je fuis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureufe indépendance,
Dans la tranquille jouiffance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu-près mon fort, mon cher et ancien ami; je ne lui pardonne pas de nous avoir prefque toujours féparés, et je fuis très-affligé fi nous avons l'air d'être heureux fi loin l'un de l'autre, vous fur les bords de la Seine, et moi fur ceux de mon lac.

J'ai

J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illufions de la vie, mais non pas aux confolations folides qu'on ne trouve qu'avec fes anciens amis. Madame *Denis* me fait bien fentir combien cette confolation eft néceffaire. Elle s'eft confacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle, mon jardin ferait pour moi un vilain défert, et l'afpect admirable de ma maifon perdrait toute fa beauté. J'ai été abfolument infenfible à ce fuccès paffager de la tragédie dont vous me parlez (1). Peut-être cette infenfibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'eft guère touché d'un applaudiffement dont le bruit vient à peine jufqu'à nous, et on voit feulement les défauts de fon ouvrage qu'on a fous les yeux. Je fens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis : *Solve fenefcentem.* Je me le dis aujourd'hui, et peut-être demain je ferai affez fou pour recommencer. Qui peut répondre de foi ? Je ne réponds bien pofitivement que de la fincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie.

1736.

(1) *L'orphelin de la Chine.*

1756.

LETTRE CVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, près de Lausane, 19 février.

L'ONCLE et la nièce font mille complimens aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre ; ils envoient à M. l'abbé *du Renel* ce petit sermon qui leur est tombé entre les mains, et qui pourra les amuser ce carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé *du Renel* et M. de *Cideville* seront encore plus persuadés de l'attachement des deux hermites que de leur dévotion.

Brisons ma lyre et ma trompette ;
Laissons les héros et les rois ;
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Qu'elle seule anime ma voix.
Muses, désormais pour écrire,
Je n'ai besoin que de mon cœur ;
Mais vous justifîrez l'auteur,
Si l'indiscret ose en trop dire.

Eh! pourquoi craindre que l'Altesse
S'offense des plus tendres soins ?
Faut-il, parce qu'elle est princesse,
Que qui la voit l'en aime moins ?
Etait-ce un crime volontaire
Que de se rendre à tant d'appas ?
Mon droit d'aimer ne vient-il pas
D'où lui venait celui de plaire ?

Quand on voit l'aimable Henriette — 1756.
L'indifférence difparaît;
Quelque refpect qui nous arrête,
Eft-on maître de fon fecret?
Les égards que le rang impofe
N'étouffent point le fentiment.
Ils font qu'on l'exprime autrement,
Et ne changent rien à la chofe.

LETTRE CIX.

A M. TRONCHIN.

Aux Délices, 18 avril.

Depuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma fouffrance;
Mais je m'immole avec gaîté,
Quand vous affurez la fanté
Aux petits-fils des rois de France.

Votre abfence, mon cher *Efculape*, ne me coûte que la perte d'une fanté faible et inutile au monde. Les Français font accoutumés à facrifier de tout leur cœur quelque chofe de plus à leurs princes.

M. le duc d'*Orléans* et vous, vous ferez tous deux bénis dans la poftérité.

Il eft des préjugés utiles,
Il en eft de bien dangereux;
Il fallait, pour triompher d'eux,
Un père, un héros courageux,

1756.

Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'osai parler, dans mon jeune âge,
De cette inoculation
Dont grâce à vous on fait usage :
On la traita de vision ;
On la reçut avec outrage,
Tout ainsi que l'attraction.
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De passer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, disait-on,
Des vérités de l'Angleterre ?
Peut-il se trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre ?
Français, il fallait consulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre :
Rougit-on de les imiter
Quand on a si bien su les battre ?
Egalement à tous les yeux
Le dieu du jour doit sa carrière ;
La vérité doit sa lumière
A tous les temps, à tous les lieux
Recevons sa clarté chérie,
Et sans songer quelle est la main
Qui la présente au genre-humain,
Que l'univers soit sa patrie.

Une vieille duchesse anglaise aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina, parce qu'on appelait alors ce remède *la poudre des*

jésuites. Beaucoup de dames janfénistes feraient très-fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais, Dieu merci, messieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte. 1756.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là, et revenez ensuite dans le vôtre. Imitez *Hippocrate* qui préféra sa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfans me sont venus voir aujourd'hui; je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à M. de *Labat*, si vous avez le temps de lui parler.

Je vous embrasse tendrement.

1756.

LETTRE CX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet.

MON héros, je vais auffi brûler de la poudre ; mais je tirerai moins de fufées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plutôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connuffe l'avenir, et que vous en difpofaffiez fi bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'eft plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table ;
La molleffe de leurs chanfons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illuftres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De fuivre vos fiers compagnons
Aux affauts de cent baftions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs fublimes écrits,
Et s'il eft vrai, comme il peut l'être,
Qu'il foit parmi vos beaux efprits
Peu de Pindares dans Paris,
Vos fuccès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience

L'attentat inconfidéré
D'un peuple un peu trop enivré — 1756.
De fa maritime puiffance :
Qu'on a fagement préparé
La plus légitime vengeance ;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits eft affuré.
Mais pour moi dans ma décadence,
Faible et fans voix, je me tairai ;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles paffagères.
Je fais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raifon,
Quelques procédés de corfaires :
Ce ne font pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addiffon,
Ce fage Lock, ce grand Newton,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps feront rivaux,
Mais les philofophes font frères.

Vos miniftres par leurs traités
Ont affujetti la fortune :
Vos vaiffeaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune :
Une prudence peu commune
A conduit vos profpérités ;
Mais la politique et les armes
Ne font pas mes félicités.
Croyez qu'il eft encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.

1756.

Je vis en paix, peut-être en fage,
Entre ma vigne et mes figuiers.
Pour embellir mon hermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers,
Je dormirai fous leur ombrage.

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

Grand-maître de la maifon de madame la margrave de Bareith.

IL n'eft chère que de vilain, monfieur le Grand-maître. Vous écrivez rarement; mais auffi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers; les talens ne fe rouillent point auprès de votre adorable princeffe.

Pour moi, dans la retraite où la raifon m'attire,
Je goûte en paix la liberté;
Cette fage divinité
Que tout mortel, ou regrette, ou défire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux au fein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France;
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la fourde inimitié
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,

Mes fertiles vergers et mes rians berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple, 1756.
Mes pénates brillans, fermés aux envieux,
Voilà mes rois, voilà mes Dieux :
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtisans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me soutient, la raison m'illumine ;
Je dis ce que je pense et fais ce que je veux.
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son Altesse royale, qui est presque aussi malade que moi, mais qui est presque aussi aimable que vous : j'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon hermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame *Denis*, la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres complimens : je vous fais les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monseigneur et de son Altesse royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive ; et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. Comptez, Monsieur, sur ma tendre amitié et sur tous les sentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

Le Suisse V...

1756.

LETTRE CXII.

A M. DE CHENEVIERES.

GRAND merci, mon cher confrère, de votre petite paſtorale. (1)

Vous poſſédez la langue de Cythère ;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire.
Ce dieu fripon reſſemble aſſez aux rois :
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire.
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

Il ſe peut pourtant que vous ayez autant de talens pour le ſervice de *Miſis* (2), que vous en avez pour faire de jolis vers : en ce cas je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéreſſante, je vous prie de m'en faire part, quoiqu'en proſe. Je vais faire lire Miſis à madame *Denis* la pareſſeuſe, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

(1) Il avait envoyé ſon ballet de *Miſis et Glaucé* à M. de *Voltaire*.

(2) L'Amour eſt déguiſé ſous le nom de *Miſis* dans ce ballet.

LETTRE CXIII.

1756.

A MESSIEURS DESMAHIS ET DE MARGENCI.

AINSI Bachaumont et Chapelle
Ecrivirent dans le bon temps ;
Et leurs fimples amufemens
Ont rendu leur gloire immortelle ;
Occupés d'un heureux loifir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaifir,
Et font au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle ;
Ils vous ont fervi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand, au buveur *Brouffin* avec lequel ils foupaient ; et vous n'écrivez, Meffieurs, qu'à un vieux philofophe qui cultive la terre. Je finis, comme *Virgile* commença, par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très jolis vers. Souvenez-vous qu'*Horace* fit un voyage vers Naples où il rencontra ce *Virgile* qui était, difait-il, un très-bon homme.

Je fuis bon homme auffi ; mais ce n'eft pas affez pour de beaux efprits de Paris, et il faudrait quelque chofe de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'eft pas fi plaifant que celui d'*Horace* votre devancier.

1756. Je crois que malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse : je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poëte vétéran.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, et à vous dire combien je vous estime tous deux.

LETTRE CXIV.

A MADAME DU BOCAGE,

PENDANT SON VOYAGE D'ITALIE.

NOUVELLE Muse, aimable Grâce,
1757. Allez au capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse ;
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous ;
Et voyant vos beaux yeux et votre poësie,
Tous deux mourraient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, ô Signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto ſpoſo del mare Adriatico, vedrà il padre della chieza, ſarà coronata nel campidoglio dalle mani del' buono *Benedetto.* Ella dovrebbe ritornare per la via di Genevra, e trionfare tragli eretici, quando avrà ricevuto la corona poëtica de i ſanti catolici; mà il ſuo viaggio è tutto per la gloria e nel ſuo gran volo ella traſcurrà noſtri lieti ben che umili tetti. Il zio e la nipote (1) bacciano affettuoſamente la mano che a ſcritto tante belle coſe, e ſi ricommandano alla ſua benignità con ogni oſſequio. 1757.

Good journey *Milton's* daughter, *Camoen's* ſiſter.

Comptez, Madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève; mille tendres reſpects.

LETTRE CXV.

A DOM FAUGERES,

Abbé de Senones, neveu et ſucceſſeur de dom Calmet, qui lui avait demandé des vers pour le portrait de ſon oncle.

20 novembre.

Il ſerait difficile, Monſieur, de faire une inſcription digne de l'oncle et du neveu : au défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle.

Des oracles ſacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail aſſidu perça l'obſcurité :

(1) Madame *Denis.*

1757. Il fit plus ; il les crut avec ſimplicité ,
Et fut, par ſes vertus , digne de les entendre.

Il me ſemble au moins que je rends juſtice à la ſcience, à la foi, à la modeſtie, à la vertu de feu dom *Calmet;* mais je ne pourrai jamais célébrer, ainſi que je le voudrais, ſa mémoire qui me ſera infiniment chère, &c.

LETTRE CXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le premier ſeptembre.

1758. MON cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un aſſez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers dans leſquels vous ne paraiſſez pas trop content de Paris ; et je crois fermement que vous avez raiſon. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de ſociété ? Il me ſemble que la retraite n'eſt bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous ſavez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur,
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans ſon cœur ;
C'eſt un fort beau ſecret qu'on chercha d'âge en âge :
Le ſage fuit des grands le dangereux appui,
Il court à la campagne, il y sèche d'ennui :
J'en ſuis bien fâché pour le ſage.

Ce n'eſt pas des ſages comme vous que je parle : je ſuis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte ſurtout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien qu'on pille preſque par-tout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en ſureté moi et les miens pour le reſte de ma vie. 1758.

Le bon *Horace* dit :

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipſe parabo.

Il aurait dû ajouter *det amicos*, mais vous me direz que c'eſt notre affaire et non celle du ciel. C'eſt l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'eſt la vôtre qui le fait de loin. *Excepto quod non ſimul eſſem cætera lætus.* Je vous ai ſouvent regretté, et votre ſouvenir m'a conſolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir ſur les bords de mon lac, comme madame *du Bocage ;* vous vous contentez de cueillir les fleurs d'*Anacréon* dans vos jardins ; vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du *Taſſe* au capitole, *ſatis beatus unicis Sabinis.*

Adieu, mon cher et ancien ami ; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres complimens.

P. S. Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobſtant clameur de haro ! Eſt-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches,

1758. de filles et d'argent? Le Canada va donc être entièrement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne? Je vous trouve très-heureux, mon cher *Cideville*, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

Beatus ille qui, procul ridiculis,
Fecunda rura bobus exercet suis!

LETTRE CXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 27 décembre.

Il est vrai, Madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on avait aposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais comme les armes de nos seigneurs sont un ours, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains? Pour vous, Madame, quand on vous grave, c'est sur les Grâces, c'est sur Minerve qu'on prend son modèle.

Dans ce charmant assemblage,
L'ignorant, le connaisseur,
L'ami, l'amant, l'amateur,
Reconnaissent du Bocage.

Je

Je ſuis très touché de la mort de *Formont*, car je ne me ſuis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura. 1758.

Je l'aimais, tout pareſſeux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me reſtent, dans une retraite heureuſe. Je rends le pain béni dans mes paroiſſes, je laboure mes champs avec la nouvelle charrue. Je bâtis, *nel guſto italiano;* je plante ſans eſpérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre *Helvétius* auſſi ridicule que celui avec lequel on pourſuivit *le Peuple de Dieu* de ce père *Berruyer*. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou ſix cents oiſifs, parmi vingt millions d'hommes, les liſent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'eſt que vanité.* Quand on a le ſang un peu allumé, et qu'on eſt de loiſir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de cenſurer. On ſe moque de tout cela dans la vieilleſſe, et on vit pour ſoi. J'avoue que les fatras de ce ſiècle ſont bien lourds. Tout nous dit que le ſiècle de *Louis XIV* était un étrange ſiècle. Vous, Madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conſervez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui eſt au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. *du Bocage*.

Mes nièces et moi nous baiſons humblement les feuilles de vos lauriers.

1759.

LETTRE CXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 janvier.

Libre d'ambition, de ſoins et d'eſclavage,
Des ſottiſes du monde éclairé ſpectateur,
Il ſe garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que ſage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur :
C'eſt ſans doute aſſez pour ſa gloire.

Les fleurs que je jette, Madame, ſur le tombeau de notre ami *Formont*, ſont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne ſait plus que planter et ſemer dans la ſaiſon ? J'ai conſervé de la ſenſibilité; c'eſt tout ce qui me reſte, et ce reſte eſt pour vous; mais je n'écris guère que dans les occaſions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune ſur laquelle tournent nos miniſtres du haut en bas, ni des ſottiſes publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la conſolation de l'abſence, et le langage de la vérité, ne ſont plus à préſent que de triſtes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de

l'efprit. On tremble de laiffer échapper un mot qui peut être mal interprété : on ne peut plus penfer par la pofte. 1759.

Je n'écris point au préfident *Hénault*, mais je lui fouhaite, comme à vous, une vie longue et faine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'ofais, je me croirais fage, tant je fuis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choifi ma retraite ; tout autre genre de vie me ferait infupportable. Paris vous eft néceffaire ; il me ferait mortel ; il faut que chacun refte dans fon élément. Je fuis très-fâché que le mien foit incompatible avec le vôtre, et c'eft affurément ma feule affliction.

Vous avez voulu auffi effayer de la campagne ; mais, Madame, elle ne vous convient pas : il vous faut une fociété de gens aimables, comme il fallait à *Rameau* des connaiffeurs en mufique. Le goût de la propriété et du travail eft d'ailleurs abfolument néceffaire dans des terres. J'ai de très-vaftes poffeffions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages ; mais ma deftinée était de finir entre un femoir, des vaches et des génevois.

Ces Génevois ont tous une raifon cultivée. Ils font fi raifonnables qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de *Pompadour*, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, Madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philofophique, et furtout entièrement libre ; elle vous eft abfolument confacrée dans le fond de mon cœur, avec le refpect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

1759.

LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier.

Tout le peuple commentateur
Va fixer ſes regards avides
Sur le grave compilateur
De l'hiſtoire des Néréides ;
Mais ſi notre excellent auteur
Voulait nous donner ſur nos belles
Des mémoires un peu fidelles,
Il plairait plus à ſon lecteur ;
Près d'elles il eſt en faveur,
Et *magna pars* de leur hiſtoire ;
Mais c'eſt un modeſte vainqueur
Qui ne parle point de ſa gloire.

Il *Paſcali* è un traditore comme tutti j libraji ; o niente ricevuto da ſua parte ; mi accorgo bene che un furbo catolico librajo no hà la minima corriſpondenza coi furbi libraji calviniſti ; però i fratelli *Crammer* di Genevra ſono uomini oneſti e di garbo, mà il voſtro *Paſcali* è un briccone, ed io ſono arrabbiato contrà di lui.

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez à voyager, n'oubliez pas de paſſer par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaleon*. *Vive memor noſtrî*, and let a free man viſit a free man, à jamais votre très-humble, &c.

1759.

LETTRE CXX.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 2 février.

Qui les a faits ces vers doux et coulans,
Qui comme vous ont le talent de plaire?
Pour moi j'ai dit, en voyant ces enfans:
A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agrémens de mon séjour champêtre!
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux, et sage aussi peut-être.

Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger sous l'humble toit du sage:
Je la cherchai dans mon doux hermitage;
Elle y passa; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age*, que j'ai reçus de Paris, sont de vous, Madame; ou il y a quelqu'un qui vous ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez-moi si je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la vanité de croire que je ne me méprends pas à votre style; ce n'est point un jugement téméraire d'accuser les gens des actions qu'ils sont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, sinon que vous habitez Paris. Je suis comme le renard sans queue, qui voulait ôter la queue à ses camarades.

1759. Je voudrais que les perſonnes à grands talens me juſtifiaſſent, moi qui ai pris le parti de me retirer parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très-mauvais juges. Il me paraît que les grâces et le bon goût ſont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphyſique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des diſcuſſions énormes ſur les finances, ſur le commerce, ſur la population, qui ne mettront jamais dans l'Etat ni un écu ni un homme de plus. Le génie français eſt perdu; il veut devenir anglais, hollandais et allemand; nous ſommes des ſinges qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de *Chaulieu*, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être ſolide, on n'eſt que lourd et lourdement chimérique.

Eſt-il vrai, Madame, que le parlement fait brûler le livre *de l'Eſprit*? Paſſe encore pour des mandemens d'évêque! Mais de gros in-4° ſcientifiques! Sont-ce-là des procès à juger dans la cour des pairs?

M. de *Cideville* eſt-il à Paris? Je lui ai écrit dans ſa rue de Saint-Pierre; peut-être n'y eſt-il plus. Voyez-vous ſouvent le grand abbé *du Reſnel*? Ces deux meſſieurs me paraiſſent à moitié ſages, ils paſſent ſix mois au moins hors de Paris.

Pardon, Madame, non, ils ne ſont point ſages du tout, ni moi non plus; ils vous quittent ſix mois, et moi pour toujours! Daignez m'écrire, ſi vous voulez que je ne ſois pas à plaindre.

Pardonnez, Madame, à un malingre s'il n'a pas

l'honneur de vous écrire de sa main; son corps est faible, mais son cœur est rempli pour vous des sentimens les plus vifs d'estime et d'attachement : il en dit autant à M. *du Bocage*. 1759.

LETTRE CXXI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Le 6 novembre.

VRAIMENT c'est une justice de DIEU que mes chevaux aient égaré vos très-aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières ; mais ils sont comme moi : ils haïssent le chemin des cours, et surtout n'aiment point à nous priver de votre présence. Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez ; j'ouvre la lettre avec madame *Denis*, et vous jugez bien que ce n'était pas sans précipitation : le petit papier vole dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index ; *jam cinis ater erat.* Hélas ! avons-nous dit, c'est l'image de nos plaisirs ! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à disparaître
De nos simples hameaux par vous seuls embellis ;
Nous savons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du mont Cénis.

1759. Nous connaiſſons le Dieu chargé de vous conduire ;
S'il vous a bien traités, vous l'imitez auſſi.
Vous vous faites un jeu de ſavoir tout ſéduire,
Juſqu'à l'évêque d'Anneci.

C'eſt un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut ſuivre ſa vocation, et il ſentira bien que la vôtre eſt de plaire.

Comme les portes de la ville de *Jean Calvin* ſont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conſcience, vous a donné, pour votre argent, les livres en queſtion pour ſuppléer aux œuvres du chevalier de *Mouhy*. Je doute que les grâces de madame l'ambaſſadrice s'accommodent de l'outrecuidance de *Rabelais;* cependant il y a là de très-bonnes frénéſies.

Si, dans le billet brûlé, il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Mérope-Aménaïde Denis eſt enchantée de vous deux. Nous feſons comme on fera à Turin, nous en parlons ſans ceſſe ; c'eſt une conſolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra ſubjuguer quelque nation, allez-y tous deux ; paſſez-y ſeulement trois jours, et l'affaire eſt faite. Vous avez rendu Genève toute françaiſe.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon reſpect, mon attachement.

La marmotte des Alpes.

LETTRE CXXII.

1759.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre.

VOUS, faits pour vivre heureux et fi dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agrémens
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon féjour champêtre ;
Quoi ! vous daignez dans vos palais
Vous fouvenir de nos ombrages !
Vous donnez un coup d'œil à ces autels fauvages
Que nous dreffions pour vous, où vos yeux fatisfaits
Daignaient accepter nos hommages !
Vous parlez de beaux jours : ah, vous les avez faits !
Vous vantez les plaifirs de nos heureux bocages :
C'eft courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à fa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez effuyé plus de cérémonies que chez *Philémon* et *Baucis;* mais fi jamais vous daignez repaffer par chez nous, vous n'effuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs feront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et à madame *d'Argental*, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de *Choifeul* avec quelque indulgence fur notre compte ; que vous

avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie
1759. tranquille ; car il prétend qu'il eſt très-fâché de n'avoir pas pris ſa route par notre hermitage, en revenant d'Italie. Grâces vous ſoient rendues de tous vos propos obligeans.

M. *d'Argental* crie toujours après la chevalerie (1); et moi qui ſuis devenu temporiſeur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre, que tout ouvrage gagne à reſter ſur le métier, que le temps préſent n'eſt pas trop celui des plaiſirs, et que ceux qui vont aux ſpectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaiſſelle d'argent vendue, ne ſont pas de bonne humeur : en un mot, ce n'eſt pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc* (2) ; il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, plus que de cet abbé d'*Eſpagnac* qui ne finit point, et que j'abandonne à ſon ſens réprouvé de vieux conſeiller-clerc. Au reſte, en outrageant ainſi les conſeillers-clercs, j'excepte toujours monſieur votre frère.

Je me mets aux pieds de vos très-aimables excellences. *Baucis* arrache la plume des mains de *Philémon*, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur préſence, et qu'il ne nous reſte que des regrets.

P. S. de madame *Denis*. Mais que peut dire *Baucis* après *Philémon* ? Elle ſe contente de ſentir tout ce qu'il

(1) La tragédie de Tancrède.

(2) Le roi de P***.

exprime; elle se plaît dans l'idée de vous savoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. *Aménaïde* et *Mérope* vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement. 1759.

LETTRE CXXIII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai.

JE suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher grand écuyer d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé adopter mes chars, crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis toujours convaincu (quoique je ne sois pas du métier) que ce serait la seule manière de les vaincre en pleine campagne. 1760.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs de Prusse sont à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaisseaux marchands. Leur ministère a fait imprimer un ouvrage très-artificieux, très-bien écrit, pour justifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le mémoire est fort beau; et sur

1760. la ſeule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là ſont auſſi méchans ſur mer que les Pruſſiens ſur terre. Nous nous ruinons pour leur réſiſter, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été ſi dévaſtée, ſi ſanglante et ſi riche.

J'avoue avec vous, mon cher aſſyrien, que Dieu a envoyé M. de *Silhouette* à notre ſecours. S'il y a quelque bon remède, il le trouvera; car il n'eſt pas comme la plupart de ſes prédéceſſeurs, gens eſtimables, mais ſans génie, qui traçaient leur ſillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup d'un traducteur de *Pope*, qui a vu long-temps l'Angleterre et la Hollande.

Il n'eſt pas de ces vieux novices
Marchant dans des ſentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'Etat, écus factices;
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injuſtices
Nos ſottiſes et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullis et des Colberts,
Et rembourſe de mauvais vers
Pour le prix de ſes grands ſervices.

Je ne ſais pourquoi vous me mandez que tant de poëtes le perſécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'Etat peut lui avoir; ils ne prendront point d'actions ſur les fermes. En avez-vous pris? Il me

femble que mes nièces en ont quelques-unes. L'opération eft un peu à l'anglaife : Eh tant mieux ! il faut faire du public une compagnie qui prête au public ; c'eft la grande méthode de Londres. 1760.

LETTRE CXXIV.

A M. DE CHENEVIERES,

Qui mandait à l'auteur que Louis XV avait annoncé fa mort à Verfailles.

Aux Délices, 26 mai.

RESSUSCITER eft fans doute un grand cas :
C'eft un plaifir que je viens de connaître ;
Mais le plus grand ce ferait d'apparaître
A fes amis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il eft quelques obftacles.
C'en ferait trop pour les gens d'ici bas
Que deux plaifirs, et furtout deux miracles.

J'ai grande envie de reffufciter entièrement, c'eft-à-dire de voir monfieur et madame de *Chenevières*, et votre ami qui me fait d'auffi jolis complimens ; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter fes champs fans faire une fottife. Je fuis plus capable de faire des fottifes que des miracles.

Bonjour, homme aimable.

1760.

LETTRE CXXV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

SENATEUR DE BOLOGNE.

Aux Délices, 19 juin.

En tout pays on ſe pique
De moleſter les talens;
Goldoni voit maint critique
Combattre ſes partiſans.

On ne ſavait à quel titre
On doit juger ſes écrits;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

Aux critiques, aux rivaux
La nature a dit ſans feinte :
Tout auteur a ſes défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco, o mio Signore, la mia ſentenza. Mi luſingo ch'ella ſara firmata al voſtro tribunale. Aſpetto un *Shaftesbury*, e ſubito lo ſpedirò à voi.

Mille complimenti à M. *Algarotti*.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous jouons à Tournei quelque nouveauté, nous ne manquerons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet*. Je vous aime ſans vous avoir vu, et j'aime le cher *Algarotti* parce que je l'ai vu. Mille reſpects à l'un et à l'autre.

LETTRE CXXVI.

1760.

A MADEMOISELLE FEL,

ACTRICE DE L'OPERA.

Aux Délices, 7 augufte.

TRÈS-AIMABLE *Roffignol*, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle, avaient befoin de votre fouvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent; ceux qui, avec des oreilles ont du fentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et fachez, malgré toute votre modeftie, que vous êtes auffi féduifante quand vous parlez que quand vous chantez. La fociété eft le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous favons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce dont nous avons fenti tout le prix : les habitans des bords de notre lac ne font pas faits pour être auffi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous :

De *Roffignol* pourquoi porter le nom?
Il eft bien vrai qu'ils ont été fes maîtres ;
Mais tous les ans, dans la belle faifon,
L'Amour les guide en nos réduits champêtres.
Elle n'a pas tant de fidélité ;
Elle nous fuit, peut-être nous oublie.
C'eft le phénix à jamais regretté :
On ne le voit qu'une fois dans fa vie.

1760. C'eſt ainſi qu'on vous traite, Mademoiſelle; et quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien : on vous traiterait ſeulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aye de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris. Le rôle d'un homme de lettres y eſt trop ridicule, et celui de philoſophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Eſpagne.

Vraiment vous faites à merveille de me parler de M. de *la Borde*. Je ſais que c'eſt un homme d'un vrai mérite et néceſſaire à l'Etat. *Sono pochiſſimi i ſignori* de cette eſpèce.

Adieu, Mademoiſelle; recevez ſans cérémonie les aſſurances de l'attachement très-véritable de l'oncle et de la nièce. Nos complimens à monſieur votre frère.

LETTRE CXXVII. 1760.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, le 19 septembre.

Nous sommes trois que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empressés ;
L'un vous égale, et l'autre vous imite,
Et le troisième avec moins de mérite
Est plus heureux, car vous l'embellissez.
Je vous dois tout. Je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits;
Mais quoi! les vers ne plaisent désormais
Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, Mademoiselle, c'est M. le duc de *Villars*, quand il daigne nous lire quelque morceau de tragédie. Celle qui vous imita parfaitement hier dans Alzire, c'est madame *Denis;* et le vieil hermite que vous embellissez, vous vous doutez bien qui c'est.

Nous jouâmes hier Alzire devant M. le duc de *Villars;* mais nous devrions partir pour venir voir la divine *Aménaïde*. Si jamais les pays méridionaux de la France ont le bonheur de vous posséder quelque temps, nous tâcherons de nous trouver sur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur haut de six pieds et un pouce (1), qui sera très-propre à ce coup de main. Nous vous supplierons de nous

(1) M. *Pictet.*

1760. informer du chemin que vous prendrez; car, par la première loi de cette ancienne chevalerie que vous faites réussir à Paris (1), il est dit expressément, qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante sans le consentement d'icelle*. Comptez que je suis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins sur l'admiration et le tendre attachement du *Claironien* et *Antifréronien*, *V...*

Madame *Denis* et toute la troupe se mettent aux pieds de leur modèle.

LETTRE CXXVIII.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, 14 avril.

1761.

QUE je suis touché, que j'aspire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour si chér à votre cour,
A vos Etats, à tout l'Empire!

Que j'aurai de plaisir à dire,
En voyant combler votre espoir:
J'ai vu l'enfant que je désire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir!

(1) On jouait alors la tragédie de Tancrède.

Je reſſemble au vieux Siméon,
Chacun de nous a ſon meſſie ; 1761.
J'ai pour vous plus de paſſion
Que pour Joſeph et pour Marie.

Monſeigneur, que votre Alteſſe électorale me pardonne mon petit enthouſiaſme un peu profane ; la joie le rend excuſable. Je ne ſais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naiſſance du duc de Bourgogne, tous les poliſſons ſe mirent à danſer dans la chambre de *Louis XIV.* Je ſerais un grand poliſſon dans Schwetzingen, ſi je pouvais, dans le mois de juillet, être aſſez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère et de l'enfant. Un fils et la paix, voilà ce que mon cœur ſouhaite à vos Alteſſes électorales ; et un fils ſans la paix eſt encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, Monſeigneur ; je les embraſſe de joie. Agréez, vous et madame l'Electrice, ma mauvaiſe proſe, mes mauvais vers, mon profond reſpect, mon ivreſſe de cœur ; et daignez conſerver des bontés à votre petit ſuiſſe, &c.

1761.

LETTRE CXXIX.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, le 9 juin.

EST-CE une fille, eſt-ce un garçon ?
Je n'en ſais rien : la Providence
Ne dit point ſon ſecret d'avance,
Et ne nous rend jamais raiſon.

Grands, petits, riches, gueux, fous, ſages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les reſſorts.

C'eſt bien là que l'homme eſt machine :
Mais le machiniſte eſt là-haut,
Qui fait tout de ſa main divine
Comme il lui plaît, et comme il faut.

Je bénis ſes dons inviſibles :
Car vous ſavez que tout eſt bien.
On ne peut ſe plaindre de rien
Au meilleur des mondes poſſibles.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'Etat et pour ſon père ;
Et s'il a votre caractère,
C'eſt le plus beau préſent des Cieux.

1761.

Si d'une fille il vous régale,
Tant mieux encor ; c'eſt un bonheur :
En grâce, en beautés, en douceur
Je la vois à ſa mère égale.

O couple auguſte, heureux époux,
L'eſprit prophétique m'emporte :
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant ſera digne de vous.

Monſeigneur, il m'importe cependant; et je partirais en poſte pour ſavoir ce qui en eſt, ſi cette Providence qui fait tout pour le mieux ne me traitait pas miſérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard ſuiſſe, et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus ſouffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos Alteſſes électorales ! Ce n'était que dans l'ancienne Egypte qu'on plaçait des ſquelettes dans les feſtins. Monſeigneur, je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois ; mais j'avoue que la douleur eſt un mal. Je ſuis conſolé ſi votre alteſſe électorale eſt heureuſe. Je ſuis plus fait pour les extrêm'onctions que pour les baptêmes.

Puiſſe la paix ſervir d'époque à la naiſſance du prince que j'attends. Puiſſe ſon auguſte père conſerver ſes bontés au malingre, et agréer les tendres et profonds reſpects du petit ſuiſſe, &c.

1761.

LETTRE CXXX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 19 juin.

En voyant la mine de ce pauvre abbé *Du Resnel*, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine, il fit pourtant des vers ;
Il fut prêtre, mais philosophe ;
Philosophe pour lui, se cachant des pervers.
Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère *Thiriot* n'aura pas autre chose de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inscription à moins qu'elle ne soit un peu piquante, et je ne trouve rien de piquant à dire sur l'abbé *Du Resnel*. C'était un homme aimable dans la société ; je le regrette de tout mon cœur, je le suivrai bientôt, et puis c'est tout.

J'ai pris la liberté d'envoyer sous votre enveloppe, une lettre pour M. *Héron*, dans laquelle je lui demande une grâce qui m'est très-nécessaire : c'est de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi, qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi qui est de 1627, me paraît fort sage : c'est ce qui fait qu'elle n'est point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-ménage, j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'est plus amusant dans la vieillesse.

Je me recommande à tous les frères, en corps et en ame.

1761.

LETTRE CXXXI.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, le 31 juillet.

Vous voilà, Monfeigneur, comme le marquis de *la Fare*, qui commença à fentir fon talent pour la poëfie à peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étaient fur le point de baiffer un peu, et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaifirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour, les feconds pour l'abbé de *Chaulieu*. Vos premiers font pour moi, cela n'eft pas jufte; mais je vous en dois plus de reconnaiffance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis; c'eft vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrais-je regretter les rives de la Seine?
La fille de Corneille écoute mes leçons;
Je fuis chanté par un Turenne:
J'ai pour moi deux grandes maifons
Chez Bellone et chez Melpomène.
A l'abri de ces deux beaux noms,
On peut méprifer les Frérons,
Et contempler gaîment leur fottife et leur haine.

C'eft quelque chofe d'être heureux;
Mais c'eft un grand plaifir de le dire à l'Envie,
De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à fes yeux!
Qu'un fouper eft délicieux,

Quand on brave, en mangeant, les griffes des Harpies!
1761. Que des frères Berthier les cris injurieux
Font une plaifante harmonie!
Que c'eft pour un amant un paffe-temps bien doux
D'embraffer la beauté qui fubjugue fon ame,
Et d'affubler encor du fel de l'épigramme
Un rival fâcheux et jaloux!

Cela n'eft pas chrétien, j'en conviens avec vous;
Mais ces gens le font-ils? Ce monde eft une guerre;
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux:
Tout mortel combat fur la terre;
Le Diable avec Michel combattit dans les cieux;
On cabale à la cour, à l'églife, à l'armée;
Au Parnaffe on fe bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent: et je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix, et fe moquer de tout.

Cependant, Monfeigneur, tout en riant on peut faire du bien. Votre Alteffe en veut faire à mademoifelle *Corneille;* vous voulez que je vous taxe pour le nombre des exemplaires: fi je ne confultais que votre cœur, je vous traiterais comme le roi; vous en feriez pour la valeur de deux cents. Mais comme je fais que vous allez par-tout femant votre argent, et que fouvent il ne vous en refte guère, je me réduis à fix, et j'augmenterai le nombre fi j'apprends que vous êtes devenu économe. Je fupplie votre Alteffe d'agréer mon profond refpect, et de me conferver vos bontés.

LETTRE CXXXII.

1761.

A M. DE SENAC DE MEILHAN.

ELEVE du jeune Apollon
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Elève heureux de la raifon
Et d'un Dieu plus charmant qui t'inftruifit à plaire,
J'ai lu tes vers brillans et ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'efprit, embellis par l'Amour;
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à fon tour.
Que fon efprit me plaît! que fa beauté te touche!
Elle a tout mon fuffrage, elle a tous tes défirs,
Elle a chanté pour toi; je vois que fur fa bouche
Tu dois trouver tous les plaifirs.

Je réponds bien mal, Monfieur, aux chofes charmantes que vous m'envoyez; mais à mon âge on a la voix un peu rauque. *Lupi Mœrim videre priores; vox quoque Mœrim deficit.*

Préfentez, je vous prie, mes obéiffances à celui qui a foin de la fanté du roi, au père de ce qu'il y a de plus aimable.

1762.

LETTRE CXXXIII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 28 novembre.

Je vous fais très-bon gré, mon cher confrère, d'avoir fait un *Saurin*, et je vous remercie tendrement de me l'avoir appris dans une si jolie lettre. Je suis de votre avis; c'était un garçon qu'il vous fallait.

J'aime le sexe assurément,
Je l'estime, je sais qu'il brille
Par les grâces, par l'enjouement;
Que souvent d'esprit il pétille,
Qu'en ses défauts il est charmant:
Mais j'aime mieux garçon que fille.

Cela ne veut pas dire que je sois du goût de *Socrate* ou des jésuites, j'entends seulement que je vous souhaitais un garçon.

Nous avons besoin de Saurins
Qui vengent la philosophie
De ces fanatiques gredins
Ergotans en théologie.
En vain depuis peu la raison
Vient d'ouvrir en secret son temple;
L'infame superstition,
Qu'un vulgaire hébété contemple,

Monte toujours fur fes treteaux.
Elle nous vend fon mithridate : 1762.
Chaumeix la fuit, Omer la flatte ;
Et des fripons et des cagots
En violet, en écarlate,
Sont fes Gilles et fes bedeaux.

Votre enfant, mon cher confrère, apprendra de vous à penfer. Je fais mes complimens à la mère de donner à fon fils fes beaux tetons ; c'eft encore là une forte de philofophie qui n'eft pas à la mode.

Vous devriez bien, avant que je meure, paffer quelque temps à Ferney avec la mère et le fils. Les philofophes font trop difperfés, et les ennemis de la raifon trop réunis.

C'eft une bonne acquifition que celle de l'abbé de *Voifenon*, tant qu'il fe portera bien ; mais c'eft un faint dès qu'il eft malade.

J'ai ouï dire en effet beaucoup de bien d'une tragédie d'Eponine. Il faut au moins que la France brille par le théâtre ; c'eft toute la fupériorité qui lui refte. Je crois que vous avez affifté aux affemblées où l'on a lu le Jules-Céfar de *Gilles Shakefpeare*. J'enverrai inceffamment l'Héraclius de *Scaramouche Caldéron* ; cela vous amufera.

Je vous embraffe, mon cher confrère, de tout mon cœur.

1763.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Dans les neiges, 5 janvier.

MA main n'a pas fuivi mon cœur; tout ce que je fouhaite, c'eft que votre excellence daigne être fâchée de ma pareffe. J'ai été malade, j'ai travaillé, j'ai voulu vous écrire de jour en jour, et je ne l'ai point fait. Je fuis très-coupable envers moi, car je me fuis privé d'un très-grand plaifir. Si vous étiez à Paris, j'aurais bien plus d'amitié pour Olympie et pour le Droit du feigneur. Les entrailles paternelles s'émouveraient bien davantage pour mes enfans quand vous en feriez le parrain. Tout ce que je crains, c'eft d'acquérir de l'indifférence avec l'âge : l'indifférence glace les talens. Qui voit les chofes de fang froid n'eft bon que pour votre illuftre métier.

Le miniftère, à ce qu'on dit,
Veut une ame tranquille et fage,
Tandis que mon métier maudit
En veut une ardente et volage.
Vous n'employez que des raifons,
Quand il faut vous ouvrir ou feindre ;
Je ne peins que des paffions :
Il faut les fentir pour les peindre.

Et des paſſions ! il y a long-temps que je n'en ai plus. Vous, Monſieur, qui en avez une ſi belle, et que la plus charmante ambaſſadrice du monde doit inſpirer, c'eſt à vous de faire des vers. 1763.

Malgré mon âge décrépit
J'en ferais bien auſſi pour elle,
Si vous me donniez votre eſprit
Et votre grâce naturelle.

J'aurai quelque choſe à vous envoyer le mois prochain ; mais comment m'y prendrai-je ? Ce mois-ci vous n'aurez rien. Je n'ai que des neiges ; j'en ſuis entouré, et elles paſſent dans ma tête. Peut-être en avez-vous autant à Turin ; et je ne ſais ſi vous direz de la neige du Piémont ce que le cardinal de *Polignac* diſait de la pluie de Marly. Monſieur et madame d'*Argental* ont cru que je plaiſantais en vous ſuppliant de leur envoyer le Droit du ſeigneur. Ils l'avaient en effet, mais ils n'avaient pas une ſi bonne copie que la vôtre. Mes anges d'ailleurs me rendent la vie bien dure ; ils me donnent des commiſſions comme on en donnerait au diable de Papefiguière ; et des corrections pour cette pièce-ci, et des changemens pour cette pièce-là, et des additions, et des retranchemens. Mes anges, je ne ſuis pas de fer ; ayez pitié de moi.

Je demande à votre excellence ſa protection envers mes anges.

Je vous ſouhaite force années heureuſes, et je vous préſente mon très-tendre reſpect.

1763.

LETTRE CXXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 14 janvier.

MON cher philoſophe, vous m'envoyez toujours des pâtés farcis de truffes. Vous êtes un philoſophe feſant bonne chère et voulant qu'on la faſſe : vous jugez avec raiſon que nous avons beſoin, dans notre pays de glaces, du ſouvenir des ſeigneurs de vos beaux climats.

Savez-vous que j'ai reçu une lettre de quatre dames d'Angoulême ? je n'ai pas l'honneur de les connaître, mais je n'en ſuis que plus flatté de leurs bontés ; elles ne ſignent point leurs noms, elles m'ordonnent d'adreſſer ma réponſe à madame la marquiſe de *Théobon*. Que puis-je leur répondre ? c'eſt jouer à colin-maillard.

Quatre beautés font tout mon embarras.
De faire un choix mon ame eſt occupée :
Qu'eût fait Pâris en un ſemblable cas ?
En quatre parts la pomme il eût coupée.

Si vous voulez leur donner cette réponſe ou cette excuſe, c'eſt aſſez pour un vieux malade qui ne reſſemble point du tout à *Pâris*.

On va juger à Paris le procès des *Calas :* cela intéreſſe l'humanité toute entière. On a pendu un

ex-jéfuite pour avoir dit des fottifes : cela n'intéreffe que la pauvre fociété de JESUS. 1763.

Bonfoir, Monfieur ; fans les neiges et votre abfence, mon château, l'œuvre de mes mains, ferait un charmant féjour. Je fuis à vous bien tendrement pour jamais.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 15 feptembre.

VOUS êtes, Monfieur, dans le cas de *Waller* qui propofait une queftion de philofophie à *Saint-Evremond* qui fe mourait. *Saint-Evremond* lui répondit : *Vous me prenez trop à votre avantage.*

C'eft à vous qu'il appartient de parler du héros aimable que vous avez le bonheur de voir. (1)

Témoin de fes vertus, témoin de fon courage,
C'eft à vous de les peindre à la poftérité.
On exprime avec vérité
Ce qu'on voit et ce qu'on partage :
Moi, je ne fuis qu'un pauvre fage,
Vivant dans mes foyers, et mourant dans mon lit.
En vain j'aurais tout votre efprit,
Ma voix ne peut chanter l'audace extravagante
De tous ces grands Condés dont la France fe vante :

(1) M. le prince de *Condé*.

1763. Chacun d'eux à vingt ans capitaine et ſoldat,
Va prodiguer un ſang néceſſaire à l'Etat;
Cherchant tous à mourir aux champs de Veſtphalie,
J'admire, en gémiſſant, cette illuſtre folie :
Et tout ce que je puis, c'eſt de former des vœux
Pour que le ciel, en dépit d'eux,
Par charité pour nous leur conſerve la vie.

Pardonnez à ces mauvais vers qu'un malade a dictés, et faites-en de meilleurs; cela ne vous ſera pas difficile.

LETTRE

LETTRE CXXXVII.

1763.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 septembre.

Je me doutais bien, mes divins anges, que mademoiselle *Clairon* n'était guère faite pour jouer *Mariamne*. Je ne me souviens plus du tout des anciennes imprécations qui finissaient le cinquième acte, et en général, je crois que ces imprécations sont comme les sottises, les plus courtes sont les meilleures. Je vous avoue que je serais bien plus sûr d'Olympie; c'est un spectacle magnifique; on le donne dans les pays étrangers quand on veut une fête brillante; il fait grand plaisir dans les provinces avec des acteurs de la foire; jugez ce que ce serait avec vos bons acteurs de Paris. Mais je sais que dans toutes les affaires il faut prendre le temps favorable, et savoir prendre patience.

Notre petite conspiration m'amuse beaucoup actuellement, et je me flatte qu'elle égaye aussi mes anges. Avouez donc que cela sera fort plaisant. Je vous envoie un petit bout de vers; madame d'*Argental* qui est l'adresse même, coupera le papier avec ses petits ciseaux, et le collera bien proprement à sa place, avec quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous savez, par parenthèse, pourquoi on leur a donné ce drôle de nom.

Je vous demande toujours en grâce de ne me jamais ôter mes *deux voluptueux*. Voulez-vous que

—— je mette mes deux *débauchés*, mes deux *roués*?
1763. Ne voyez-vous pas que *Fulvie* eſt étonnée, avec raiſon, qu'un ivrogne et un jeune homme qui court après les filles, ſoient les maîtres du monde? C'eſt préciſément *voluptueux* qui convient; c'eſt le mot propre, et il eſt beau de haſarder ſur le théâtre des termes heureux qu'on n'y a jamais employés. Au nom de Dieu ne touchez jamais à ce vers; gardez-vous-en bien, vous me tuez.

Mes anges, je vous fais juges de ma diſpute avec *Thiriot*; le ſculpteur *Pigal* a fait une belle ſtatue de *Louis XV* pour la ville de Reims; il m'a mandé qu'il avait ſuivi le petit avis que j'avais donné dans le *Siècle de Louis XIV*, de ne point entourer d'eſclaves la baſe des ſtatues des rois, mais de figurer des citoyens heureux, qui doivent être en effet le plus bel ornement de la royauté.

Il m'a demandé une inſcription en vers français, attendu qu'il s'agit d'un roi de France et non d'un empereur romain. Voici mes vers :

Eſclaves qui tremblez ſous un roi conquérant,
Que votre front touche la terre.
Levez-vous, citoyens, ſous un roi bienfeſant;
Enfans, béniſſez votre père.

Thiriot veut de la proſe; mais de la proſe françaiſe me paraît très-fade pour le ſtyle lapidaire.

M. l'abbé de *Chauvelin* m'a envoyé vingt-quatre eſtampes de ſon petit monument érigé dans ſon abbaye pour la ſanté du roi. L'inſcription latine eſt des plus longues; ce n'était pas ainſi que les Romains en uſaient.

Reſpect et tendreſſe.

LETTRE CXXXVIII.

1763.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney, le 4 décembre.

MON cher et refpectable confrère, celui qui vous grave n'entend pas mal fes intérêts : il eft bien sûr que fon burin deviendra célèbre fous la protection de votre plume. Je vous demande en grâce que fi on met au bas de votre portrait ce petit vers :

Qu'il vive autant que fon ouvrage !

on ajoute : *Par Voltaire et par le public.*

Il eft bien trifte que madame *du Deffant* ne puiffe voir votre eftampe.

La lumière eft pour elle à jamais éclipfée ;
Mais vous vous entendez tous deux.
L'imagination, le feu de la penfée
Valent peut-être mieux
Que deux yeux.
Je me défais des miens, et j'en fuis plus tranquille ;
J'en ai moins de diftractions.
Lorfque le cœur calmé renonce aux paffions,
Deux yeux font un meuble inutile.

Cela n'eft pas tout-à-fait vrai, mais il faut tâcher de fe le perfuader. Mon efpèce d'aveuglement eft

1763. tout-à-fait drôle : une ophtalmie abominable m'ôte entièrement la vue quand il y a de la neige sur la terre, et je recommence quelquefois de voir honnêtement quand le temps se met au beau. Je vous prie, Monsieur, vous qui avez de bons yeux (et cela doit s'entendre de plus d'une manière), de lire ce petit mémoire historique ; vous y trouverez des choses curieuses.

J'ai envoyé à madame *du Deffant* un conte à dormir debout, qui est d'un goût un peu différent. Les aveugles s'amusent comme ils peuvent.

Tout le *Corneille* est imprimé ; il y en a douze tomes. La Bérénice de *Racine* est à côté de celle de *Corneille*, avec des remarques ; l'Héraclius espagnol est au-devant de l'Héraclius français ; la conspiration de *Brutus* et de *Cassius* contre *César*, de ce fou de *Shakespeare*, est après le Cinna de *Corneille*, et traduite vers pour vers, et mot pour mot : cela est à faire mourir de rire.

Adieu, Monsieur ; conservez vos bontés au vieux de la montagne.

LETTRE CXXXIX.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Si Pigmalion la forma,
Si le ciel anima fon être,
L'Amour fit plus, il l'enflamma :
Sans lui que fervirait de naître ?

Si mes anges trouvent ces verficulets fupportables, à la bonne heure, finon au rebut. J'aurai du moins eu le mérite de leur avoir obéi fur le champ, et c'eft un mérite que j'aurai toujours.

Mes anges me donnent de très-bonnes raifons d'avoir mis *le Kain* de la confpiration ; ils ont très-bien fait ; je les applaudis, je leur ai toujours dit : Votre volonté foit faite ; mais je joins l'approbation à la réfignation.

Je répète à mes anges que la nation a enfin trouvé fon vrai génie, fa vraie gloire, qui eft l'opéra-comique. On me mande pourtant qu'il y a de très-belles chofes dans Idomenée, car je fuis encore affez bon français pour aimer le tripot de *Melpomène*.

Je joins ici la lifte des tripotiers que mes anges me demandent ; j'y joins auffi un petit extrait pour la gazette littéraire, dont j'envoie le double à M. *Arnaud ;* je l'ai cru digne de votre curiofité. Tout Ferney (au curé près) remercie mes anges

1764. et M. le duc de *Praslin*. Bien est-il vrai que M. le duc de *Praslin* m'a fait tenir hier un petit paquet de je ne sais où, et qui contient les sermons dont j'envoie l'extrait; mais pour le gros paquet délivré à M. le comte de *Guerchy* par *Paul Vaillant*, shérif de Londres, je n'en ai point de nouvelle; et tout ce que je peux faire, c'est de joindre ici un petit mémoire de ce que contenait ce tardif paquet qui était préparé depuis six mois, et qui viendra probablement en qualité d'almanach de l'année passée.

Mes yeux sont encore en très-mauvais état; mais dès que j'aurai des yeux et des livres nouveaux, je fournirai à M. l'abbé *Arnaud* tous les mémoires dont je pourrai m'aviser.

N. B. Pour peu qu'il y ait encore de bonne foi chez les hommes, mes anges doivent avoir reçu un double des *Trois manières*. M. *Janel* lui-même doit leur avoir envoyé deux Olympies; plus, des remontrances sur Olympie accompagnées d'une lettre. Il y avait aussi une lettre avec les *Trois manières*, dans un paquet adressé à M. de *Courteille*. Si rien de tout cela n'est arrivé, à quel saint désormais avoir recours? Je présente à mes anges la plus respectueuse tendresse.

LETTRE CXL.

1764.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 janvier.

OUI, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O ſage du Deffant; eſt-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte.
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde:
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour:
Plutus, la Fortune et l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre; et c'eſt un avantage
Que la nature laiſſe à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois;
Nous vivons, nous penſons; et notre ame nous reſte.
Epicure et les ſiens prétendaient autrefois
Que ce ſixième ſens était un don céleſte
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il ferait encor mieux
Que nous euſſions gardé nos yeux,
Duſſions-nous porter des lunettes.

1764. Vous voyez, Madame, que je suis un confrère assez occupé des affaires de notre petite république de Quinze-Vingts. Vous m'assurez que les gens ne sont plus si aimables qu'autrefois; cependant les perdrix et les gélinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui qu'elles en avaient dans votre jeunesse; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en est pas ainsi des hommes; le fond en est toujours le même, mais les talens ne sont pas de tous les temps; et le talent d'être aimable, qui a toujours été assez rare, dégénère comme un autre. Ce n'est pas vous qui avez changé, c'est la cour et la ville, à ce que j'entends dire aux connaisseurs. Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas assez les *Moyens de plaire* de *Moncrif*. On n'est occupé que des énormes sottises qu'on fait de tous côtés:

Le raisonner tristement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la société soit agréable avec tout ce fatras pédantesque?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots est cité dans les notes de cet ouvrage théologique (1). Il n'y a pas moyen de vous l'envoyer, comme vous dites, sous le couvert de la reine; on n'aurait pas même osé l'adresser à la reine *Berthe*. Mais sachez que dans le temps présent il est impossible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris, quand ce serait le nouveau Testament. Le ministre même dont vous me parlez,

(1) Sur saint *Denis*, qui portait sa tête dans ses mains, et la baisait tendrement. Voyez les notes de la Pucelle, chant I.

ne veut pas que j'envoye rien, ni ſous ſon enveloppe, ni à lui-même. On eſt effarouché, et je ne ſais pourquoi. 1764.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur, dites à M. le préſident *Hénault* qu'il vous en faſſe trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante ſous; il n'y a point de livre de théologie moins cher.

Je ſuis fâché que votre ami ſoit ſi couru; vous en jouiſſez moins de ſa ſociété; et c'eſt une grande perte pour tous deux. J'achève doucement ma vie dans la retraite et dans la famille que je me ſuis faite.

Adieu, Madame; courage; *feſons de néceſſité vertu:* ſavez-vous que c'eſt un proverbe tiré de *Cicéron*?

1764.

LETTRE CXLI.

A MADAME ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 29 juin.

Je vous dois, Madame, de nouveaux remercîmens et de nouveaux éloges. Votre joli roman m'a fait vîte quitter des fatras d'hiſtoire qui m'occupaient.

L'hiſtoire dit ce qu'on a fait;
Un bon roman, ce qu'il faut faire.
Vous nous avez peint trait pour trait
Les vertus avec l'art de plaire :
Et l'on peut dire en cette affaire
Que le peintre a fait ſon portrait.

Je ne ſuis pas moins touché du mémoire pour *Potin* (1), ou plutôt pour deux millions d'hommes. M. de *Beaumont* et vous, Madame, êtes sûrs de l'eſtime publique. Souffrez que ma lettre ſoit pour vous deux, que je vous félicite d'appartenir l'un à l'autre, et que je joigne ma ſenſible reconnaiſſance, Madame, au reſpect que j'ai pour vous.

(1) Mémoire en faveur de l'état des proteſtans français.

LETTRE CXLII.

1764.

A M**.

DANS le fond de mon hermitage,
Loin de l'illufion des cours,
Réduit, hélas! à vivre en fage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge;
La retraite eft mon feul recours.
Je ne ferai plus de voyage.

Que la gloire avec les amours,
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de fa patrie
Qui lui promet de fi beaux jours;
Trop éloigné de fa perfonne,
Je me borne à former des vœux;
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà, mon cher philofophe, les prédictions du *Noftradamus* de Ferney, que vous pouvez montrer à M. le comte de *Mnizek*, à qui je préfente mes refpects. J'ai déjà lu, avec grand plaifir, quelque chofe de votre Logique; je me flatte que bientôt il en paraîtra, dans la gazette littéraire, un extrait dont vous ne ferez pas mécontent.

Confervez toujours un peu d'amitié pour ce vieux malade qui eft obligé de dicter vers et profe.

1765.

LETTRE CXLIII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

En réponse à une épître en vers qu'il avait adressée à M. de Voltaire sur la réhabilitation de l'infortunée famille des Calas.

15 mars.

Vous savez penser comme écrire;
Les grâces avec la raison
Vous ont confié leur empire;
L'infame superstition
Sous vos traits délicats expire.
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de sa lyre,
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecrasent le serpent Python.
Il est dieu quand par son courage
Ce monstre affreux est terrassé;
Il l'est quand son brillant visage
Rallume le jour éclipsé;
Mais entre les genoux d'Issé
Je le crois dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monsieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remercîmens. Il

s'intéreſſe vivement à vous ; il connaît tout ce que vous valez. 1765.

Les erreurs et les paſſions,
De vos beaux ans ſont l'apanage ;
Sous cet amas d'illuſions
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la philoſophie, je vous en avertis : vous ſerez détrompé de tout ; vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux et ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi ;
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable ;
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, et nous en bâtiſſons une autre ; vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

1765.

LETTRE CXLIV.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, le 17 mars.

MON cher ami, je reconnais votre cœur à la ſenſibilité que les *Calas* vous inſpirent. Quand j'ai appris le ſuccès, j'ai verſé long-temps de ces larmes d'attendriſſement et de joie que mademoiſelle *Clairon* fait répandre. Je la trouve bienheureuſe cette divine *Clairon*. Non-ſeulement elle eſt adorée du public, mais encore *Fréron* ſe déchaîne, à ce qu'on dit, contre elle. Elle obtient toutes les ſortes de gloire. L'épigramme qu'on a daigné faire contre ce malheureux, eſt auſſi juſte que bonne ; elle court le royaume. On diſait, ces jours paſſés, devant une demoiſelle de Lyon, que l'ignorance n'eſt pas un péché ; elle répondit par ce petit huitain :

On nous écrit que maître Aliboron
Etant requis de faire pénitence :
Eſt-ce un péché, dit-il, que l'ignorance?
Un ſien confrère auſſitôt lui dit : Non ;
On peut très-bien, malgré l'an littéraire,
Sauver ſon ame en ſe feſant huer ;
En conſcience il eſt permis de braire ;
Mais c'eſt péché de mordre et de ruer.

Je trouve maître *Aliboron* bien honoré qu'on daigne parler de lui ; il ne devait pas s'y attendre. On m'a

mandé de Paris qu'il allait être ſecrétaire des commandemens de la reine. J'avoue pourtant que je ne le crois pas, quoique la fortune ſoit aſſez faite pour les gens de ſon eſpèce. 1765.

Adieu, mon cher ami; je vieillis terriblement, je m'affaiblis; mais l'âge et les maladies n'ont aucun pouvoir ſur les ſentimens du cœur. Vivez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 29 mars.

VOUS en avez uſé avec moi, Monſieur, comme une jeune coquette qui ſe pare de tous ſes charmes pour ſéduire un pauvre vieillard à qui elle donne des déſirs inutiles. Vous m'avez cajolé, vous m'avez envoyé de jolis vers; mais je répondrai à votre muſe agaçante :

Vos jeunes attraits, vos œillades
Ne me rendront pas mon printemps.
Quand on a parcouru dix-huit olympiades,
L'eſprit et ſon étui ſont minés par les ans.
On ne fait plus de vers galans,
Ou ſi l'on en veut faire, ils ſont ou durs ou fades.
Des neuf ſavantes ſœurs j'ai force rebuffades,
Du cheval ailé des ruades,
Et des ſourires mépriſans

Des belles dames à paſſades.
1765. Condé même, Condé, qui par tant d'eſtocades
Egala, jeune encor, les héros du vieux temps,
Et qui dans l'art de vaincre a peu de camarades,
Exciterait en vain mes efforts languiſſans.
Irai-je répéter, dans de froides tirades,
Ce qu'on a dit cent fois des illuſtres parens
Dont la gloire avec lui feſait des accolades
Aux campagnes des Allemands ?
Qu'il ſoit chanté par vous, par tous vos jeunes gens,
Et non pas par de vieux malades !

LETTRE CXLVI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet.

VRAIMENT, notre grand aumônier, c'eſt bien à un vieux ſuiſſe de faire des épithalames !

Vous êtes prêtre de Cythère :
Conſacrez, béniſſez, chantez
Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maiſon de la Vallière.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne ſongez qu'à votre affaire.
Vous paſſez les nuits et les jours
Avec votre groſſe bergère ;
Et les légitimes amours
Ne ſont pas votre miniſtère.

Madame

Madame *Denis* l'helvétique fe fouvient toujours de vous avec grand plaifir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égayent ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoique vous en difiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé; mais fi vous étiez jamais capable de venir confulter M. *Tronchin*, quand vous ferez bien épuifé, ce ne ferait pas à lui, ce ferait à vous que je devrais ma fanté; car gaieté vaut mieux que médecine. Il eft doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir. 1765.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat général les infamies de *la Beaumelle*. Ce parlement a tant grêlé fur le perfil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une cenfure de ces meffieurs fait feulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de befoin de gens éclairés qui faffent voir les groffières impoftures dont le livre de *la Beaumelle* eft plein; mais il eft bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très-aimable et très-indigne prêtre. Ayez toujours affez de vertu pour aimer de pauvres fuiffes qui vous aiment de tout leur cœur. (1)

(1) Cette lettre eft de 1755; c'eft par erreur qu'elle fe trouve placée ici à l'année 1765.

1765.

LETTRE CXLVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 auguste;

(*car je n'aime pas mieux août que cu de sac; cela est trop velche.*)

Les inflammations de poitrine, Monsieur, nuisent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent; mais en même temps je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il est digne de vous aimer. Vous avez-là un bon second auprès de M. le prince de *Condé*.

Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très-bien vos gens;
C'est un précieux avantage,

Et bien rare dans les beaux ans :
Votre efprit vous a rendu fage. 1765.
Si je le fuis, c'eft par mon âge ;
Et je me fuis trompé long-temps.

Mademoifelle *Clairon* eft chez moi : il y avait dix-fept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle eft aujourd'hui : elle a créé fon art. Elle eft unique ; il eft jufte qu'elle foit perfécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma paffion pour ma retraite ; celle de vous y revoir eft à fon comble.

Permettez que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

LETTRE CXLVIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'Ifabelle et Gertrude tiré du conte intitulé, L'éducation d'une fille.

A Ferney, le 28 octobre.

J'AVAIS un arbufte inutile
Qui languiffait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon fauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin groffier et plat ;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

1765.

LETTRE CXLVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 auguste ;

(*car je n'aime pas mieux août que cu de sac ; cela est trop velche.*)

LES inflammations de poitrine, Monsieur, nuisent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé ; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent ; mais en même temps je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il est digne de vous aimer. Vous avez-là un bon second auprès de M. le prince de *Condé*.

Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très-bien vos gens ;
C'est un précieux avantage,

Et bien rare dans les beaux ans :
Votre efprit vous a rendu fage. 1765.
Si je le fuis, c'eft par mon âge ;
Et je me fuis trompé long-temps.

Mademoifelle *Clairon* eft chez moi : il y avait dix-fept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle eft aujourd'hui : elle a créé fon art. Elle eft unique ; il eft jufte qu'elle foit perfécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma paffion pour ma retraite ; celle de vous y revoir eft à fon comble.

Permettez que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

LETTRE CXLVIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'Ifabelle et Gertrude tiré du conte intitulé, L'éducation d'une fille.

A Ferney, le 28 octobre.

J'AVAIS un arbufte inutile
Qui languiffait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon fauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin groffier et plat ;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

1765.

Ma bague était fort peu de chofe,
On la taille en beau diamant :
Honneur à l'enchanteur charmant (1)
Qui fit cette métamorphofe.

Vous fentez bien, Monfieur l'évêque de Montrouge, à qui font adreffés ces mauvais vers. Je

(1) *Réponfe de M. l'abbé de Voifenon.*

Vos jolis vers à mon adreffe
Immortaliferont Favart ;
C'eft Apollon qui le careffe
Quand vous lui jetez un regard.
Ce Dieu l'a placé dans la claffe
De ceux qui parent fes jardins :
Sa délicateffe ramaffe
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choifi pour fon maître ;
Vos richeffes lui font honneur.
Il vous fait refpirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'aurait pas manqué de vous offrir fa comédie de Gertrude, mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent ; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez pas que, malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces de fon efprit, on a l'injuftice de lui ôter fes ouvrages et de me les attribuer. Je fuis bien sûr que vous ne tombez pas dans cette erreur : quand il fe fert de vos étoffes pour faire fes habits de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller.

Il vous enverra inceffamment *la Fée Urgelle* ; il m'a paru qu'elle avait réuffi à Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'eft pas une raifon pour qu'elle ait du fuccès ici : la cour eft le châtelet du Parnaffe, et le public caffe fouvent fes arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'ouvrage ; voilà fa caution la plus sûre.

Adieu, mon plus ancien ami ; je ne cefferai de l'être que lorfque le parlement rappellera les jéfuites, et je ne vous oublierai que lorfque j'aurai oublié à lire.

vous prie de présenter mes complimens à M. *Favart*, qui est un des deux conservateurs des grâces et de la gaieté françaises. Comme il y a environ dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire : *O mon ami, écrivez-moi;* mais je vous dis : *Ah, mon ami, vous m'avez oublié net.* 1765.

LETTRE CXLIX.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Sur un portrait de l'auteur qu'il avait fait graver.

A Ferney, le 11 décembre.

J'OUVRE une caisse, Monsieur, j'y vois, quoi? moi-même en personne, dessiné d'une belle main. Je me souviens très-bien que

Ce Danzel beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre séjour
Dessiné le maigre contour
D'un vieux visage à faire rire :
En vérité, c'était l'Amour
S'amusant à peindre un satyre
Avec les crayons de la Tour.

Il est vrai que dans l'estampe on me fait terriblement montrer les dents. Cela ferait soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez passé tant de temps sans m'écrire.

1765. *Bérénice* difait à *Titus :*

Voyez-moi plus fouvent et ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi fouvent et ne me gravez point.

Mais je fuis fi flatté de votre galanterie que je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, et je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires et des procès ; qui terre n'a pas, fouvent a guerre, à plus forte raifon qui terre a.

Dî tibi formam,
Dî tibi divitias dederunt artemque fruendi.

Ajoutez-y furtout la fanté, et ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'abfence ne m'empêchera jamais de m'intéreffer à votre bien-être et à vos plaifirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez, fi vous en êtes dehors, vous vous fouviendrez, Monfieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, et je ne vous démentirai jamais.

LETTRE CL.

1767.

AU ROI DE DANEMARCK CHRISTIAN VII.

Le 4 février.

SIRE,

La lettre dont votre Majesté m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse et de joie. Votre Majesté donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde. Elle se fait de nouveaux sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfesante. C'est désormais dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser et à sentir ; si ma caducité et mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, j'irais me jeter aux pieds de votre Majesté.

Du temps que j'avais de l'imagination, Sire, je n'aurais fait que trop de vers pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à votre Majesté autant de bonheur qu'elle aura de véritable gloire.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats

Des cœurs infortunés que l'injuftice opprime ? (*)
1767. C'eft qu'on n'en peut trouver au fein de tes Etats.

Tes vertus ont franchi par ce bienfait augufte
Les bornes des pays gouvernés par tes mains ;
Et par-tout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on foit heureux, et tu veux qu'on foit jufte.

Hélas ! affez de rois que l'hiftoire a faits grands,
Chez leurs triftes voifins ont porté les alarmes ;
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes :
Ceux qui font des heureux, font les vrais conquérans.

LETTRE CLI.

A M. DAMILAVILLE.

4 mars.

MON cher ami, le mémoire de *Sirven* réuffira. Les traits du premier mémoire, confervés dans le fecond, feront un très-grand effet. L'éloquence perce à travers le ftyle du barreau.

Je vous adrefferai les *Sirven* auffitôt que vous voudrez. Vous ferez leur protecteur à Paris. Je me réferve à vous écrire plus amplement fur leur compte quand je les ferai partir. Il faudra un paffe-port de M. le duc de *Choifeul :* nous fommes bien sûrs de n'être pas refufés.

La querelle que l'on fait à mon cher *Marmontel* n'eft qu'une farce en comparaifon de la tragédie des

(*) Les *Sirven.*

Sirven et des *Calas*. Cette farce sera sifflée. Voici un petit madrigal d'un jeune homme de Mâcon, sur la bêtise de la sacrée faculté. 1767.

Vénérables sorboniqueurs,
De l'enfer savans chroniqueurs,
Vous prétendez que Marc-Aurèle
Doit cuire à jamais dans ce lieu :
Pour récompenser votre zèle,
Puisse incessamment le bon Dieu
Vous donner la vie éternelle.

Vous voyez que les provinces se forment.

Je n'ai pas le temps de vous parler beaucoup des Scythes. Je vous dirai seulement qu'un serment de punir de mort les gens, convient fort dans les premiers actes de Tancrède et de Brutus, mais qu'il serait un peu déplacé dans un mariage, et qu'il serait assez ridicule qu'une femme prévît qu'on tuera son mari, lorsqu'il n'est menacé par personne. Vous sentez qu'une telle finesse serait trop grossière.

Tout dépendra du rôle d'Obéide. Il faudra que *le Kain* se donne la peine d'adoucir et d'attendrir la voix de mademoiselle *Duranci*, qu'on dit un peu dure et un peu sèche. Si vous avez lu la préface que je voulais aussi faire lire à M. *Diderot*, vous aurez vu que mon intention n'était point de faire jouer cette pièce. Mais puisque mes amis veulent qu'on la représente, j'y consens. Cela pourra donner quatre ou cinq représentations avant Pâques. Les comédiens en ont besoin ; après quoi je ne m'en mêlerai plus. Je suis bien aise que la police ait passé ces deux vers :

1767. Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,
S'il est persécuté, doit souffrir et se taire.

Et encore celui-ci :

Pouvais-tu rechercher cette basse grandeur.

La police a jugé sagement que ces choses-là n'arrivaient qu'en Perse.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mes petites affaires. Je ne me suis point encore ressenti des arrangemens économiques de M. le duc de *Virtemberg*. J'écris à Cadix au sujet de la banqueroute des *Gilli*, mais j'espère très-peu de chose. Les *Gilli* n'ont fait que de mauvaises affaires.

Vous m'avez mandé, par votre dernière lettre, que mademoiselle de *Lespinasse* désirait des sottises complètes, il n'y a qu'à en prendre un recueil chez *Merlin*, le faire relier, et le lui envoyer.

Je voudrais vous envoyer du *Lembertad* (1), mais comment faire ?

Je vous embrasse plus fort que jamais. *Ecr. l'inf.*

(1) D'*Alembert*. Le livre intitulé : *La destruction des jésuites*.

LETTRE CLII. 1761.

A M. DE BELLOI.

A Ferney, le 21 mai.

J'AI eu la hardieſſe, Monſieur, de me faire acteur dans ma ſoixante-quatorzième année. Des jeunes gens et des jeunes femmes ont corrompu ma vieilleſſe. Je n'ai pas ſoutenu la fatigue auſſi-bien qu'eux ; et j'en ai été malade. C'eſt ce qui a retardé un peu les tendres et ſincères remercîmens que vous doit un cœur pénétré de votre mérite et de la beauté de votre ame.

Nous voilà, ce me ſemble, parvenus à imiter les Grecs, chez qui les auteurs jouaient eux-mêmes leurs pièces. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* récitent des vers auſſi-bien qu'ils en font, et madame de *la Harpe* a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans mademoiſelle *Clairon*.

Enfin, par un concours ſingulier, la perfection de la déclamation s'eſt trouvée dans nos déſerts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la littérature, c'eſt l'exemple que vous donnez ; c'eſt l'amitié que vous me témoignez du ſein de vos triomphes ; ce ſont vos beaux vers qui viennent au ſecours de ma muſe languiſſante.

Les neuf Muſes ſont ſœurs, et les beaux arts ſont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé parfois cette fraternité ;
La famille en ſouffrit, et des mains étrangères

De ces débats ont profité.
1767. C'eſt dans ſon union qu'eſt ſon grand avantage ;
Alors elle en impoſe aux pédans, aux bigots ;
Elle devient l'effroi des ſots,
La lumière du ſiècle et le ſoutien du ſage.
Elle ne flatte point les riches et les grands,
Ceux qui dédaignaient ſon encens
Se font honneur de ſon ſuffrage,
Et les rois ſont ſes courtiſans.

J'ai grande opinion *du chevalier Bayard*. C'eſt un beau ſujet. Je ne ſuis que le poëte de l'Amérique et de la Chine, et vous êtes celui des Français. Recevez, Monſieur, les témoignages les plus vrais de ma ſenſible reconnaiſſance.

LETTRE CLIII.

1767.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Qui lui avait dédié un éloge de Charles V, roi de France.

A Ferney, 4 octobre.

VOTRE ſage héros, ſi peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

Votre amitié, Monſieur, pour M. de *la Harpe*, vous a empêché de compoſer pour l'académie; mais vous avez travaillé pour le public, pour votre gloire et pour votre plaiſir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, et celle de m'avoir fait paſſer une heure délicieuſe en vous liſant. Puiſſiez-vous être auſſi heureux que vous êtes éloquent! Puiſſiez-vous mépriſer et fuir ce même public pour lequel vous avez écrit!

M. de *la Harpe* reviendra bientôt vous voir; il a été un an chez moi : s'il avait autant de fortune que de talens et d'eſprit, il ſerait plus riche que feu *Montmartel*. Il lui ſera plus aiſé d'avoir des prix de l'académie que des penſions du roi. Lui et ſa femme jouent la comédie parfaitement : M. de *Chabanon* auſſi. Notre petit théâtre a mieux valu

1765.

LETTRE CXLVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 auguste;

(*car je n'aime pas mieux août que cu de sac; cela est trop velche.*)

Les inflammations de poitrine, Monsieur, nuisent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent; mais en même temps je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il est digne de vous aimer. Vous avez-là un bon second auprès de M. le prince de *Condé*.

Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très-bien vos gens ;
C'est un précieux avantage ,

Et bien rare dans les beaux ans :
Votre esprit vous a rendu sage. 1765.
Si je le suis, c'est par mon âge ;
Et je me suis trompé long-temps.

Mademoiselle *Clairon* est chez moi : il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle a créé son art. Elle est unique ; il est juste qu'elle soit persécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma passion pour ma retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

Permettez que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

LETTRE CXLVIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'Isabelle et Gertrude tiré du conte intitulé, L'éducation d'une fille.

A Ferney, le 28 octobre.

J'AVAIS un arbuste inutile
Qui languissait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier et plat ;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

1765.

LETTRE CXLVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 auguste;

(car je n'aime pas mieux août que cu de sac ; cela est trop velche.)

Les inflammations de poitrine, Monsieur, nuisent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent; mais en même temps je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il est digne de vous aimer. Vous avez-là un bon second auprès de M. le prince de *Condé*.

Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très-bien vos gens;
C'est un précieux avantage,

Et bien rare dans les beaux ans :
Votre esprit vous a rendu sage. 1765.
Si je le suis, c'est par mon âge ;
Et je me suis trompé long-temps.

Mademoiselle *Clairon* est chez moi : il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle a créé son art. Elle est unique ; il est juste qu'elle soit persécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma passion pour ma retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

Permettez que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

LETTRE CXLVIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'Isabelle et Gertrude tiré du conte intitulé, L'éducation d'une fille.

A Ferney, le 28 octobre.

J'AVAIS un arbuste inutile
Qui languissait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier et plat ;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

1768. que trop bien la traduction françaiſe. Voici les vers qu'il fit ſur le champ :

Un pédant dont je tais le nom,
En inliſible caractère
Imprime un auteur qu'on révère,
Tandis que ſa traduction
Aux yeux, du moins, a de quoi plaire.
Le public eſt d'opinion
Qu'il eût dû faire
Tout le contraire.

Cela m'a paru naïf. Cet hypocrite inſolent de *la Bletterie* eſt berné en province comme à Paris.

Que le bon Dieu béniſſe ainſi tous les apoſtats qui ſont trop orgueilleux, car cela n'eſt pas bien d'être fier.

LETTRE CLVIII.

1768.

A M. MARIN.

A Ferney, le 19 Auguste.

J'AI été un peu à la mort, mon cher Monsieur; un petit tour de broche de plus, on aurait dit, *il est mort, mais cela n'est rien;* sans cela je vous aurais bien remercié sur le champ de la petite réponse de M. *Linguet* au modeste *la Bletterie*. M. *Linguet* me paraît un français plein d'esprit, et *la Bletterie* un velche assez impertinent. Il prétend que j'ai oublié de me faire enterrer; c'est ce que je n'oublie point du tout, car je me suis fait bâtir un petit tombeau fort propre de bonne pierre de roche, qui d'ailleurs est d'une simplicité convenable; mais comme il faut toujours être poli, je dis au sieur de *la Bletterie :*

Je ne prétends point oublier
Que mes œuvres et moi nous avons peu de vie;
Mais je suis très-poli; je dis à la Blétrie :
Ah, Monsieur, passez le premier!

On dit que la mortalité est fort grande sur les ouvrages nouveaux; mais, Dieu merci, nous avons un bon Mercure. Ce monsieur *Lacombe* est un homme qui a beaucoup d'esprit; son prédécesseur était un bœuf qui, dit-on, labourait fort mal sa terre. Je vous souhaite prospérité, santé, argent et plaisir. Je vous aime une fois plus depuis que je sais que vous avez été visiter les saints lieux.

1768. J'ai vu un petit livret, où il me paraît prouvé que notre saint-père le pape n'a nul droit de suzeraineté sur le royaume de Naples.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

LETTRE CLIX.

A M. BOURET,

FERMIER GENERAL.

A Ferney, le 31 auguste.

MONSIEUR,

M. *Marmontel*, votre ami et le mien, vous a dit sans doute, ou vous dira combien notre langue répugne au style lapidaire, à cause de ses verbes auxiliaires et de ses articles. Il vous dira qu'une épigraphe en vers est encore plus difficile, et que de cent il n'y en a pas une de passable, excepté celles qui sont en style burlesque, tant le génie de notre nation est tourné à la plaisanterie.

Il est triste d'emprunter deux vers d'un ancien auteur latin pour *Louis XV*. Répéter ce que les autres ont dit, c'est ne savoir que dire; de plus, le roi viendra chez vous; il verra votre statue, et n'entendra pas l'inscription. Si quelque savant duc et pair lui dit que cela signifie qu'on souhaite qu'il vive long-temps, on avouera que la pensée n'est ni neuve ni fine.

Il y a bien pis si j'ai la hardiesse de vous faire une inscription en vers pour la statue du roi. Il faut rencontrer votre goût, il faut rencontrer celui de vos amis ; et vous savez que la première idée qui vient à tout convive, soit à table, soit en digérant, c'est de trouver déteſtable tout ce qu'on nous présente, à moins que ce ne soit d'excellent vin de Tokai. Les choses se passaient ainsi de mon temps, et je doute que les Français se soient corrigés. 1768.

Je ne vous enverrai donc point de vers pour le roi. Le temps des vers est passé chez la nation, et surtout chez moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que si j'étais encore officier de la chambre du roi, si j'avais posé sa statue de marbre sur un beau piédestal, s'il venait voir sa statue, il verrait au bas ces quatre petits vers-ci, qui ne valent rien, mais qui exprimeraient que c'est un de ses domestiques qui a érigé cette statue, qu'on aime beaucoup celui qu'elle représente, et qu'on craint de choquer son indifférente modestie.

Qu'il est doux de servir ce maître,
Et qu'il est juste de l'aimer!
Mais gardons-nous de le nommer;
Lui seul pourrait s'y méconnaître.

Je sais bien que les beaux esprits ne trouveraient pas ces vers assez pompeux; et en effet je ne les ferais pas graver dans une place publique, mais je les trouverais très-convenables dans ma maison. Ils le seraient pour moi, ils le seraient pour l'objet de mon quatrain. Cela me suffirait; et les critiques auraient beau dire, mon quatrain subsisterait.

1768. Mais ce que je ferais dans mon petit salon de vingt-quatre pieds, vous ne le ferez pas dans votre salon de cent pieds :

Mes vers trop familiers seront vus de travers,
Et pour les grands salons, il faut de plus grands vers.

Quoi qu'il en soit, *og' uno faccia secondo il suo cervello.* Je vous réponds que si jamais le roi passe par ma chaumière, et s'il y trouve sa statue, il n'y lira pas d'autres vers au bas. J'aurais pu lui donner, comme un autre, de l'héroïque, et *du plus grand roi du monde*, et *de la terre et de l'onde* par le nez ; mais Dieu m'en préserve et lui aussi.

Mais si j'étais à votre place, voici comme je m'y prendrais : je collerais du papier sur mon piédestal, et j'y mettrais le jour de l'arrivée du roi :

Juste, simple, modeste, au-dessus des grandeurs,
Au-dessus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaissance ?
Est-ce Bouret ? Non, c'est la France.

Le roi aurait le plaisir de la surprise. Enfin, si j'étais *Louis XV*, je serais plus content de ce quatrain que de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtisans qui ne sont jamais contens de rien.

Le résultat de tout ceci, Monsieur, c'est que vous n'aurez point de vers de moi pour votre statue, mais je vous aime de tout mon cœur, et cela vaut mieux que des vers. Je vous supplie de dire à M. de *la Borde* combien je lui suis attaché, et combien mon cœur est

plein de ses bontés. Si j'avais son portrait, il aurait une statue dans mon petit salon. 1768.

Avec tous les talens le destin l'a fait naître ;
Il fait tous les plaisirs de la société ,
Il est né pour la liberté
Mais il aime bien mieux son maître.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLX.

A M. DUPUITS.

23 décembre.

En vous remerciant, mon cher capitaine, de m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame que madame *du Deffant* appelle sa petite mère (1). Je dirais volontiers à madame *du Deffant* :

Il se peut bien qu'elle soit votre mère ;
Elle eut un fils assez connu de tous :
Méchant enfant, aveugle comme vous,
Dont vous aviez (soit dit sans vous déplaire)
Et la malice et les attraits si doux,
Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire.

Quoi qu'il en soit, je sais que la petite mère et la petite fille sont la meilleure compagnie de l'Europe.

(1) Madame la duchesse de *Choiseul*.

1768. Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV;* elle ne sait donc pas que c'était son bien. J'avais d'abord imaginé que M. le duc de *Choiseul* pourrait avoir la bonté d'en faire présenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire. Mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire; et il y avait même quatre petits versiculets qui ne valent pas grand'chose. Cela sera perdu dans l'énorme quantité de paperasses qu'on reçoit à chaque poste. La perte n'est pas grande.

Il est vrai que je lui ai envoyé *le Marseillois* de *Saint-Didier*, et que je n'ai pas osé risquer *les trois empereurs en sorbonne*, de l'abbé *Caille*, à cause des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*A b c*. C'est un ouvrage anglais, traduit et imprimé en 1762. Rien n'est plus hardi, et peut-être plus dangereux dans votre pays. C'est un cadran qui n'est fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penser comme un étranger; cela n'est pas juste.

On m'a su mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à *Catherine* (1). Je crois qu'on a eu très-grand tort. *Catherine* avait fourni *cinq mille livres* pour le Corneille de madame votre femme. *Catherine* m'accablait de bontés, m'écrivait des lettres charmantes; il faut un peu de reconnaissance; les muses n'ont rien à démêler avec la politique. Tout cela m'effarouche. Cependant, si on le veut, si on l'ordonne, s'il n'y a nul risque, je chercherai un *A b c*, et j'en

(1) L'impératrice de Russie.

ferai tenir un à la personne du monde qui fait le meilleur ufage des vingt-quatre lettres de l'alphabet quand elle parle et quand elle écrit. 1768.

Pour *la Bletterie*, il eft très-certain qu'il a voulu me défigner en deux endroits, et qu'il a défigné cruellement *Marmontel* dans le temps qu'il était perfécuté par l'archevêque et par la forbonne. Il a attaqué *Linguet*, il a infulté de même le préfident *Hénault*, (page 235, tome II). *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'eft le fublime de plufieurs prétendus hiftoriens modernes. Cela leur tient lieu de génie et de talens hiftoriques.*

Peut-on appliquer un foufflet plus fort fur la joue du préfident? Et puis, comment trouvez-vous les *talens hiftoriques?* Ne reconnaiffez-vous pas à tous ces traits un janfénifte de l'univerfité, gonflé d'orgueil, pétri d'âcreté, et qui frappe à droite et à gauche.

Je ne favais point du tout qu'il eût furpris la protection de madame la ducheffe de *Choifeul*. Quelqu'un a dit de moi que je n'avais jamais attaqué perfonne, mais que je n'avais pardonné à perfonne. Cependant je pardonne à *la Bletterie*, puifqu'il eft protégé par l'efprit et par les grâces; j'ai même propofé un accord. *La Bletterie* veut qu'on m'enterre parce que j'ai foixante-quinze ans; rien ne paraît plus plaufible au premier afpect : je demande qu'il me permette feulement de vivre encore deux ans. C'eft beaucoup, dira-t-il; mais je voudrais bien favoir quel âge il a, et pourquoi il veut que je paffe le premier.

Mon cher capitaine, vous qui êtes jeune, riez des barbons qui font des façons à la porte du néant. Je vous embraffe vous et votre petite femme.

1768.

LETTRE CLXI.

A MADAME DE POMMEREUL,

Qui avait adressé à l'auteur la recette de l'élixir de longue vie, avec une lettre mêlée de prose et de vers.

A Ferney, le 29 décembre.

MADAME,

Si je n'avais pas été très-malade sur la fin de cette courte vie, je vous aurais sans doute remercié sur le champ de la longue vie que vous voulez bien me procurer. Il faut que vous descendiez d'*Apollon* en droite ligne, vous et madame d'*Antremont*.

Vous ne démentez pas votre illustre origine;
Il est le Dieu des vers et de la médecine,
Il prolonge nos jours, il en fait l'agrément.
Ce Dieu vous a donné l'un et l'autre talent:
Ils sont rares tous deux. J'apprends dans mes retraites
Qu'on a dans Paris maintenant
Moins de bons médecins que de mauvais poëtes.

Grand merci, Madame, de votre recette de longue vie. Je me doute que vous en avez pour rendre la vie très-agréable, mais j'ai peur que vous ne soyez très-avare de cette recette-là. Le cardinal de *Fleuri*

prenait tous les matins d'un baume qui reſſemblait fort à votre élixir ; il avait beaucoup uſé, dans ſon temps, de cette autre recette que vous ne donnez pas. Je crois que c'eſt ce qui l'a fait vivre quatre-vingt-dix ans aſſez joyeuſement. Ce bonheur n'appartient qu'à des gens d'égliſe : DIEU ne bénit pas ainſi les pauvres profanes. 1768.

Quoi qu'il en ſoit, daignez agréer le reſpect et la reconnaiſſance avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 3 avril.

CHACUN a ſon diable, Madame, dans cet enfer de la vie. Le mien m'a affublé de onze accès de fièvre, et me voilà ; mais ce n'eſt pas pour long-temps. En vérité, c'eſt dommage que la nature, m'ayant fait, ce me ſemble, pour vivre avec vous, me faſſe mourir ſi loin de vous. Quand je dis que nos eſpèces d'ames étaient modelées l'une pour l'autre, n'allez pas croire que ma vanité radote. Le fait eſt clair. Vous me dites, par votre dernière lettre, *que les choſes qui ne peuvent nous être connues, ne nous ſont pas néceſſaires*. Grand mot, Madame, grande vérité, et qui plus eſt, vérité très-conſolante. Où il n'y a rien, le roi y perd ſes droits, et la nature auſſi. Faites-vous lire, s'il vous plaît, l'article *Néceſſaire* 1769.

1769. dans un certain livre alphabétique, vous y verrez votre pensée.

C'eſt un *dialogue entre Selim & Oſmin*, deux braves muſulmans ; et *Oſmin* conclut que la nature n'ayant pas favoriſé le genre-humain, en tout temps et en tout lieu, du divin alcoran, l'alcoran n'eſt pas néceſſaire à l'homme.

Au reſte, je ſens très-bien que le ſiècle de *Louis XIV* eſt ſi prodigieuſement ſupérieur au ſiècle préſent, que les athées de ce temps-ci ne valent pas ceux du temps paſſé. Il n'y en a aucun qui approche de *Spinoſa*.

Ce *Spinoſa* admettait, avec toute l'antiquité, une intelligence univerſelle; et il faut bien qu'il y en ait une, puiſque nous avons de l'intelligence. Nos athées modernes ſubſtituent à cela je ne ſais quelle nature incompréhenſible, et je ne ſais quels calculs impoſſibles. C'eſt un galimatias qui fait pitié. J'aime mieux lire un conte de *la Fontaine* (quoique par parenthèſe ſes contes ſoient autant au-deſſous de l'*Arioſte* que l'écolier eſt au-deſſous du maître). Cependant ces philoſophes ont tous quelque choſe d'excellent. Leur horreur pour le fanatiſme, et leur amour de la tolérance m'attache à eux. Ces deux points doivent leur concilier l'amitié de tous les honnêtes gens.

Je paſſe des athées à *Sémiramis*. Que voulez-vous, s'il vous plaît, que je faſſe ? Je ne ſaurais, en vérité, prendre le parti de *Mouſtapha* contre elle. Son fils l'aime, ſon peuple l'aime, ſa cour l'idolâtre, elle m'envoie le portrait de ſon beau viſage, entouré de vingt gros diamans, avec la plus belle peliſſe

du Nord, et un code de lois auſſi admirable que notre juriſprudence françaiſe eſt impertinente. On parle français à Moſcou et en Ukraine. Ce n'eſt ni le parlement de Paris, ni la ſorbonne, qui a établi des chaires de profeſſeurs en notre langue dans ces pays autrefois ſi barbares. Peut-être y ai-je un peu contribué. Permettez-moi d'avoir quelque condeſcendance pour un empire de deux mille lieues d'étendue, où je ſuis aimé, tandis que je ne ſuis pas exceſſivement bien traité dans la petite partie occidentale de l'Europe, où le haſard m'a fait naître. 1769.

Je vous avoue que j'aimerais mieux avoir l'honneur de ſouper avec vous, que de reſter au milieu des neiges dans la belle et épouvantable chaîne des Alpes, ou de courir de roi en impératrice. Soyez très-sûre, Madame, que vos lettres ont fait de mon envie extrême de vous revoir, une paſſion. Comptez que mon ame court après la vôtre.

Je ſerais peut-être un peu décontenancé devant madame la ducheſſe de *Choiſeul*. Quand le vieux chevalier *Deſtouches-Canon*, père putatif de d'*Alembert*, voyait une jolie femme, bien aimable, il lui diſait: *Paſſez, paſſez vîte, Madame, vous n'êtes pas de ma ſorte*. Je ſuis devenu un peu groſſier dans ma retraite champêtre.

Que m'importe que la nature
En deſſinant ſes traits chéris,
Pour modèle ait pris la figure
De la Vénus de Médicis?
Je ſuis berger, mais non Pâris.

1769.

Un vieux berger n'eſt pas un homme.
Je pourrais lui donner la pomme
Sans que mon cœur en fût épris,
Et ſans que la maligne engeance
Des déeſſes de ſon pays
Reprochât à mes ſens ſurpris
D'être ſéduits par l'apparence.
Je ſais que ſon eſprit orné
A toute la délicateſſe
Que l'on vanta dans Sévigné,
Avec beaucoup plus de juſteſſe;
Qu'elle aime fort la vérité,
Mais ne la dit qu'avec fineſſe.
Ma groſſière ruſticité
Et mon impudence ſuiſſeſſe
Auraient grand'peine à ſe prêter
A tant de grâce et de ſoupleſſe.
Il faut que, pour bien s'ajuſter,
Les gens ſoient d'une même eſpèce.

Vous dont l'eſprit et les bons mots,
L'imagination féconde,
La repartie et l'apropos
Font toujours le charme du monde:
Vous, ma brillante du Deffant,
Converſez dans votre retraite,
Vivez avec la *grand'maman*;
C'eſt pour vous que les Dieux l'ont faite.
Si j'allais très-imprudemment
Troubler vos ſéances ſecrètes,
Que diriez-vous d'un chat-huant
Introduit entre deux fauvettes?

Cependant, je veux ſavoir qui ſoupe entre madame de *Choiſeul* et vous; qui en eſt digne, qui ſoutient encore l'honneur du ſiècle? Que voulez-vous que je vous diſe? Hélas! toutes nos petites conſolations ne ſont encore que des emplâtres ſur la bleſſure de la vie. Mais dans votre malheur, vous avez du moins le meilleur des remèdes; et puiſque vous exiſtez, qu'y a-t-il de mieux que de conſumer quelques momens de cette exiſtence douloureuſe et paſſagère avec des amis qui ſont au-deſſus du commun des hommes? Vous m'avez donné une grande ſatisfaction en m'apprenant que le préſident a repris ſon ame. 1769.

Hélas! qu'a-t-il pu reſſaiſir
De cette ame qui ſut vous plaire?
Quelque faible reſſouvenir,
Et quelque image bien légère
Qui ne revient que pour s'enfuir!
A-t-il du moins quelque déſir,
Même encor ſans le ſatisfaire?
A-t-il quelque ombre de plaiſir?
Voilà notre importante affaire.
Qu'on a peu de temps pour jouir!
Et la jouiſſance eſt un ſonge.
Du néant tout ſemble ſortir,
Dans le néant tout ſe replonge.
Plus d'un bel eſprit nous l'a dit.
Un autre Hénault et Déshoulière,
Chapelle et Chaulieu l'ont écrit.
L'antiquité, leur devancière,
Mille fois nous en avertit.

1769.

La sorbonne dit le contraire :
A ces messieurs rien n'est voilé ;
Et quand la sorbonne a parlé,
Les beaux esprits doivent se taire.

Dites, je vous en conjure, au délabré président combien je m'intéresse à son ame aimable. La mienne prend la liberté d'embrasser la vôtre. Adieu, Madame, vivons comme nous pourrons.

LETTRE CLXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DE FLORIAN,

Nièce de l'auteur.

A Ferney, 8 avril.

VOICI le temps où les Picards vont jouir d'une douce tranquillité dans leurs terres. Je souhaite un bon voyage à la dame et au seigneur d'Hornoy, beaucoup de santé, de plaisirs et de comédies.

Vous savez que celle de l'élection du vicaire de Saint-Pierre est presque finie à Rome. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai presque autant de part que le Saint-Esprit à l'élection de *Stopani* (1). Le colonel du régiment des Deux-Ponts et madame sa femme avaient absolument voulu me voir. Madame *Cramer* les amena chez moi, il y a environ deux mois ; elle força les barrières de ma solitude. Après dîner,

(1) Ce fut *Ganganelli* qui fut élu, et personne n'y songeait.

pour

pour nous amuser, nous jouâmes le pape aux trois dés; je tirai pour *Stopani*, et j'eus rafle. 1769.

Comme je jouais avec des hérétiques, il était bien juste que je gagnasse.

Quand, d'un saint zèle possédés,
On nous vit jouer aux trois dés,
De Simon le bel héritage,
On rafla pour Cavalchini,
Pour Corsini, pour Négroni:
Stopani m'échut en partage,
Et mon dé se trouva béni.
Stopani du monde est le maître,
Mais il n'en jouira pas long-temps;
Il a soixante et quatorze ans;
C'est mourir pape et non pas l'être.
J'aime les clefs du paradis;
Mais c'est peu de chose à notre âge.
Un vieux pape est à mon avis
Fort au-dessous d'un jeune page.

Dans la vieillesse on tolère la vie, et dans la jeunesse on en abuse. Ainsi tout est vanité, à commencer par le pape, et à finir par moi.

J'ai eu douze accès de fièvre, je n'ai vu de médecin qu'une seule fois; j'ai envoyé chercher le saint viatique, et je suis guéri. Je fais des papes et des miracles.

J'enverrai à Hornoy tout ce qui pourra amuser mes chers Picards. Madame *Denis* doit avoir recommandé une petite affaire à M. d'*Hornoy* que j'embrasse tendrement ainsi que son oncle le turc.

1769.

LETTRE CLXIV.

A M. DE RUHLIERES.

26 avril.

Je vous remercie, Monfieur, du plus grand plaifir que j'aie eu depuis long-temps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer font tels que ceux que l'on fefait il y a cent ans, lorfque les *Boileau*, les *Molière*, les *la Fontaine* étaient au monde. J'ai ofé, dans ma dernière maladie, écrire une lettre à *Nicolas Defpréaux ;* vous avez bien mieux fait, vous écrivez comme lui.

Le jeune bachelier qui répond à tout venant fur l'effence de DIEU ; *les prêtres irlandais qui viennent vivre à Paris d'argumens et de meffes ; le plus grand des torts eft d'avoir trop raifon ; la juftice qui fe cache dans le ciel tandis que la vérité s'enfonce dans fon puits*, &c. &c. font des traits qui auraient embelli les meilleures épîtres de *Nicolas.*

Le portrait du fieur *Daube* (1) eft parfait. Vous demandez à votre lecteur :

S'il connaît par hafard le contradicteur Daube,
Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube;
Et que l'on daubera tant que vos vers heureux
Sans contradiction plairont à nos neveux.

Oui vraiment, je l'ai fort connu, et reconnu fous votre pinceau de *Téniers.*

(1) Ancien intendant de Soiffons, grand contradicteur. Voyez l'article *Difpute*, Dictionnaire philofophique.

Si vous vouliez, Monsieur, vous donner la peine, à vos heures de loisir, de relimer quelques endroits de ce très-joli discours en vers, ce serait un des chefs-d'œuvre de notre langue. 1769.

LETTRE CLXV.

A M. DE MOULTOU, *à Genève.*

Le 22 juillet.

MON cher philosophe, notre zurichois (1) ira loin. Il marche à pas de géant dans la carrière de la raison et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit de l'arbre de la science, dont les sots ne veulent pas qu'on se nourrisse, et il n'en mourra pas. Un temps viendra où sa brochure sera le catéchisme des honnêtes gens. On dira à tout théologien :

Théologal insupportable,
Quels dogmes nous annonces-tu?
Moins de dogme et plus de vertu,
Voilà le culte véritable.

Je vous embrasse toujours en *Zaleucus*, en *Confucius*, en *Platon*, en *Marc-Aurèle*, et non en *Augustin*, en *Jérôme*, en *Athanase*.

(1) M. de *Meister*, auteur du livre intitulé, *De l'origine des principes religieux*.

1769.

LETTRE CLXVI.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 18 feptembre.

MADAME,

Vous n'êtes plus madame *Gargantua*; et je ne m'appelle plus *Guillemet ;* je n'ai reçu votre joli et vrai foulier qu'après avoir pris la liberté de vous envoyer ma foie, j'ignore fi vous avez daigné agréer ce ridicule hommage, mais je fais bien que mes jours ne feront pas filés d'or et de foie fi vous perfiftez à foupçonner que des chofes que j'abhorre foient de moi. Vous avez entendu quelquefois parler des tracafferies de cour, des petites calomnies qu'on y débite, des beaux tours qu'on y joue; foyez bien sûre que la république des lettres eft précifément dans ce goût. *Arlequin* difait : *tutto l'mondo e fatto com' la noftra famiglia*, et *Arlequin* avait raifon. Je ne vous fatiguerai pas des noirceurs qu'on m'a faites ; mais fouvenez-vous de cet écrit dans lequel on infulta, l'année paffée, le préfident *Hénault*, et une perfonne très-refpectable que je ne nomme point, la même dont vous me parlez dans votre dernière lettre, la même à laquelle vous êtes fi attachée, la même qui.... Le ftyle de cet ouvrage était brillant

et hardi ; on me fit l'honneur de me l'imputer, et bien des gens me l'attribuent encore ; un homme 1769. de condition l'avait lu dans la féance publique d'une académie comme s'il en était l'auteur, il en reçut les complimens, et s'en vanta à moi dans fa lettre, et pour comble il a été avéré qu'il n'avait d'autre part à l'ouvrage que celle de l'avoir acheté, et qu'il était très-incapable de l'écrire.

Le tour qu'on me fait aujourd'hui eft plus méchant ; mais comment croira-t-on que j'aye dit que le roi dônna des penfions à tous les confeillers qui jugèrent *Damiens*, tandis qu'il eft de notoriété publique qu'on n'en donna qu'aux deux rapporteurs? Comment aurais-je pris M. de *Befigny* pour le préfident de *Naffigny*? Comment aurais-je dit qu'*on fit un procès à Damiens* et qu'*on perpétra fon fupplice*? tout cela eft abfurde, et auffi impertinent que mal écrit. Un abbé *Desfontaines* fit autrefois une édition de la Henriade dans laquelle il inféra des vers contre l'académie pour m'empêcher d'en être. J'ai une édition de la Pucelle dans laquelle il y a des vers contre le roi et contre madame de *Pompadour*, et ce qu'il y a de pis, c'eft que ces vers ne font pas abfolument mauvais. Meffieurs les tracaffiers de cour ont-ils jamais rien fait de plus noir ? Voilà, Madame, ce qui m'a fait quitter la France; ai-je tort ? Je fuis très-honteux de vous entretenir de ces misères, il ne faut vous aborder que les mains pleines de fleurs.

J'ai vu un petit médecin dont vous avez fait la fortune et la réputation ; je n'avais pas ofé vous le recommander, je lui avais feulement confeillé d'implorer vos bontés, parce que fa requête était jufte :

1769. vous avez fait pour lui plus qu'il n'efpérait et plus qu'il ne demandait. Voilà comme vous êtes, Madame; la bienfefance eft votre paffion dominante; vous aurez des autels jufque dans le pays barbare que j'habite. *Dupuits* vous doit tout: et moi que ne vous dois-je point? vous m'avez fait connaître tout votre efprit et toute la bonté de votre caractère; vous m'avez réconcilié avec mon fiècle dont j'avais fort mauvaife opinion.

Je reviens, Madame, à votre foulier: on dit que quelque *Praxitèle* s'eft mêlé des proportions de votre figure;

> Je n'en crois rien, et je demande
> Aux connaiffeurs que vous voyez:
> Comment, avec ces petits pieds,
> On peut avoir l'ame fi grande?

Daignez recevoir, Madame, avec votre bonté ordinaire, le profond refpect de votre ancien typographe et de votre très-affligé et très-obéiffant ferviteur, &c.

LETTRE CLXVII. 1769.

A M. L'ABBÉ AUDRA, *à Toulouse.*

Le 10 décembre.

MON cher philosophe, j'espère que *Cicéron la Croix* fera rendre une pleine justice au client qu'il protége. Je salue son éloquence; la bonté de son cœur fait tressaillir le mien. J'espère tout de vos bontés et des siennes. Je me flatte que le parlement saisira cette occasion de faire voir à l'Europe qu'il fait consoler l'innocence opprimée. M. *Skérer*, banquier de Lyon, doit avoir fait tenir quinze louis à *Sirven* pour l'aider à soutenir son procès. Je lui ai donné l'adresse de M. *Chauliac*, procureur. Je vous prie instamment de vouloir bien vous faire informer si cet argent a été remis à *Sirven.*

Il y a long-temps qu'on a envoyé un paquet pour vous, suivant vos ordres, à l'adresse que vous aviez donnée. L'état déplorable où je suis ne me permet pas de dicter de longues lettres; mais l'amitié n'y perd rien.

J'aurai l'honneur de répondre à mademoiselle *Calliope de Vaudeuil*, dès que la fièvre qui me mine pourra être passée. Malgré ma fièvre, voici mon petit remercîment que je vous prie de lui communiquer.

A mademoiselle de Vaudeuil.

La figure un peu décrépite
D'un vieux serviteur d'Apollon

1769. Etait dans la barque à Caron,
Prête à traverser le Cocyte;
Le maître du sacré vallon
Dit à sa muse favorite :
Ecrivez à ce vieux barbon :
Elle écrivit; je ressuscite.

LETTRE CLXVIII.

A M. MARMONTEL.

27 avril.

1770. Au sujet près, mon cher ami, jamais les gens de lettres, dans aucun pays, n'ont imaginé rien de plus noble. Les douze apôtres n'ont pas eu ce courage. Les douze personnes, à qui cette étrange idée a passé par la tête, sont dignes chacune de ce qu'elles veulent me donner.

Cet honneur est bien grand, tous l'ont su mériter.
Mais douze monumens et douze statuaires !
Ce ferait un peu trop d'affaires.
Ils ont dit : Choisissons, pour nous représenter,
Celui qui d'entre nous donna les étrivières
Le plus fort et le plus long-temps
Aux Grisels, aux Frérons, aux cuistres, aux pédans;
C'est notre prête-nom, c'est lui qui dans la troupe
Combattit en enfant perdu;
C'est notre vieux soldat, au service assidu :
Fesons son effigie avant qu'à notre insçu
La friponne Atropos lui coupe
Le fil mal renoué dont on le tient pourvu ;

On croira, quand on l'aura vu,
Que de nous tous on voit le groupe. 1770.
D'ailleurs si nous l'aimons, certe il nous le rend bien.
Vîte, qu'on nous l'ébauche; allons, Pigal, dépêche;
Figure à ton plaisir ce très-mauvais chrétien;
Mais en secret nous craignons bien
Qu'un bon chrétien ne t'en empêche.

Vous m'allez dire que ces petits versiculets familiers ne valent rien; je le sais tout comme vous: mais j'ai la poitrine attaquée, je n'en puis plus; et je vous conseille de mettre l'inscription : *A Voltaire mourant*, comme je le mande à M. d'*Alembert*.

Bonsoir, mon très-cher confrère. Frère *François*.

LETTRE CLXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 mai.

JE suis un ingrat, Madame, indigne de vous et de votre *grand'maman* (1). Je ne mérite pas de voir le jour, aussi je ne le vois guère, car il tombe encore de la neige chez moi au cinq de mai.

Oui, j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit :

(1) Madame la duchesse de *Choiseul*.

1770.

Cette image eſt trop révoltante ;
Je crois qu'on peut la définir :
Une adorable indifférente,
Feſant du bien pour ſon plaiſir.

Figurez-vous, Madame, que lorſque j'appelais votre *grand'maman* inconſtante, volage, cruelle (1), elle me comblait tout doucement de bontés ; elle les a pouſſées non-ſeulement juſqu'à protéger mes horlogers, mais juſqu'à protéger auſſi mon ſculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'eſt que cette nouvelle faveur ; car s'il faut ſe livrer à la reconnaiſſance, il ne faut pas ſe livrer à la vanité. Je ne ſais ſi elle a dans le moment préſent beaucoup de temps à elle ; mais en avez-vous, Madame, vous qui, malgré votre état de recueillement, paſſez votre vie à courir ?

Je vous envoie l'article *Ame*, que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plaît pas. Votre *grand'maman* vous dira, ſi elle veut, ce que c'eſt que ſa jolie ame ; pour moi je n'ai jamais ſu comment cet être-là était fait, et vous verrez que je le ſais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer, je ſuis votre homme. Je n'écris qu'à vous, et point à votre *grand'-maman*, car je ſuis honteux devant elle.

J'aurai pourtant, je crois, dans quelques jours, une grâce à lui demander, mais il me ſera impoſſible d'avoir cette hardieſſe après mes injuſtices : voici le fait.

Avant que les jéſuites fuſſent devenus gens du monde, ils avaient un établiſſement à ma porte pour

(1) Voyez la lettre à madame *du Deffant*, 25 avril 1770. *Correſpondance générale.*

convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentils-hommes, fept frères et deux fœurs; fept étaient mineurs et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au fervice du roi. Le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des jéfuites, le plus grand fripon que j'aye jamais connu, obtint une pancarte du confeil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfans. Ils vinrent me trouver, je me fis leur *don Quichotte;* ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaifir d'attraper les jéfuites avant qu'ils fuffent chaffés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de fatisfaction.

1770.

L'aîné des fept frères a une grâce à demander, et il va même à Verfailles dans le temps des fêtes. Ce n'eft point à M. l'abbé *Terray* qu'il demandera cette grâce, car il ne s'agit point d'argent, et M. l'abbé le jette par les fenêtres; en un mot, je ne fais ce que c'eft que cette grâce, et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre *grand'maman.* Vous lui en parlerez fi vous voulez, Madame; mais pour moi, Dieu m'en garde, j'ai trop abufé de fes extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre *Dupuits.* Il faut que je m'aille cacher quand je penfe à tout cela. C'eft à vous, Madame, que je dois tous ces agrémens qui fe répandent fur les derniers jours de ma vie; c'eft vous qui m'avez préfenté à votre *grand'maman* que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler; c'eft à vous que je dois fon foulier et fes lettres: elle m'a fait capucin, je lui dois tout. Puiffiez-vous jouir long-temps des charmes de fon amitié et de fa converfation.

1770. Quand il y aura quelques articles de belles-lettres moins ennuyeux que ceux de métaphyſique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit dans ce monde que d'attraper la fin de la journée ſans douleur et ſans ennui, et encore la choſe eſt-elle difficile. Je ſuis à vous, Madame, juſqu'à mon dernier ſouffle, avec le plus tendre reſpect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère *François.*

LETTRE CLXX.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 10 novembre.

VOTRE épître, mon cher confrère, eſt auſſi philoſophique qu'ingénieuſe, elle eſt ſurtout d'un bon ami : vous avez raiſon ſur tous les points, hors ſur ce qui me regarde.

Je ſais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raiſon, puiſqu'en effet on a des ſoldats de robe longue payés uniquement pour ſervir contre elle ; mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des aſiles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, ſon empire eſt aſſuré.

On peut long-temps chez notre eſpèce
Fermer la porte à la Raiſon ;
Mais dès qu'elle entre avec adreſſe,
Elle reſte dans la maiſon,
Et bientôt elle en eſt maîtreſſe.

Son ennemie perd de fon crédit chaque jour, de Mofcou jufqu'à Cadix. Les moines ne gouvernent plus, quoiqu'un moine foit devenu pape. J'ai été très-fâché qu'on ait pouffé trop loin la philofophie. Ce maudit livre du *Syftême de la Nature* eft un péché contre nature. Je vous fais bien bon gré de réprouver l'athéifme et d'aimer ce vers : 1770.

Si Dieu n'exiftait pas, il faudrait l'inventer.

Je fuis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendreffe de père pour celui-là.

Les ennemis des caufes finales m'ont toujours paru plus hardis que raifonnables. S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils difent fans héfiter que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le foleil foit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire (1). Je tâcherai de vous les faire parvenir au plutôt. Je les crois fages ; mais ils n'en feront pas moins perfécutés.

Je fuis tout glorieux du baifer de madame *Saurin ;* elle eft bien hardie à cent lieues : elle n'oferait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été heureux pendant quinze jours ; j'ai eu M. d'*Alembert* et M. de *Condorcet :* ce font là de vrais philofophes. Adieu, vous qui l'êtes ; confervez-moi votre amitié.

(1) Les Queftions fur l'Encyclopédie, aujourd'hui le *Dictionnaire philofophique.*

1771.

LETTRE CLXXI.

A M. TABAREAU, *à Lyon.*

Avril.

Du Nil au Bofphore
L'ottoman frémit :
Son peuple l'adore,
La terre applaudit.

Voilà, Monfieur, ce que j'ai pu faire de plus court pour votre protégé ; et le plus court en cas pareil (1) eft toujours le moins mauvais.

Il eft vrai que je perfifte dans l'admiration et dans la reconnaiffance que tout français doit avoir pour le roi, qui délivre tant de provinces de l'affreufe néceffité d'aller fe ruiner en procès à Paris; mais je fuis indigné contre les libraires de Lyon, qui s'avifent de mettre, fous le nom de *Genève*, des chofes dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Je m'étais bien douté que le grand-confeil deviendrait parlement, et que le roi ferait le maître. M. le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaiffance. Je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. *Vaffelier* me donnez continuellement.

Je me fouviens bien, Monfieur, qu'un efpagnol, qui paffa à Ferney, il y a quelques mois, me dit

(1) Vers deftinés à mettre au bas d'un portrait de l'impératrice de Ruffie, exécuté à Lyon fur le métier, par les foins de M. de *la Salle*, fabricant.

qu'il m'enverrait quelques livres efpagnols affez curieux ; il me les envoie par la voie de Marfeille, mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Efpagne que Don Quichotte. Le négociant de Marfeille peut en toute fureté de confcience envoyer ces rogatons. Il doit favoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du faint-office : et je ferais bien fâché de lire un ouvrage qui ne ferait pas muni de ce fceau refpectable. 1771.

Votre bibliothécaire vous eft bien tendrement attaché, et compte inceffamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad.

LETTRE CLXXII.

A M. DE PEZAI.

AIDE maréchal des logis
Et de Cythère et du Parnaffe,
Je vois que vous avez appris
Sous le grand général Horace,
Ce métier qu'avec tant de grâce
On vous voit faire dans Paris.
J'ai lu votre aimable Rofière :
Malheur au dur atrabilaire
Qui lui reproche un doux baifer !
Quel mortel ne doit excufer
Une perfonne fi difcrète ?
Un feul baifer, un feul amant,
Chez les bergères d'à préfent
Eft la vertu la plus parfaite.

1771. Je vous remercie bien senſiblement, Monſieur, de votre paquet. Je ne ſais par quelle voie il m'eſt venu, mais il me rendra heureux pendant deux jours. Je ne remercie point M. *Dorat*, quoiqu'il m'ait rendu heureux auſſi ; mais ce n'eſt pas lui qui m'a gratifié de ſa *réponſe de Ninon* et de ſes odes.

Le vieux malade de Ferney vous eſt toujours très-attaché.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, le 19 juillet.

OUI, j'aime Pallas l'intrépide,
Qui fait tomber ſous ſon égide
Tout l'orgueil de ce vieux ſultan.
J'admire avec même juſtice
Cette Pallas légiſlatrice,
Qui de la Finlande au Cuban
Donne une loi moins tyrannique
Que certain code lévitique
Et le fatras de l'Alcoran.

Courage, braves Ruſſes, la victoire eſt toujours venue du Nord. Il faut que la raiſon en vienne ; il faut que les beaux et malheureux climats, ſi long-temps ſoumis à l'inquiſition ou à l'équivalent, et peuplés de tant de fripons et d'imbécilles, ſoient éclairés par l'étoile du Nord, qui fait briller du haut du pôle arctique

arctique la tolérance univerfelle qu'on n'ofe pas même défirer encore dans certains pays. 1771.

Savez-vous, monfieur le Comte, que grâce à la ftupidité d'un de nos velches, revêtu à Paris de l'éminente dignité de cenfeur des livres, l'inftruction de fa Majefté impériale n'a pas eu la permiffion d'entrer en France? N'imputez point cette barbarie à notre nation; elle n'en eft point coupable. Tous les gens qui penfent parmi nous, révèrent cette inftruction admirable, et n'en voudraient jamais avoir d'autre. Notre chancelier n'a rien fu de cette fottife. Cela s'eft fait uniquement par la bêtife des fubalternes, et avant le changement du miniftère. Mais on eft très-coupable d'avoir confié quelque efpèce de juridiction fur les belles lettres à des gens qui ne devraient avoir que la furintendance des chardons.

Oui, je reçus en fon temps la lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire fur M. de *Tchogoglof*. Je ne fais où il eft; et j'ai abandonné cette petite affaire pour laquelle on m'avait vivement follicité.

J'ai eu l'honneur de vous adreffer un ingénieur-deffinateur, garçon de mérite, qui peut être utile. Je vous fouhaite, et je l'efpère, une paix glorieufe, digne de vos victoires. Si *Mouftapha* n'a pu être chaffé par les Ruffes, il les refpectera du moins, et votre voifin le poëte-empereur chinois les refpectera auffi; l'autre poëte-roi de Pruffe fera toujours leur bon ami, fi les rois font amis. Je ne vous réponds point du troifième, et je vous garde le fecret.

Mes refpects à madame la comteffe.

1771.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 25 novembre.

On me mande, Monſeigneur, qu'un anglais, très-anglais, qui s'appelle M. *Muller*, homme d'eſprit, penſant et parlant librement, a répandu dans Rome qu'à ſon retour il m'apporterait *les oreilles du grand inquiſiteur* dans un papier de muſique; et que le pape, en lui donnant audience, lui a dit: *Faites mes complimens à M. de Voltaire, et annoncez-lui que ſa commiſſion n'eſt pas feſable; le grand inquiſiteur à préſent n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet anglais chez moi, mais je puis aſſurer votre éminence que je n'ai demandé les oreilles de perſonne, pas même celles de *Fréron* et de *la Beaumelle*.

Suppoſé que M. *Muller* ou *Milles* ait tenu ce diſcours dans Rome, et que le pape lui ait fait cette réponſe, voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuſer; car, après tout, cette vie ne doit être qu'un amuſement. Je vous amuſe très-rarement par mes lettres, car je ſuis bien vieux, bien malade, et bien faible. Mes ſentimens pour vous ne tiennent point de cette faibleſſe; ils ne reſſemblent point à mes vers. Agréez mon très-tendre reſpect, et conſervez vos bontés pour le vieillard de Ferney.

Le grand inquiſiteur, ſelon vous, très-ſaint-père,
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux:

Vous entendez très-bien, vous voyez encor mieux,
Et vous favez furtout bien parler et vous taire. 1771.
Je n'ai point ces talens, mais je leur applaudis.
Vivez long-temps heureux dans la paix de l'Eglife,
Allez très-tard en paradis :
Je ne fuis point preffé que l'on vous canonife.
Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.
Vous êtes jufte et bon, que faut-il davantage ?
C'eft bien affez, je crois, qu'on dife : Il fut un fage ;
Dira qui veut, il fut un faint.

LETTRE CLXXV.

A M. SAURIN.

A Ferney, 14 décembre.

VOTRE femme doit voir en vous
Le modèle des bons époux, 1772.
Le modèle des bons poëtes :
Si les enfans que vous lui faites,
De vos écrits ont la beauté,
Nul homme en fa poftérité
Ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Je prends la liberté d'abord d'embraffer madame votre femme, pour qui vous avez fait cette jolie épître qui eft à la tête de cette jolie Anglomanie : et puis je vous dirai que cette pièce eft écrite d'un bout à l'autre comme il faut écrire, ce qui eft très-rare ; qu'elle eft étincelante de traits d'efprit que tant de gens cherchent, et qui font chez vous fi naturels.

1778. Enfuite, je vous dirai que dès que l'hiver eft venu, les neiges me tuent, et qu'il faut alors que je refte au coin de mon feu, fans quoi je viendrais caufer au coin du vôtre. Je fuis toujours prêt l'été à faire un voyage à Paris, malgré l'abbé *Mabli* et *Fréron*. Mais depuis l'impertinence que j'ai eue de faire de grands établiffemens dans un malheureux village au bout de la France, et de me ruiner à former une colonie d'artiftes qui font entrer de l'argent dans le royaume, fans que le miniftère m'en ait la moindre obligation, la néceffité où je me fuis mis de veiller continuellement fur ma colonie, ne me permet pas de m'abfenter l'été plus que l'hiver. J'ajoute à ces raifons que j'ai bientôt quatre-vingts ans, que je fuis très-malade, et qu'il ne faut pas, à cet âge, rifquer d'aller faire une fcène à Paris, et d'y mourir ridiculement; car je ne voudrais mourir ni comme *Maupertuis* ni comme *Boindin*.

Inter utrumque tene medium, tutiffimus ibis.

J'ai toujours fur le cœur la belle tracafferie que m'a faite ce M. *le Roi*, fur le livre de *l'Efprit*. Vous favez que j'aimais l'auteur; vous favez que je fus le feul qui ofai m'élever contre fes juges, et les traiter d'injuftes et d'extravagans, comme ils le méritaient affurément. Mais vous favez auffi que je n'approuvai point cet ouvrage que *Duclos* lui avait fait faire; et que, lorfque vous me demandâtes ce que j'en penfais, je ne vous répondis rien.

Il y a des traits ingénieux dans ce livre; il y a des chofes lumineufes, et fouvent de l'imagination dans l'expreffion; mais j'ai été révolté de ce qu'il dit

ſur l'amitié. J'ai été indigné de voir *Marcel* cité dans un livre ſur l'Entendement humain, et d'y lire que la 1772. *le Couvreur* et *Ninon* ont eu autant d'eſprit qu'*Ariſtote* et *Solon*. Le ſyſtême que tous les hommes ſont nés avec les mêmes talens, eſt d'un ridicule extrême. Je n'ai pu ſouffrir un chapitre intitulé, *De la probité par rapport à l'univers*. J'ai vu avec chagrin une infinité de citations puériles ou fauſſes, et preſque par-tout une affectation qui m'a prodigieuſement déplu. Mais je ne conſidérai alors que ce qu'il y avait de bon dans ſon livre, et l'infame perſécution qu'on lui feſait. Je pris ſon parti hautement; et quand il a fallu depuis analyſer ſon livre, je l'ai critiqué très-doucement.

Vous avez l'eſprit trop juſte et trop éclairé pour ne pas ſentir que j'ai raiſon. S'il ſe pouvait, contre toute apparence, que j'euſſe le bonheur de vous voir encore, nous parlerions de tout cela en philoſophes, en aimant paſſionnément la mémoire de l'homme aimable dont nous voyons vous et moi les petites erreurs.

Adieu, mon cher philoſophe, mais philoſophe avec de l'eſprit et du génie, philoſophe avec de la ſenſibilité. Je vous aime véritablement pour le peu de temps que j'ai encore à ramper dans un coin de ce globule.

1772.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 décembre.

QUOI ! toujours la cruelle envie
Pourfuit ma réputation !
On dit qu'une nymphe jolie,
Dans ma dernière maladie,
M'a donné l'extrême-onction,
Et que j'emporte en l'autre vie
Ce peu de confolation.
Voyez l'horrible calomnie !
Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
A votre jeuneffe immortelle,
De faire encor de fi beaux coups,
Et d'être entre les deux genoux
D'une coquine fraîche et belle.
Je fens que je fuis au tombeau ;
Cet état me fait de la peine :
Mais il ne faut pas qu'un rofeau
Vive auffi long-temps que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait, parce qu'il veut être inftruit de ce que fes fujets, jeunes et vieux, font dans fon empire. Je lui dirai donc, comme devant DIEU, que madame *Denis* fefant les honneurs d'un grand dîner, je mangeais dans ma chambre un plat de légumes, ainfi que vous en usâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre préfence. Une belle demoifelle de la compagnie, plus grande que

madame *M***. de deux doigts, plus jeune, plus étoffée, plus rebondie, vint me consoler. Les Genevois sont malins, et les calvinistes sont bien aises de jeter le chat aux jambes des papistes; mais le fait est que cette auguste demoiselle me fesait trembler de tous mes membres, et que si je m'évanouis, c'était de crainte ou de respect. 1772.

Je vous jure que j'aurais plutôt fait la scène de *Sylla*, de *Pompée*, ou de *César*, dont vous me parlez, que je n'aurais fait un couplet avec cette belle personne. Depuis que j'ai des lettres de capucin, je mets toutes les impostures aux pieds de mon crucifix, et je ne dis à personne : Ouvrez le loquet.

Au reste, je présume toujours que les princesses de la comédie sont par-tout sous vos lois, ainsi que dans leurs lits; et que vous êtes toujours le maître des autres à table, au lit et à la guerre, comme je crois que vous l'êtes aussi au spectacle. J'ai rapetassé la Sophonisbe; j'aurai l'honneur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un pour vous, l'autre pour la comédie. Je ne suis pas bien sûr que vos ports soient francs de Lyon à Paris; je sais seulement qu'ils sont exorbitans. Je vous demande vos ordres pour savoir si je dois faire partir ce paquet sous votre nom, ou sous celui de M. le duc d'*Aiguillon*. Je suis bien sensible à toutes les peines que mon héros daigne prendre d'écarter les sifflets préparés pour les Lois de Minos.

A l'égard de *Sylla*, cette entreprise était aisée pour le R. P. de *la Rue*; elle est fort difficile pour moi. Je vous avoue que je baisse beaucoup, quoi qu'en disent mes panégyristes et ceux de la belle demoiselle qu'on suppose avoir eu tant de bontés pour moi.

1772. Il me semble que le goût de ma chère nation eſt un peu changé; et ſi vous me permettez de vous le dire, je crois qu'elle n'eſt pas plus digne d'entendre *Sylla*, *Pompée* et *Céſar*, que je ne ſuis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venait quelque idée heureuſe, je l'emploîrais bien vîte pour vous faire ma cour; mais les idées viennent comme elles veulent. Ma plus chère idée ferait de ne pas mourir ſans avoir la conſolation de vous revoir encore. Je ne ſuis le maître ni de chaſſer cette idée ni de l'exécuter. Je ſuis bien sûr ſeulement que ma deſtinée eſt de vous être attaché juſqu'à la mort avec le plus tendre reſpect.

Le vieux malade de Ferney à qui l'on fait trop d'honneur.

LETTRE CCLXXVII.

1773.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT,

Qui demandait une inscription pour des écoles de chirurgie.

A Ferney, 28 avril.

Il y a près de trois mois, Monsieur, que mon triste état ne m'a permis que d'écrire deux ou trois lettres à Paris, et c'était pour des affaires pressantes.

Quarante-huit caractères font vingt-quatre syllabes à deux lettres par syllabe, et douze syllabes forment un vers alexandrin ; en ce cas il faut deux vers, mais il y a nécessairement des syllabes qui ont trois ou quatre lettres, ainsi la chose devient impossible.

Pour exprimer une pensée bonne ou mauvaise, il faut deux vers ou quatre ; c'est ce qui rend notre langue très-peu susceptible du style lapidaire qui demande une extrême précision : nos articles, nos verbes auxiliaires, joints à la gêne de nos rimes, font un effet souvent ridicule dans les inscriptions. Un vers latin dit plus que quatre vers français ; j'oserais proposer celui-ci, en attendant qu'on en fasse un meilleur.

Arte manus regitur, genius prælucet utrique.

L'art conduit la main, le génie les éclaire tous deux. Voilà toute la chirurgie exprimée en peu de mots.

1773. Si on voulait abſolument une inſcription en français, on pourrait mettre :

D'où partent ces ſoins bienfeſans ?
Ils ſont d'un monarque et d'un père :
Il veille ſur tous ſes enfans ;
Il les ſoulage et les éclaire.

Mais voilà quatre-vingt-une lettres au lieu de quarante-huit. Il faudrait donc rendre les caractères de moitié plus petits, et alors l'inſcription ſerait peut-être inliſible. Je trouverais cette inſcription françaiſe aſſez paſſable ; mais vous voyez que c'eſt une rude tâche de faire des vers à tant le pied, à tant le pouce.

Le pauvre malade vous eſt très-tendrement et très-inutilement attaché, à vous et à madame *Dix-neuf ans*.

LETTRE CLXXVIII.

1773.

A MADAME

LA COMTESSE DU BARRI.

20 juin.

MADAME,

MONSIEUR de *la Borde* m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embraffer des deux côtés de votre part.

Quoi, deux baifers fur la fin de ma vie !
Quel paffe-port vous daignez m'envoyer !
Deux ! c'eft trop d'un, adorable Egérie ;
Je ferais mort de plaifir au premier.

Il m'a montré vòtre portrait; ne vous fâchez pas, Madame, fi j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baifers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux.
C'eft aux mortels d'adorer votre image ;
L'original était fait pour les Dieux.

J'ai entendu plufieurs morceaux de la Pandore de M. de *la Borde ;* ils m'ont paru bien dignes de votre protection. La faveur donnée aux véritables beaux-arts, eft la feule chofe qui puiffe augmenter l'éclat dont vous brillez.

1773\. Daignez agréer, Madame, le profond respect d'un vieux solitaire, dont le cœur n'a presque plus d'autre sentiment que celui de la reconnaissance.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 15 octobre.

L'AMOUR, Epicure, Apollon,
Ont dicté vos vers que j'adore.
Mes yeux ont vu mourir Ninon;
Mais Chapelle respire encòre.

Je ne reviens point, Monsieur, de ma surprise que *Chapelle* ait perfectionné son style à Pétersbourg. Quelques français me demandent pourquoi je prends le parti des Russes contre les Turcs? Je leur réponds que quand les Turcs auront une impératrice comme *Catherine II*, et qu'il y aura à la Porte ottomane des chambellans comme M. le comte de *Schouvalof*, alors je me ferai turc; mais je ne puis être que grec tant que vous ferez des vers comme *Théocrite*. Il y a même dans votre épître une philosophie qu'on ne trouve ni dans *Théocrite* ni dans aucun des anciens poëtes grecs.

Profitez de votre printemps;
Chantez, baisez votre bergère;
Faites des vers et des enfans.
Ma triste muse octogénaire,
Qui cède aux outrages du temps,
Doit vous admirer et se taire.

;
le
s!
ar
ur



1774. Votre épître eſt comme elle doit être, et la ſatire ſur la diſpute était comme elle devait être. L'une était à la *Boileau*, et l'autre à la *Chaulieu*.

Il me ſemble qu'il ſe forme enfin un ſiècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût ſubſiſtera en France. Je m'y intéreſſe comme ſi j'étais encore de ce monde. Je reſſemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne ſavais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philoſophe ſi plaiſant. J'ai ſon grand et gros livre, et j'ai pris ſon parti hardiment contre madame la princeſſe *Sharkof* ou *Sarreſok*, car je ne prononce pas les noms ruſſes ſi bien que vous. Cette dame eſt pour le moins auſſi plaiſante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney eſt pénétré pour vous de l'eſtime la plus vraie. Mais puiſque vous dites que vous êtes avec reſpect mon très-humble ſerviteur, pardieu, je ſuis le vôtre avec plus de reſpect encore.

LETTRE CLXXXI. 1774.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 2 décembre.

VOUS me donnez, Madame, une rude commiſſion. Tout le monde fait aiſément des noëls malins, parce que tout le monde les aime ; mais on n'a jamais fait de noëls galans à la louange de perſonne, pas même à celle de la Sainte-Famille, dont tous les chrétiens ſont convenus de ſe moquer à la fin de décembre. Cependant, pour ſatisfaire à votre étrange empreſſement, j'ai invoqué l'ombre de l'abbé *Pellegrin*; tenez, voilà des couplets qu'elle vous envoie. Elle vous recommande de taire l'auteur, non pas, hélas! *par les yeux de votre tête*, mais par toute l'amitié, par le tendre attachement que le vieux *Pellegrin* a pour vous.

Noëls pour un ſouper.

JESU dans ſa cabane
Voyant venir Choiſeul,
Malgré le bœuf et l'âne,
Lui feſant grand accueil,
Dit : Je fais avec toi
Un pacte de famille;
Tu ſais garder ta foi,
Et moi
Je ne quitterai pas
Tes pas,
Pour chercher une fille.

1774. Votre épître eſt comme elle doit être, et la ſatire ſur la diſpute était comme elle devait être. L'une était à la *Boileau*, et l'autre à la *Chaulieu*.

Il me ſemble qu'il ſe forme enfin un ſiècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût ſubſiſtera en France. Je m'y intéreſſe comme ſi j'étais encore de ce monde. Je reſſemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne ſavais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philoſophe ſi plaiſant. J'ai ſon grand et gros livre, et j'ai pris ſon parti hardiment contre madame la princeſſe *Sharkof* ou *Sarreſok*, car je ne prononce pas les noms ruſſes ſi bien que vous. Cette dame eſt pour le moins auſſi plaiſante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney eſt pénétré pour vous de l'eſtime la plus vraie. Mais puiſque vous dites que vous êtes avec reſpect mon très-humble ſerviteur, pardieu, je ſuis le vôtre avec plus de reſpect encore.

Votre château
Eſt grand et beau,
Mais à Paris
Toujours chéris,
Faut-il ailleurs
Gagner des cœurs?
Laiſſez paître vos bêtes,
Vous, Meſſieurs, qui ne l'êtes pas, &c.

LETTRE CLXXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 décembre.

L'OMBRE de l'abbé *Pellegrin* m'eſt encore apparue cette nuit, et m'a donné les deux couplets ſuivans, ſur l'air: *Or dites-nous, Marie.*

TROIS rois dans la cuiſine
Vinrent de l'oriènt;
Une étoile divine
Marchait toujours devant.
Cette étoile nouvelle
Les fit très-mal loger;
Joſeph et ſa pucelle
N'avaient rien à manger.

Hélas, mes pauvres ſires,
Pourquoi voyagez-vous?
Reſtez dans vos empires,
Ou ſoupez avec nous.

1774. Votre épître eſt comme elle doit être, et la ſatire ſur la diſpute était comme elle devait être. L'une était à la *Boileau*, et l'autre à la *Chaulieu*.

Il me ſemble qu'il ſe forme enfin un ſiècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût ſubſiſtera en France. Je m'y intéreſſe comme ſi j'étais encore de ce monde. Je reſſemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne ſavais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philoſophe ſi plaiſant. J'ai ſon grand et gros livre, et j'ai pris ſon parti hardiment contre madame la princeſſe *Sharkof* ou *Sarreſok*, car je ne prononce pas les noms ruſſes ſi bien que vous. Cette dame eſt pour le moins auſſi plaiſante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney eſt pénétré pour vous de l'eſtime la plus vraie. Mais puiſque vous dites que vous êtes avec reſpect mon très-humble ſerviteur, pardieu, je ſuis le vôtre avec plus de reſpect encore.

LETTRE CLXXXIII.

1774.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 décembre.

Noëls fur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

IL devait venir boire
Un jour à Saint-Jofeph,
Mais au bord de la Loire,
Il prit fa route en bref :

Tous les cœurs le fuivirent,
Car il les avait tous;
En foupirant ils dirent :
Nous partons avec vous.

On pleurait en filence,
Quand femme et fœur partit;
Plus de chant, plus de danfe,
Et furtout plus d'efprit :

Les voilà qui reviennent,
Tout change en un moment.
Que tous nos maux obtiennent
Un pareil changement.

Air : *Jofeph eft bien marié.*

RIONS tous en ce féjour,
On ne rit guère à la cour.

1774.

Goûtons le bon temps si rare
Que cette cour nous prépare :
On dit qu'il revient ce temps
Où tous les cœurs sont contens.

Aurore des jours heureux,
Répandez de nouveaux feux.
Le bonheur qui nous enchante
Se flétrit s'il ne s'augmente.
Il faut toujours ajouter
Aux biens qu'on a pu goûter.

On pourrait chanter ensuite :

Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas.
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.
Votre château, &c.

Quand on commande un pet-en-l'air à sa couturière, on lui dit bien intelligiblement comment on veut qu'il soit fait. Il fallait dire qu'on ne voulait dans des noëls ni crèche, ni *Jésu*, ni *Marie*, quoique tout cela soit essentiel. On doit savoir qu'en chansons, hors de l'Eglise point de salut. Personne ne pouvait deviner ce qu'on demandait. Les femmes sont despotiques, mais elles devraient au moins expliquer leurs volontés. Ces couplets-ci ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. Cela ressemble à une fête de Vaux, mais cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin. Au reste il ne faut pas

s'imaginer que tous les ſujets ſoient propres pour ces petits airs, ni qu'on puiſſe deviner à cent lieues l'apropos du moment, ſurtout quand on a ſur les bras l'affaire la plus cruelle auprès de laquelle toutes les tracaſſeries de cour ſont des roſes. 1774.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

A Ferney, 27 mars.

MONSIEUR,

Un vieillard de quatre-vingt-un ans, accablé de maladies cruelles, a ſenti quelques adouciſſemens à ſes maux, en recevant la lettre charmante en proſe et en vers, dont vous l'avez honoré, dans une langue qui n'eſt point la vôtre, et dans laquelle vous écrivez mieux que tous les jeunes gens de notre cour. Je viendrais vous en remercier à Genève, ſi mes ſouffrances me le permettaient, et ſi elles ne me privaient pas de toute ſociété. 1775.

J'ai dit tout bas, en liſant vos vers :

Dans des climats glacés Ovide vit un jour
Une fille du tendre Orphée ;
D'un beau feu leur ame échauffée,
Fit des chanſons, des vers, et ſurtout fit l'amour.

1775. Les Dieux bénirent leur tendreſſe,
Il en naquit un fils orné de leurs talens ;
Vous en êtes iſſu ; connaiſſez vos parens
Et tous vos titres de nobleſſe.

Agréez, monſieur le Prince, le reſpect du vieillard de Ferney.

LETTRE CLXXXV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

8 décembre.

NOTRE protectrice ſait ſans doute qu'il n'eſt plus queſtion de ce mémoire que l'abbé *Morellet* devait lui communiquer. L'affaire eſt faite; l'édit eſt entre les mains de nos chétifs états. Nous nous aſſemblons le 11 du mois pour accepter la bulle *Unigenitus* purement et ſimplement, et même en remerciant.

Il eſt vrai, Madame, que je demande une petite explication, et cette explication eſt une aumône de cinq mille livres; ſomme exceſſivement petite, par laquelle je propoſe aux ſoixante publicains, maîtres du royaume, de racheter leurs péchés. Je fais les derniers efforts auprès de M. *Turgot* pour obtenir de lui cette bonne œuvre. Mais ſoit qu'il ſe rende, ſoit qu'il perſiſte dans l'impénitence finale, je ferai le diable à quatre dans nos états, pour faire accepter ſa pancarte, même par le clergé.

Je profite des bontés de M. le marquis de la *Tour-du-Pin*, que vous m'avez procurées. Je lui demande un ordre pour me chauffer, quoique les fermiers généraux nous réduifent à n'avoir pas de quoi acheter du bois. 1775.

Je me fuis avifé de faire l'épitaphe de l'abbé de *Voifenon* :

Ici gît, ou plutôt frétille
Voifenon, frère de Chaulieu.
A fa mufe vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme un cadet de la famille.

Il ne faut pas prendre cela tout-à-fait au pied de la lettre. Il eft bien vrai que l'abbé de *Voifenon* frétille ; mais je ne veux point l'aller voir fitôt. Je veux vivre encore pour vous dire combien je fuis fenfible à vos bontés, combien j'adore votre caractère, votre efprit lumineux et votre perfonne. Vous parlez d'affaire comme un vieux confeiller d'Etat ; vous êtes active à rendre mille bons offices, comme fi vous n'aviez rien à faire ; vous jugez tous les ouvrages mieux que fi vous étiez de l'académie. Je me flatte bien que monfieur votre frère et vous, vous gagnerez votre procès. La chicane qu'on vous fait me paraît abfurde, et ce n'eft pas-là le cas où les chofes abfurdes réuffiffent.

Adieu, Madame ; je ne fors point du coin de mon feu, tandis que vous tuez des perdrix en plein air. Je ne fortirai que pour la bulle de M. *Turgot*, et je ne refpirerai que pour vous être attaché avec le plus tendre refpect.

1776. LETTRE CLXXXVI.

A M. L'ABBÉ DE LA CHAU.

21 mars.

MONSIEUR,

APRÈS avoir lu votre Vénus, j'ai dit entre mes dents :

Intermiſſa, Venus, diù
Tandem bella moves; incipe, dulcium
Mater grata cupidinum,
Circà centum hiemes flectere mollibus,
Heu, durum imperiis!

Je vous rends mille actions de grâces, Monſieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre diſſertation. Votre *acceſſit*, ſelon moi, ſignifie *acceſſit ad Deæ templum.*

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'eſt-à-dire, contre la décence établie chez une nation. Le *phallus* et le *kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-ſérieux. Je ſais bien que par-tout, les fêtes, les proceſſions nocturnes dégénérèrent en parties de plaiſir. On voit dans *Plaute* un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration des myſtères, à la fille de ſon ami, comme chez vous on fait l'amour à la meſſe et à vêpres. Mais, dans l'origine, les fêtes n'étaient

que ſacrées : les prêtreſſes de *Bacchus* feſaient vœu de chaſteté. Si les jeunes filles dans Rome ſe montraient toutes nues devant la ſtatue de *Vénus*, dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leur corps aux maris qu'elles allaient prendre. 1776.

Il eſt ridicule que de prétendus ſavans ayent regardé des b..... tolérés, comme des lois religieuſes, et qu'ils n'aient pas ſu diſtinguer les filles de l'opéra de Babylone, d'avec les femmes et les filles des ſatrapes.

Votre ouvrage, Monſieur, eſt utile et agréable. Je vous fais bon gré de l'avoir orné de monumens très-inſtructifs. Votre *Vénus* émergente eſt admirable ; et pour votre *callipige :*

En voyant cette belle eſtampe,
Tout lecteur eſt bien convaincu,
Lorſque Vénus montre ſon cu
Que ce n'eſt pas un cu de lampe.

Vos recherches à l'occaſion du temple d'*Ericine* ſont auſſi intéreſſantes que ſavantes. Enfin, je vous crois interprète de la déeſſe autant que de M. le duc d'*Orléans*.

Agréez, Monſieur, les ſincères remercîmens, la reſpectueuſe eſtime, et la reconnaiſſance d'un vieillard très-indigne de votre beau préſent, mais qui en ſent tout le prix.

1776. LETTRE CLXXXVII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

J'ETAIS dans un bien trifte état, Monfeigneur, lorfque j'ai reçu vos deux jeunes gentilshommes fuédois; mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous.

Ils difent que votre éminence,
Au pays des proceffions,
Fait à toutes les nations
Aimer et refpecter la France.
Ils difent que votre entretien,
Cher aux beaux efprits comme aux belles,
Enchante le norvégien
Et le voifin des Dardanelles,
Tout autant que l'italien:
Comme, en fa première harangue,
Le chef du collége chrétien
Plaifait à chacun dans fa langue.

Voilà comme vous étiez à Paris, et en Languedoc, et par-tout. Vous n'avez point changé au milieu de tous les changemens qui font arrivés en France. Je fuis extafié en mon particulier des bontés que vous confervez pour moi; elles me confolent et m'encouragent *per leftreme giornate di mia vita*, comme dit *Pétrarque*, l'un de vos prédéceffeurs en talens et en grâces. Hélas! vous êtes aujourd'hui le feul *Pétrarque*

qui ſoit à Rome. Nous avons du moins des opéra-comiques, et même encore de la gaieté; mais on prétend qu'il n'y a plus, dans la patrie de *Cicéron* et d'*Horace*, que des cérémonies. Je me trouve, depuis plus de vingt ans, à moitié chemin de Rome et de Paris, ſans avoir ſuccombé à la tentation de voir l'une ou l'autre. Si, à mon âge, je pouvais avoir une paſſion, ce ſerait de pouvoir vous faire ma cour dans votre gloire; mais 1776.

Vejanius armis
Herculis ad poſtem fixis latet abditus agro.

Il vient un temps où il ne faut plus ſe montrer. Il me reſte encore le goût et le ſentiment; mais qu'eſt-ce que cela? Et comment s'aller mêler dans un beau concert quand on ne peut plus chanter ſa partie?

Les bontés que votre éminence me témoigne, font ma conſolation et mes regrets. Daignez conſerver ces bontés pour un cœur auſſi ſenſible que celui du vieux malade de Ferney, qui vous ſera attaché avec le reſpect le plus tendre juſqu'à ce qu'il ceſſe d'exiſter.

1776. LETTRE CLXXXVIII.

A MADAME

LA PRINCESSE D'HENIN.

MADAME,

MADAME de *Saint-Julien* m'a fait l'honneur de me mander que fi je difputais *le Kain* à la reine, je devais demander votre protection. J'ai couru fur le champ au temple des Grâces, pour me jeter à vos pieds. Une de vos compagnes m'a dit :

Imite-nous, tu feras bien.
A cette reine fi chérie
Nous ne difputons jamais rien,
Et nous l'avons toujours fervie.

Madame, me voilà juftement comme les Grâces, je ne difpute rien à fa Majefté ; mais malheureufement je ne puis rien faire dans mon métier qui foit digne de fes regards ni des vôtres. Je vous prie feulement de pardonner à un vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui vous importune pour vous dire que s'il avait la force de venir crier, vive la reine, de vous faire fa cour, de vous voir, et de vous entendre avant de mourir, il mourrait heureux.

Je fuis en attendant, avec un profond refpect, Madame, votre, &c.

LETTRE CLXXXIX.

1777.

A M. AUDIBERT, *à Marſeille.*

Mars.

Envoyer de beaux vers et de l'argent comptant,
Ce n'eſt pas au Parnaſſe une choſe ordinaire.
Vous penſez bien ſolidement,
Et vous poſſédez l'art de plaire.
C'eſt l'*utile dulci* que dans Rome autrefois
Enſeignait le galant Horace,
Et dont vous donnez, avec grâce,
Des leçons chez les Marſeillois.

Je vous remercie tendrement, mon cher confrère: j'aurais bien voulu paſſer mon hiver entre vous et M. *Guys*.

J'ai abuſé plus d'une fois de vos bontés, Monſieur; je les implore aujourd'hui en faveur de ma nièce, qui eſt toujours, ou qui ſe croit toujours malade de la poitrine. Elle s'imagine que des branches de palmier d'Afrique, chargées de quelques dattes nouvelles, pourraient lui faire du bien. Je ne crois pas qu'un fruit d'Afrique rende la ſanté en Suiſſe; mais je vous demande cette grâce pour ma pauvre nièce qui penſe que Maroc lui fera plus de bien que la nouvelle ville de Verſoy.

On vous aura ſans doute mandé, Monſieur, que cette ville de Verſoy, ſi long-temps abandonnée, ſe conſtruit à la fin. Ferney lui a donné tant d'émulation qu'elle s'élève à nos dépens, et même un peu,

dit-on, à ceux de Berne, qui commence à en être
1777. effarouchée. On bâtit les portes de la ville avec les pierres qui étaient déjà taillées pour achever le port.

Eruit, ædificat, mutat, quadrata rotundis,
Inſanire putes.

LETTRE CXC.

A M. LE MARQUIS DE CUBIERES,

Ecuyer du roi, &c, en réponſe à une lettre en vers.

A Ferney, le 5 octobre.

Un beau ſiècle commence, et vous me l'annoncez.
Un jeune Titus le fait naître,
Et c'eſt vous qui l'embelliſſez :
L'écuyer eſt digne du maître.
Pégaſe ayant ſu qu'aujourd'hui
Vous commandez dans l'écurie,
Vient s'offrir à vous, et vous prie
De vous ſervir ſouvent de lui ;
Il aime votre grâce et votre humeur légère ;
Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas ;
Sous vous il vole, il ſait nous plaire,
Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monſieur, que vous avez reſſaiſi votre droit d'aîneſſe, et que vous faites d'auſſi jolis vers que monſieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous remercier à mon âge qu'en mauvaiſe proſe rimée, et c'eſt à moi qu'il faudra dire : *Solve ſeneſcentem*, &c.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXCI et dernière. 1778.

A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,

Qui avait envoyé à l'auteur des couplets de la mesure des suivans.

A Paris, le 16 mai.

L'ATTAIGNANT chanta les belles ;
Il trouva peu de cruelles ,
Car il sut plaire comme elles :
Aujourd'hui plus généreux ,
Il fait des chansons nouvelles
Pour un vieillard malheureux.

Je supporte avec constance
Ma longue et triste souffrance ,
Sans l'erreur de l'espérance :
Mais vos vers m'ont consolé ;
C'est la seule jouissance
De mon esprit accablé.

Je ne peux aller plus loin, Monsieur : M. *Tronchin*, témoin du triste état où je suis , trouverait trop étrange que je répondisse en mauvais vers à vos charmans couplets. L'esprit d'ailleurs se ressent trop des tourmens du corps , mais le cœur du vieux *Voltaire* est plein de vos bontés.

Fin des Lettres en vers et en prose.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

C.

F.

K.

L.

M.

T.

U.

V.

Fin de la Table des Lettres en vers.

